LA VIE SPIRITUELLE

N° 436 Février 1958

SOMMAIRE

NOTRE-DAME DE LOURDES 1858-1958

1858 : 11 février, première apparition de Notre-Dame à Bernadette Soubirous. Obscur commencement dans un village peu connu, et même hors du village, dans une grotte qui n'avait rien que de banal. Mais c'est là que Marie, mère de Jésus, « l'Immaculée Conception », apparaît à Bernadette, un chapelet à la main. La municipalité, l'administration, les autorités impériales ont beau nier « l'événement » ou le ridiculiser, il n'en existe pas moins et il en déroule imperturbablement toutes ses conséquences. Bernadette disait la vérité simplement parce qu'elle était elle-même vraie. Sa sainteté est aujourd'hui canonisée; ce qu'elle a demandé de la part de la Sainte Vierge s'est réalisé, et d'innombrables miracles ont mis la signature de Dieu à ses paroles et à ce pèlerinage.

Cent ans étant écoulés, nous pouvons considérer cette histoire déjà longue et tirer pour notre temps la leçon de Lourdes. C'est ce que nous essayons de faire en ce numéro spécial du centenaire.

M. l'abbé Laurentin vient d'inaugurer une collection importante des *Documents authentiques*. Le tome I en est déja paru et plusieurs volumes doivent suivre. Nous ne pouvions manquer de lui demander la préface de ce numéro. Il y expose simplement, parfois même avec humour, ses recherches et ses découvertes (qui seront aussi bientôt les découvertes de tout le monde) avant de tracer les grandes lignes de ce que l'histoire de Lourdes apportera à la théologie de Lourdes.

Puis M. l'abbé Lochet, dont l'excellent livre *Apparitions* est un bel essai de la théologie de ce fait, reprend ici sa méditation devant la grotte : A quoi se reconnaît la manifestation de Dieu dans l'histoire humaine ?

Après ces deux articles d'introduction, l'ensemble des articles se divise en deux parties : la première est relative au pèlerinage, la

seconde à la prière. M. l'abbé Branthomme, directeur du pèlerinage diocésain de la Sarthe, essaye de dégager le sens et la spiritualité d'un pèlerinage, tandis que deux « usagers » du pèlerinage livrent leur témoignage : le premier est celui d'un malade non guéri qui a accepté simplement de l'écrire lui-même; le second nous est donné par un livre et même par un film : le P. F. L. le résume ici. Enfin, si la prière à Marie est innombrable dans ses textes, dans ses styles, dans ses chants, nous avons choisi de parler spécialement de l'Office de la Sainte Vierge et du Rosaire. Nous reviendrons d'ailleurs au cours de l'année mariale sur cette prière.

Pour conclure, la chronique du P. Illtud Evans, faisant le point sur la préparation et les dispositions du centenaire, l'*A travers les revues* du P. Lepargneur, rassemblant quelques études récentes sur la théologie de la femme, donnent à ce numéro sa note ultime d'actualité.

R. LAURENTIN..... Recherches sur Lourdes 115

L. LOCHET..... Méditation devant la grotte 135

LE PÈLERINAGE ET LES MALADES

H. BRANTHOMME.... Le pèlerinage de Lourdes, message vivant de l'Immaculée 148

P. GALLAND..... Témoignage d'un malade non guéri.. 171

F. L..... Miracle a Lourdes 180

LA PRIÈRE A MARIE

M.-F. MOOS, O.P..... Pourquoi l'Église applique-t-elle certains psaumes a la Sainte Vierge ? 186

Cl. HUMBERT, O.P... Rosaire et Liturgie 209

H.-D. BÉCHAUX, O.P. Les mystères du Rosaire 215

CHRONIQUES

I. EVANS, O.P..... Le centenaire de Lourdes 225

F. L..... A travers les revues : pour une théologie de la femme 232

Livres reçus 239

Recherches sur Lourdes

Le je *est haïssable, mais plus haïssables encore les circonlocutions et habiletés qu'on emploie pour l'éviter là où il est obvie... C'est le cas dans le présent article, qui expose l'histoire d'une recherche liée à des démarches personnelles de l'auteur... Celui-ci s'excuse, près de ceux qui trouveront le procédé cavalier, d'avoir préféré une solution franche, une convention respectable.*

« Les apparitions. » Pour un théologien de métier, se livrer à pareil objet d'étude, cela ne fait pas très sérieux[1]. Sans doute, n'est-ce pas un sujet majeur (l'Écriture et les Pères ont assurément plus d'importance), mais il importe qu'il ne soit pas laissé aux hasards de la littérature, voire des entreprises commerciales. Puisque les apparitions ont dans l'Église cette place, mineure sans doute, mais importante, au moins par le nombre des hommes qu'elles touchent, par les fruits qu'elles portent et même par les dangers qu'elles présentent, il importe que le dessein de Dieu là-dessus soit exactement précisé, discerné des exagérations ou déviations

1. « Nouveau livre de l'abbé Laurentin, et sur un sujet pour moi un peu inattendu : Lourdes » (G. Jouassard, *Bulletin des familles catholiques de Lyon*, 1956, p. 57).

qui l'investissent, situé à sa place dans l'Église, sans majorations comme sans vaine irritation[2].

L'étude d'un pareil sujet répondait à la préoccupation déterminante qui m'a conduit à me spécialiser en théologie mariale[3] : il y a concrètement dans l'Église deux attitudes, deux options à l'égard de la Vierge, une attitude critique allant jusqu'à des réticences, et une attitude mystique allant jusqu'à des excès. Il y a deux familles d'esprits entre lesquelles l'entente est difficile ; leur rassemblement intégral appelle une sorte d'œcuménisme *ad intra,* dont la voie n'est pas si difficile, puisqu'elle est l'approfondissement des sources bibliques et traditionnelles dans le cadre des normes magistérielles auxquelles tous font profession d'adhérer. L'expérience le prouve : cette voie est possible et féconde. Une recherche vraiment approfondie, qui met en lumière le plein objet de la foi et débarrasse de l'adventice, recueille l'adhésion des deux familles d'esprit ; elle libère l'une de ses réticences[4], l'autre de ses déviations. Or, dans le domaine marial, les apparitions sont singulièrement un signe de contradiction. Elles requièrent donc un tel travail d'approfondissement.

Aussi, lorsqu'en juin 1954 Mgr Théas me demanda une conférence sur Lourdes pour le Congrès marial de Rome, le sujet me tenta. Lourdes était une apparition privilégiée. Il y avait là l'occasion d'un sondage significatif sur la matière. Il en sortit *Sens de Lourdes*[5].

Une prospection rapide des archives me permit de fixer

2. A cet égard, l'abbé L. Lochet, *Apparitions,* Paris, Desclée de Brouwer, 1957, a fait du bon travail.

3. J'ai écrit sur ce thème un de mes premiers articles : *Le problème initial de méthodologie mariale,* dans *Maria,* Paris, Beauchesne, 1949, t. I, p. 695.

4. Le ressourcement biblique a fait progresser sur bien des points les positions protestantes en matière mariale.

5. Paris, Lethielleux, 1955, 2e édition revue et corrigée 1957. Traduction portugaise chez Vozes, italienne chez Marietti, anglaise chez Clonmore, allemande chez Pustet.

quelques points essentiels : nombre et date des apparitions, et texte critique des paroles de la Vierge (un travail qui n'avait pas encore été fait). A partir de ces données solides, la signification de Lourdes se dégageait, dans une simplicité qui paraît banale, abstraction faite de son actualisation dans la vie :

> *La Vierge sans péché vient au secours des pécheurs et propose à cet effet trois moyens qui nous ramènent aux prolégomènes de l'Évangile, la source d'eau vive, la prière et la pénitence*[6].

Cette banalité n'a rien qui doive décevoir. Au contraire, trop d'originalité serait inquiétante en pareille matière. Une apparition n'a pas pour objet « d'apporter du nouveau » ; elle est un cri du ciel, un signal eschatologique destiné à réveiller les croyants en les ramenant aux sources de l'Évangile : Lourdes rend actualité à la prédication de Jean Baptiste et au rite oublié qu'est le baptême de pénitence. Lourdes ramène à la grâce initiale du Nouveau Testament : la conception immaculée qui fit jaillir une pousse neuve sur le vieil arbre de l'humanité attardée dans le péché.

Le projet.

Ce premier sondage avait dépassé en intérêt ce que j'en attendais ; il me laissait sur de vives curiosités à tous les plans. C'est pourquoi, à la demande de Mgr Théas, j'ai repris le travail, non plus pour un simple sondage, mais pour une recherche exhaustive.

L'axe restait le même : approfondir le « sens de Lourdes ».

6. *Ibid.*, p. 112.

Quelle est la place de ce fait dans la vie de l'Église ? Quel est le secret de cet attrait de grâce qui y conduit les foules ? Puisqu'il est évident que ce pèlerinage attire et irrite à la fois, comment démêler l'attrait authentique : celui qui vient de la grâce, et l'attrait parasitaire : celui qui vient d'éléments plus matériels (propagande touristique), voire dévoyés (la superstition), cet attrait trompeur qui depuis mai 1858 mêle à la masse des vrais pèlerins, une proportion notable de curieux, voire d'illuminés ? Comment démêler d'autre part le choc de la laideur ou des abus commerciaux qui prit Huysmans à la gorge lorsqu'il débarqua à Lourdes[7], et le choc authentique de la grâce contre laquelle l'homme se défend sous des prétextes extérieurs ? Finalement, qu'est-ce que Dieu a voulu réaliser à Lourdes ? Comment établir une discrimination, autre que simpliste, entre l'intention manifestée par l'Immaculée et ce que l'homme pécheur y a mêlé d'impur ? Quelles sont enfin les lignes maîtresses du plan divin ? Quelle est, notamment, en cet ensemble, la place de Bernadette par qui tout vint à l'origine, et qui pourtant, si vite, quitta Lourdes ?

Pour répondre sans tricher à toutes ces questions, il ne suffisait plus de sondages. Il fallait examiner en détail *l'histoire* de Lourdes. Le propos divin, en effet, là comme ailleurs, se manifeste à travers une histoire humaine qu'il importait de connaître mieux que par approximation, dans ses antécédents[8] et ses conséquences, selon toutes ses dimen-

7. « Évidemment, en aucun endroit, en aucun pays, en aucun temps, l'on n'a songé à exhiber d'aussi sacrilèges horreurs... fabriquées exprès pour Notre-Dame », etc. (J.-K. Huysmans, *Les Foules de Lourdes*, Paris, Stock, 1906, p. 109).

Les vitrines des magasins de piété sont-elles en progrès depuis Huysmans ? Les dernières inventions, Vierges-gourdes, Vierges-bouteilles, et le « véritable buste en creux où la Vierge vous suit des yeux », me semblent dépasser tout ce qu'on avait jusqu'ici imaginé...

8. De là l'importance du dossier préliminaire sur lequel s'ouvre le premier tome de *Documents authentiques* (pp. 73-150). Il permet de saisir l'insertion

sions psychologiques et sociologiques. Avant de dégager la théologie de Lourdes, il fallait établir avec rigueur l'histoire de Lourdes.

Ce projet préalable conduisait lui-même à un autre préalable. L'histoire est fonction de documents. L'histoire définitive de Lourdes ne peut être érigée qu'à partir d'un dossier complet des « pièces ».

Théologie, histoire, recherche des documents, tel était donc l'enchaînement des projets qui s'appelaient l'un l'autre. Et l'ordre d'exécution étant inverse de l'ordre d'intention, il fallait évidemment commencer par les investigations d'archives.

A la recherche des documents perdus.

Je suis donc entré dans ce travail de recherche qu'on a comparé avec raison à une enquête policière. Après un siècle, quantité de documents sont conservés çà et là (la France est un pays ou l'on conserve beaucoup). Mais ces documents sont, le plus souvent, oubliés, parfois « cachés ». (Et avec le temps, le sort de ceux qui sont « cachés » rejoint fatalement celui des « oubliés » ; une à deux générations y suffisent...)

Le gros morceau de cette recherche visait à retrouver les grands dossiers administratifs sur lesquels planait un mystère dont on a maintenant assez parlé pour qu'il soit inutile de s'y attarder[9].

En bref, depuis 1858-1859, aucun n'était là où il aurait

sociologique du fait de Lourdes (la ville, la famille, l'honnêteté des Soubirous, en dépit d'une inculpation pour vol, la famine cause de leur ruine, etc.).

9. Lourdes fut une des importantes affaires administratives du siècle : elle intéressa trois ministères (Cultes, Intérieur, Justice) et fut finalement soumise au ministre d'État et tranchée par l'empereur en personne. Les dossiers de « l'affaire de Lourdes » comptent, du 21 février au 4 octobre, plus de cinq cents pièces.

dû normalement se trouver. Et l'unique chercheur qui en avait vu l'un ou l'autre à la fin du siècle dernier, en parlait en termes sibyllins. J'ai entrepris de tout retrouver. J'ai eu beaucoup de chance ; la Providence, je pense, ayant orienté cette série de chances qui a permis de recouvrer pour le centenaire les trois grands dossiers disparus, soit directement pour deux d'entre eux, soit par l'intermédiaire d'une copie (en attendant mieux...) pour le troisième.

Veut-on mesurer la part de travail, la part de chance par quelques exemples ?

Le premier dossier, celui du commissaire de police Jacomet (200 pièces environ) paraissait un cas désespéré. Je suivais sa curieuse histoire jusque vers 1879 : Renan en avait proposé 40.000 francs. Le P. Cros avait tenté d'en avoir communication. En vain. Mgr Théas le reçut soudain, en mars 1957. Ainsi, la découverte du dossier du commissaire, dont on m'a fait l'honneur, revient, en fait, au donateur, le chanoine Pasquier, et à l'évêque de Lourdes qui le reçut et m'en informa aussitôt. Ma part se limite à l'expertise et à l'édition critique de ces textes.

Pour le second dossier, celui du procureur impérial Dutour, c'est le travail de recherche qui me le fit découvrir ; après dix pistes sans issue, une dernière se présenta qui partait de l'acte de naissance du procureur à Cazaux-Villecomtal le 10 novembre 1816. En plusieurs mois elle me conduisit au dossier : une aventure dont le détail est exposé au second volume de *Lourdes. Documents authentiques.*

Pour le troisième dossier (dont j'aurai à reparler plus tard), presque simultanément, après deux ans de vaines recherches, le hasard d'un voyage me fit rencontrer la famille où le dossier devait être normalement conservé[10]. La même piste me parvenait trois jours après, de plusieurs

10. Dans l'état de la prospection, je ne peux rien dire de plus.

côtés : par une religieuse visitée six mois auparavant à Saint-Yrieix et dont les enquêtes aboutissaient et par un appel que j'avais fait lancer, en désespoir de cause, par Maurice Colinon dans la *Vie Catholique*. Ici, il y a concurrence du hasard et du travail d'investigation. Mais ce n'est encore là qu'une piste...

En même temps que ces investigations des pièces perdues, je poursuivais la collation des documents conservés aux quatre principaux fonds d'archives : archives de la Grotte de Lourdes : 139 casiers ; archives du couvent de Nevers où mourut Bernadette ; archives Lasserre conservées dans la famille du premier historien de Lourdes ; archives Cros, où est conservée la meilleure enquête faite sur Lourdes : une enquête exemplaire datant de 1878-1879[11].

Par un concours de circonstances complexes, ces quatre fonds étaient restés étrangers les uns aux autres en sorte que nul historien (le P. Cros mis à part) n'aurait visité plus d'un ou deux d'entre eux... J'ai été le premier à pouvoir les collationner complètement, ainsi qu'une quinzaine de fonds secondaires[12].

Quelques pièces me vinrent en outre de la façon la plus inattendue, au hasard de rencontres faites dans un autre but. Ainsi, à ma première visite dans la famille Salès où je

11. Le pauvre P. Cros, desservi à la fois par l'avance qu'il avait sur son temps en matière d'hagiographie, par un caractère un peu difficile, et par des circonstances plus difficiles encore, se trouva pris dans un tel imbroglio qu'il passa les trente-trois dernières années de sa vie à tenter de publier ce qu'il avait écrit en 1878-1879 — sans y parvenir.

C'est en 1930 seulement que le P. Cavallera publia les trois volumes de son *Histoire de Notre-Dame de Lourdes*, Paris, Beauchesne, qui bénéficie cette année, avec une introduction nouvelle du P. Olphe-Galliard, S.J., d'une présentation rajeunie. Et c'est seulement pour le centenaire qu'est publiée, avec une introduction et une mise en œuvre du même P. Olphe-Galliard, l'essentiel du recueil *Témoins de l'Evénement* (mise au net de l'enquête sur Lourdes, réalisée par Cros en 1890), Paris, Lethielleux.

12. Liste dans *Lourdes, Documents authentiques*, t. I, pp. 36-44.

cherchais le « fonds Dutour », on me remit la très intéressante lettre écrite à Lourdes le 21 mars 1858[13].

Les progrès de la recherche multipliant les pistes plus encore que les découvertes, je m'aperçus bientôt que le travail entrepris dépassait les possibilités d'un homme ; il y fallait une équipe. L'aide vint à miracle. Une seule personne par exemple (qui veut garder l'anonymat) prit en charge le dépouillement des quelque trois cents journaux existant en 1858...

Au bout d'un peu plus d'un an d'enquêtes, de voyages, de chances, de malchances, de travail d'équipe, un « dossier Lourdes » se trouvait constitué, contenant une forte majorité d'inédits : une pile de fiches de format 16×21 mesurant plus d'un mètre de hauteur. La base de l'histoire de Lourdes était constituée par cette colonne de papiers classés en ordre chronologique, rassemblés sans discrimination : des exaltés aux opposants, en passant par les vrais croyants... A ce pilier central s'adjoignent deux autres piles d'égale hauteur, les « auxilia » : fiches bibliographiques, fiches personnelles des témoins, fiches analytiques, fiches « Logia de Bernadette ».

Personnages en quête d'auteur...

Que faire de cette masse ? Elle hantait mes insomnies avec le visage des *six personnages en quête d'auteur* de Pirandello : ces six personnages, débarqués par un mystérieux ascenseur sur la scène d'un théâtre, hirsutes, passionnés, ennemis, exprimant tous ensemble dans la plus grande confusion un drame intensément vécu... Telle était l'ambiance. Mais à une autre échelle : ici, ce n'étaient pas six personnages qui demandaient la parole, mais des centaines.

13. *Ibid.*, n° 75 *bis*, pp. 267-271.

Il y avait le commissaire, avec ses interrogatoires, jusque-là inédits, son calepin, ses procès-verbaux, ses rapports quotidiens et ces vers satiriques qu'il faisait pour s'en délasser... Le commissaire, qui ne croyait pas aux apparitions, chercha la faute, quatre mois durant, sans la trouver au point essentiel (l'inattaquable Bernadette), mais put se rattraper sur l'accessoire ; le commissaire avec sa verve, sa culture, son zèle mis à l'épreuve par une situation impossible.

Il y avait le maréchal des logis d'Angla qui s'écriait « en frappant du pied » :

> *Le désordre fait au nom de Dieu n'en est pas moins du désordre intolérable. J'en veux au Bon Dieu de ne pas faire cesser à l'instant pareil scandale* (ib., p. 63).

Il y avait le procureur, probe, méticuleux, ennuyé..., le préfet qui, sur cette affaire, joua sa carrière dans une sorte d'angoisse, qu'il tentait de cacher sous le masque de ses favoris et du style abstrait des rapports officiels.

Il y avait le curé, très tôt séduit par les apparitions, mais n'osant se l'avouer, car, alors, il aurait dû l'avouer à son évêque et en aurait été mésestimé... le terrible Peyramale, si robuste en apparence, si vulnérable parce qu'avant tout homme de cœur.

Il y avait Mgr Laurence, l'homme de tête, de réflexion, de continuité, de conseil, élaborant lentement, face à l'impatience de tous, des mesures à longue portée.

Il y avait les journalistes, soucieux de propos piquants, le plus souvent superficiels et parlant sans avoir vu ; mais parfois aussi, émus par une rencontre d'exception : tous ceux qui virent et interrogèrent personnellement Bernadette.

Il y avait « Adélaïde », cette jeune fille enterrée au village des Angles (trois kilomètres de Lourdes), seule avec un père ombrageux, qui trompait son ennui avec des correspondances indéfinies, mais sans objet ; Lourdes enfin lui fournit une matière inépuisable.

Il y avait le jeune Pimorin, vingt ans, frais nommé surnuméraire d'enregistrement à Lourdes, qui trompait aussi son ennui en écrivant à sa famille de longues lettres sur l'événement dont tout le monde parlait.

Il y avait enfin et surtout Bernadette, témoin probe, dépouillé, irréprochable, dont les récits, invariables sur le fond au milieu des innombrables variantes de style, se déploient sans un mot inutile depuis « la première fois que j'ai été à la Grotte » jusqu'à la révélation de « l'Immaculée Conception » :

> *... Ce sont les dernières paroles qu'elle m'a adressées. Elle avait les yeux bleus*[14].

Amis ou ennemis de Lourdes, honorés ou blessés par l'événement, tous ces témoins me demandaient jusqu'à m'obséder de les laisser parler sans retouches, sans renoncer même aux erreurs qui émanaient de leur sincérité. Il fallait donc leur donner la parole ; mais à tour de rôle, dans l'ordre. Car je n'avais pas à entretenir sur le fond des choses une confusion pirandellienne, mais à faire la lumière sur un événement porteur d'un message de vie. L'ordre où ils devaient parler ne pouvait faire de discussion ; ce serait, en bonne méthode historique, l'ordre chronologique d'émission de leurs témoignages.

Ainsi venaient en premier lieu, au quatrième jour de la quinzaine des apparitions (21 février), le chef d'escadron de gendarmerie qui vint voir dès le 21 février ce qui se passait à Lourdes, le commissaire qui interrogea Bernadette ce jour-là... puis le 22, le premier article du journal local : *Le Lavedan*, etc.

Pour sortir de la confusion pirandellienne où mes cent

14. J'édite ce récit de Bernadette, d'un extraordinaire dépouillement, dans une plaquette à part : *Bernadette raconte les apparitions*, Paris, Lethielleux, février 1958, 32 pp.

personnages voulaient m'entretenir, il fallait aussi pourvoir leur témoignage d'un système de notes démêlant par confrontation le vrai et le faux. Il fallait enfin qu'à chaque tome une introduction dégage, sans la trahir, l'histoire de la période (en soi passionnante comme un roman), tire au clair aussi, pas à pas, les problèmes théologiques qui se posaient : au premier volume, celui de la limite des archives et des voies plus secrètes par lesquelles Lourdes est accessible ; au second, celui des vraies et des fausses visions ; au troisième, celui de la fonction du magistère épiscopal, etc.

Édition des documents authentiques.

Mais un tel projet, à mesure qu'il imposait sa nécessité interne, apparaissait davantage comme un défi aux impératifs commerciaux. Quel éditeur accepterait de prendre en charge plusieurs volumes de documents... « avec des notes » ? Nouvelle chance providentielle. Alors que tout paraissait impossible, plusieurs éditeurs vinrent me proposer leurs services. Je n'eus plus que l'embarras du choix.

Cette dernière chance, elle avait un nom. C'est que notre époque, fatiguée de trop de littérature, commence à devenir « l'époque du document », surtout du document humain. L'intérêt que les nombreuses aides bénévoles portaient aux pièces qu'elles copiaient, quels que soient leur degré de culture et leur orientation d'esprit, m'en avait averti. Un document est finalement plus riche et plus émouvant dans son dépouillement que tout ce qu'on en peut tirer par effet d'art.

Mais ne fallait-il pas trier cette masse, garder seulement quelques pièces plus remarquables ? Les impératifs commerciaux invitaient à un tel choix. Mais de sérieuses raisons en détournaient.

La première se situe au début de mes recherches. J'eus alors l'occasion d'entretenir un de mes collègues de l'Université d'État de mon projet d'une histoire scientifique de Lourdes. Il avait regardé ma soutane avec étonnement, et m'avait dit :

— A vous, ce ne sera pas possible.

— Pourquoi ?

— Parce que vous n'aurez pas l'*Imprimatur*.

La lecture du livre de Bonnefon lui avait donné l'idée (fort répandue comme je l'ai depuis constaté) que, sur les origines de Lourdes, l'Église cachait quelque chose : une supercherie, des desseins politiques. Pour l'honneur de Lourdes, j'étais désireux de relever ce défi (d'ailleurs fort sympathique). Là où toute discussion échouait, Socrate prouvait le mouvement en marchant. Pour prouver qu'à Lourdes il n'y avait rien à cacher, il n'y avait qu'une méthode convaincante, c'était de ne rien cacher.

En outre, une histoire scientifique ne peut se faire que sur la totalité de documents. Refaire une édition sélectionnée, c'était retomber dans ce travail de Pénélope qui se poursuit depuis un siècle... car, depuis 1858, trois mille ouvrages environ ont été publiés, qui, indéfiniment, recommencent avec des hauts et des bas un travail qui ne peut sortir de l'approximation et du provisoire, parce que la documentation reste fragmentaire. Donner une édition exhaustive, c'est assurer l'avenir de l'histoire de Lourdes ; c'est donner par surcroît un aliment et le sens d'une exigence aux vingt à trente auteurs qui, chaque année, écriront encore de nouveaux ouvrages sur la question. C'est enfin assurer contre les risques d'incendie, de perte, d'oubli, une documentation sur laquelle, hélas ! le temps exerce irrémédiablement son œuvre d'usure et de destruction.

Au-delà de Lourdes, encore, une édition de ce genre peut rendre un service : donner le sens et l'exemple d'une mé-

thode efficace, dans un domaine où sévit ordinairement l'à-peu-près. Si d'autres sanctuaires entreprennent aussi l'édition de leurs *documents authentiques*, un secteur négligé des esprits sérieux en sera rehaussé. Peut-être cette méthode rigoureuse entraînera-t-elle çà et là des désillusions. Mais elle donnera aussi à bien des lieux de pèlerinage la base solide qui échappera à tout jamais si ce travail documentaire n'est pas fait *à temps*. Je pense à plus d'un cas précis.

Où en est ce travail d'édition ? Au moment où ces pages paraissent, deux volumes sont imprimés[15].

Le premier présente les archives de Lourdes, leur étrange histoire, et les documents jusqu'au 3 avril. Un compte rendu spécial en parlera très prochainement.

Le second présente les documents du 3 avril au 14 juin, date où la Grotte de Lourdes fut interdite par un arrêté municipal. Il traite la période la plus confuse, il faut même dire la plus cocasse, de l'histoire de Lourdes, celle où après la dernière vision *publique* de Bernadette (7 avril), les visionnaires prennent le relais, où les illuminés des villages voisins affluent à Lourdes comme papillons autour d'une lampe. Ici, une mise au point s'impose, sur la part de Dieu, du démon et de « l'humain » en cette affaire, et plus largement sur la fonction, les limites, et les dangers des apparitions, Elle constitue le second chapitre de ce volume.

Le troisième tome est aujourd'hui terminé et s'imprime. Tandis que le second manifestait « en creux » la nécessité du magistère, nous voyons ici le magistère intervenir : l'assistance de l'Esprit-Saint me paraît sensible en cette situation devenue inextricable...

15. R. Laurentin, *Lourdes. Documents authentiques*, Paris, Lethielleux, 10, rue Cassette. Tome I : *Au temps des seize premières apparitions*, paru le 1er décembre 1957, 8° de 332 pp. et 8 hors-texte; 1.200 fr. Tome II : *Dix-septième apparition. Gnoses. Faux miracles. Fauses visions*, 408 pp.; sortie en librairie à la mi-février.

Cette édition de documents se poursuivra à l'occasion *des* centenaires de Lourdes. Il y aura, en 1962, le centenaire du mandement où Mgr Laurence, après quatre années d'enquête et de réflexion, reconnaît l'authenticité des apparitions. Ce jour-là, Lourdes devint fait d'Église. L'édition des documents de la période 1859-1862, celle où la commission d'enquête nommée par l'évêque débrouilla, à coups d'interrogatoires et de rapports, la confuse affaire de Lourdes, s'imposera pour 1962. Viendra ensuite en 1964, celui des premières constructions et de la statue, sur laquelle il y a tant de documents et tant à dire. Et ainsi de suite, jusqu'à la mort de Bernadette, 1879 (année d'intense travail historique), à son procès de béatification (1907-1909) et de canonisation (1917-1919), où les derniers témoins des apparitions furent systématiquement interrogés sous la foi du serment. Je ne vivrai pas jusque-là, peut-être pas jusqu'en 1962. Mais l'avenir de l'entreprise est dès maintenant assuré sur un fondement stable. L'abbaye de Tournay héritera de la documentation. Des travailleurs de grande valeur, à la fois doués pour l'enquête, la théologie, et pénétrés du sens profond de Lourdes, continueront sur place l'entreprise, mieux que je ne pourrais le faire, surtout lorsque le cours normal de mes obligations aura repris.

Histoire de Lourdes.

Rassembler les documents, les éditer, c'est, avons-nous vu, un préalable, qui conduit à une seconde étape : établir l'histoire définitive de Lourdes.

Cette histoire, elle se déploie sur trois lignes. A la racine, les apparitions qui sont la semence. Au-delà, un double prolongement du message : dans la personne de Bernadette et dans l'institution du pèlerinage.

Ce dernier aspect de l'histoire, aspect collectif, si mouve-

menté, mêlé de tant de difficultés, de confusions, d'imprévus, où cependant la grâce fait son chemin, il est traité, au fur et à mesure, dans l'introduction de chaque volume de documents.

Les deux autres aspects sont encore en chantier.

1. Il y a l'histoire des apparitions... Qu'on ne croie pas, en effet, que cette histoire est faite parce que les documents sont rassemblés. Il faut, dans cette masse, opérer un nouveau rassemblement, celui des textes relatifs à chaque apparition et à chaque détail des apparitions. Cela requiert un fichier analytique spécial, dont l'exécution s'achève (des milliers de fiches encore). Ces fiches classées, il faut ensuite, et là commence le travail d'histoire proprement dit, les confronter, compte tenu de la valeur personnelle de chaque témoin, de son point de vue, de ses passions, etc. Comme le savent très bien les agents de police qui dressent les constats d'accidents, en matière de témoignage, il y a souvent contradiction. Ce qu'ils savent moins bien, ce qui importe, c'est que la cause des contradictions cède souvent à une investigation appropriée et que ce travail peut accéder à l'évidence. Mais ce n'est pas un travail facile.

Ce qu'on peut en attendre? Pour le faire saisir, le mieux est de donner un exemple. Je viens de faire, à l'intention de la *Revue d'Ascétique et de Mystique*, une monographie sur un point de détail : la procession que Bernadette a demandée le 2 mars. La question se présentait de manière confuse et presque gênante. Le P. Cros, sur la base d'une douzaine de documents, était arrivé aux conclusions suivantes, qu'il présente avec quelques précautions oratoires, mais avec une franchise estimable. Ce jour-là Bernadette aurait quelque peu failli dans son rôle de témoin. Elle aurait reçu de la Vierge la demande générale *qu'on vienne en procession*. Mais en cours de route, des dévotes lui auraient monté l'imagination, et elle aurait, à leur instigation, demandé la procession *pour*

le jeudi 4 mars, dernier jour de la quinzaine : exigence impossible pour le curé qui se fâcha. L'erreur de Bernadette aurait donc été cause de la confusion qui règne autour de cette affaire[16], confusion si grande que, pense le P. Cros, la commission épiscopale aurait finalement adopté, sur la question de la procession, les dires d'une visionnaire, Marie Courrech, plus assurés que ceux de Bernadette[17].

Si telle était la vérité, il faudrait le dire. Mais est-ce vrai ? Pour le savoir, les trente témoignages réunis dans mon fichier étaient nécessaires. Ils confirment à l'évidence l'embarras de Bernadette sur la question de la procession. Elle en parle comme à regret, rarement, jamais sans y être contrainte. Mais de cet embarras, la cause est pour elle honorable.

Le matin où la Vierge lui demanda la procession, des dévotes s'en mêlèrent effectivement. Elles la questionnèrent sur ce que la Vierge avait dit. « Elle m'a demandé une procession », répondit Bernadette. Là-dessus les dévotes se précipitèrent au presbytère et (pour des raisons que mon article de la *Revue d'Ascétique* précise) demandèrent au curé la procession « pour jeudi » (4 mars). Le curé tonna devant cette demande, insensée à un moment où l'apparition n'avait même pas dit son nom. Et lorsque Bernadette arriva au presbytère accompagnée de sa tante Basile, elle ne put pas même ouvrir la bouche. Ignorant la visite précédente et le message erroné (si voisin du sien) qui irritait si fort M. le Curé, elle ne comprit rien à ses questions et se retira très troublée. Si troublée, qu'un traumatisme resta dans ses souvenirs. Et voilà pourquoi elle ne reparla plus de la pro-

16. Cros, I, 351-352.

17. Cros, II, 339 et 479 : « Marie Courrech entendit sa dame lui parler ainsi : *Tu diras à ton confesseur qu'on doit faire une procession...* Et tout cela fut tenu pour confirmation autorisée des visions de Bernadette et servit même à les corriger ou compléter. » (Voir plus loin la critique de cette assertion.)

cession que pressée de questions, et seulement pour dire avec une extrême prudence : Je *crois* que la Dame m'a demandé une procession. Je ne me rappelle plus en quels termes... Quant à la Commission épiscopale, elle n'interrogea pas officiellement la visionnaire Marie Courrech et n'adopta pas les dires de cette pauvre fille, mais renonça à parler de la procession sur laquelle le mandement de Mgr Laurence fait également silence.

Ce résumé laisse entrevoir le renouvellement qu'une étude critique du dossier complet des documents permet d'apporter à l'histoire de Lourdes. Ceux qui liront la monographie dans la *Revue d'Ascétique* saisiront de surcroît comment la certitude jaillit de ces confrontations, et quelle richesse psychologique s'en dégage : quand il y a contradiction ou confusion entre les témoignages, les oppositions ont généralement leur cause dans la psychologie des acteurs du drame : ici l'excitation des dévotes, la terreur agressive de Peyramale, la crainte de Bernadette. Les témoignages sont à la vérité ce que les couleurs de l'arc-en-ciel sont à la lumière blanche.

Les divergences entre les témoignages relatifs à la seconde apparition (si âprement discutés) se résolvent de même manière pour qui saisit la psychologie d'un groupe de fillettes de douze à quatorze ans.

En accédant ainsi à la vérité, on n'atteint pas seulement des événements sans épaisseur, mais des faits vécus dont le retentissement humain est plus émouvant et significatif que la simple teneur matérielle.

On devine toutefois la somme de travail nécessaire pour établir l'histoire définitive. Je ne pense pas qu'elle puisse voir le jour, sinon partiellement, pour le Centenaire.

2. Au-delà du temps des apparitions (11 février-16 juillet 1858), l'histoire de Bernadette continue (1858-1879) ; capitale pour la connaissance de Lourdes, puisqu'il s'agit du développement d'une sainteté, issue du fait même des appa-

ritions ; cette sainteté a une face charismatique (l'extraordinaire qualité du témoigage de Bernadette) et une face mystique, vertigineuse dans son extrême simplicité : sous ce dernier rapport, elle est la mise en œuvre, (dans une très grande vérité humaine) de ce que Bernadette avait vu et entendu ; ce qu'elle avait vu, et c'est l'imitation de Notre-Dame humainement saisissante pour ceux qui ont connu la voyante de Lourdes, son regard, son sourire, ses signes de croix, la qualité très personnelle de ses rapports humains. Ce qu'elle avait entendu, et c'est l'intériorisation du message : prière, pénitence.

La difficulté d'étudier cette sainteté touche de très près à l'essence du mystère de Lourdes. Elle tient à ce qu'il s'agit d'une sainteté en acte, quasi sans théorie, fondée sur un programme dont le dépouillement a toutes les apparences de la banalité ; les écrits de Bernadette, quel que soit leur intérêt, ne nous donnent de sa sainteté qu'une vue voilée, appauvrie. Il est très difficile d'y faire un tri entre propos personnels et notes prises au cours d'une retraite ou d'une lecture, et de démêler la part d'option qu'il y a dans le choix de ces notes. La docilité de Bernadette lui faisait tenter sérieusement tout ce que les prédicateurs demandaient, fût-ce d'impossibles carnets d'examen quadrillés, dont la grâce de Dieu la libérait dans les huit jours qui suivaient la retraite. Ce regard sur ses actes était si étranger à cette petite fille toute simple qui vivait, de source, et d'une manière à ses propres yeux secrète, la grâce d'un amour donné, humilié, immolé !

Pour retracer l'aventure de cette sainteté, les écrits ne suffisent donc pas. Il faut saisir ses actes, ses paroles. Une équipe spéciale s'est attachée à ce travail, dont la cheville ouvrière est Mère Marie Thérèse Bourgeade, archiviste du couvent Saint-Gildard de Nevers. Six mille fiches ont été déjà établies, à partir de la documentation de base. Chacune

contient un témoignage sur une parole (ou un acte) de Bernadette et précise sept points qui permettent d'en éclairer la portée : date (ou éléments de datation), lieu où la parole a été prononcée, interlocuteur, témoin et date de son témoignage, etc. Le tout rassemblé, on aura tous les éléments pour faire un tri entre versions authentiques et déformées, ou même *inventées* (il y en a un certain nombre). Au terme, on pourra retracer l'évolution — l'ascension — de Bernadette ; elle me semble se situer dans la même ligne que sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, s'intégrer à un mouvement suscité par l'Esprit-Saint et qui fait date dans les Annales de la Mystique : celui où la sainteté des grandes œuvres (sainteté des martyrs, docteurs, pontifes et rois) le cède à une voie plus humble, réduite à l'essence même de l'Évangile, à l'essence même de la sainteté, sans autre surcroît.

Théologie de Lourdes.

Au terme de tout ce travail, on accédera (il faut l'espérer, et je crois par moment l'entrevoir) à une vue bien fondée du plan de Dieu sur Lourdes, les intentions qu'il y poursuit, le combat qui s'y poursuit, et, dans ce combat, ce qui est sa part à lui, et la part du péché de l'homme, là même où il prend les apparences du zèle. Car Lourdes est, depuis l'origine, le champ clos d'une lutte incroyablement complexe.

Les masses, on les devine par ce plan d'étude. Le dessein de Dieu apparaît d'abord dans le message donné à Lourdes du 11 février au 25 mars 1858 : un message qui ne se réduit pas aux paroles, mais implique le visage que la Vierge a pris (son extrême jeunesse), son sourire, ses gestes, les gestes qu'elle demande à sa voyante...

Ce message, on le voit ensuite s'intérioriser, s'approfondir, manifester ses possibilités cachées sur deux lignes : de façon pure en Bernadette (chez qui, à tout coup, la grâce

gagne) ; de façon complexe, laborieuse, mêlée, tissée d'invraisemblables contradictions, dans le pèlerinage qui se fonde, grandit, et, malgré bien des laideurs et des revers, progresse[18], se purifie, s'approfondit, se spiritualise ; on pourrait noter, à cet égard, l'évolution de l'attrait exercé par Lourdes qui, du porche des miracles, se déplace vers le sanctuaire, vers l'intime du message.

Lourdes selon l'esprit, c'est au fond, sous toutes ses formes, un approfondissement en *acte* du sens de la Rédemption. Ici les paroles déçoivent. Qui en parle est toujours pris entre deux précipices, celui d'une pauvreté décevante et celui de gonflements artificiels (soit dans l'ordre de l'éloquence, soit dans celui de la théologie). Pourquoi ? Précisément parce qu'il s'agit d'une grâce très simple, et qui ne se saisit vraiment qu'en acte ; quiconque n'a pas été boire et se laver à la fontaine, qui n'est pas entré dans la voie (banale ?) de la prière et de la pénitence, ne peut saisir. Bernadette, la première des malades *non* guéris, qui sont le grand nombre à Lourdes, est parvenue, dans cette voie, à des profondeurs vertigineuses ; le théologien pourra tenter de les dégager, sans doute, mais en définitive, ceux qui en ont la meilleure science n'en diront rien ou peu : ce sont avant tout les malades qui s'en reviennent de Lourdes, dans l'acceptation, dans un renouveau d'espérance. Eux savent Lourdes de science expérimentale... Tandis que les malades guéris témoignent du débouché eschatologique de cette espérance (la guérison éternelle de toute souffrance, de toute souillure, qui est au bout de la route), les autres témoignent de ce chemin de croix et de pénitence qui, pour le Christ même, fut la voie vers la Résurrection.

R. Laurentin.

18. Dans l'ordre esthétique, S. Exc. Mgr Théas a poursuivi à la grotte et à la source un travail de décapage qui rend aux signes choisis par Notre-Dame leur sens si longtemps occulte.

MÉDITATION DEVANT LA GROTTE

Cent ans ont passé déjà depuis les premières apparitions. A travers ce siècle, ces faits ont une histoire. Quand Dieu intervient dans le monde, les répercussions de son passage s'étendent de proche en proche, jusqu'aux extrémités du monde. Le fait historique humain entre dans l'histoire des hommes. Il peut paraître d'abord formidable, gigantesque, effrayant. Tout le monde en parle et cela fait un bruit énorme. Les années qui passent le situent dans l'histoire : il prend ses proportions réelles. Le bruit tombe, les passions s'apaisent, les hommes disparaissent, de nouveaux premiers plans occupent la scène. Les grands faits, les grands hommes s'enfoncent dans le passé et disparaissent un jour, à l'horizon de l'histoire. Où sont tant de préfets, tant de ministres, tant d'empereurs et tant de pharaons, qui furent les seigneurs d'un jour et dont nous savons à peine reconnaître les noms ?

Le fait divin au contraire semble d'abord comme en marge de l'histoire. C'est à peine si l'on en parle, entre quelques pauvres gens d'un canton reculé de l'empire. Mais au fur et à mesure que les années passent, voici que ce fait minuscule révèle une portée incalculable. Au lieu de l'entraîner dans un passé, où il s'enfonce et disparaît, le déroulement de l'histoire lui permet de déployer peu à peu toutes les richesses de vie et de pensée, toutes les répercussions catholiques dont la simplicité du donné initial laissait à peine entrevoir la possibilité. Le fait divin grandit au fur et à mesure que les années passent. Le recul du temps permet de saisir progressivement sa grandeur. Il est inépuisable.

Ainsi Lourdes. Au point de départ, ce 11 février 1858, un fait minuscule, presque inaperçu dans l'histoire du temps. Dans un village perdu, la prière d'une petite fille s'illumine d'une présence inconnue! Cent ans après, nous commençons seulement à mesurer les étapes du rayonnement et de l'influence de ces faits dans l'histoire de notre pays et dans l'histoire du monde.

Le centenaire est un fait mondial. Il intéresse l'Église. Des chrétiens de tous les pays se rassembleront à Lourdes. Notre Saint-Père le Pape souligne l'événement par une lettre Encyclique. Pourquoi? C'est qu'avec le recul d'un siècle nous mesurons mieux que ces faits intéressent l'histoire religieuse de notre temps et font partie de la vie de l'Église. A ce titre ils nous touchent, ils nous éclairent, ils nous concernent et provoquent une réflexion et une réponse, qui nous insèrent dans le dessein de Dieu et dans l'histoire de notre temps.

Ces faits sont toujours actuels, toujours présents. Ils vivent. Ils ont leur histoire au cœur des fidèles et, si l'on peut s'exprimer ainsi, au cœur même de l'Église.

La première réaction fut celle d'une sorte d'émoi sacré devant le jaillissement du fait surnaturel : le saisissement et la stupeur, l'admiration, l'attirance et la crainte de ceux qui voient Bernadette en extase et se mettent à genoux auprès d'elle, sous le regard de la Vierge.

Puis vient normalement une certaine réflexion de l'intelligence, un arrêt du jugement, l'éveil du sens critique devant le fait surnaturel lui-même. Est-ce illusion, supercherie, prestige du démon ou intervention du ciel? Une élaboration se fait au sein des consciences, un diagnostic est porté sur l'ensemble du fait et de ses répercussions, l'approbation des évêques confirme ce jugement, la voix des papes et la liturgie l'insèrent dans la vie de l'Église, la vie du pèlerinage, les miracles le confirment chaque jour.

Alors c'est l'épanouissement de la piété. Le peuple chrétien se réjouit sans fin des merveilles que Dieu fait pour lui. Avec une simplicité qui va droit à l'essentiel, le cœur des fidèles, la prière des foules, la confiance des malades, l'offrande de tous, la conversion des pécheurs répondent à l'appel maternel, qui leur est adressé de la part de Dieu. Depuis un siècle, les sour-

ces de grâce se répandent sans cesse, toujours plus abondantes.

Enfin notre foi se nourrit de ces faits. Nous les portons maintenant dans notre histoire et dans notre cœur et ils se révèlent inépuisables. Non pas qu'ils nous apprennent quelque chose de nouveau, pas même le nom mystérieux de la Vierge Immaculée, que l'Église lui donnait bien avant qu'elle le révèle à Bernadette. Lourdes n'est pas une révélation nouvelle, au-delà de l'Évangile. Il n'y a pas d'au-delà de l'Évangile : tout nous a été donné en Jésus, Parole incarnée. Mais Lourdes, avec l'Eucharistie en qui Jésus est présent, avec les miracles, avec la foule priante, avec la Vierge invisible et présente, c'est l'Évangile au contact de notre temps. Dieu a d'autres manières d'agir dans l'histoire, d'autres formes d'action dans le monde, mais il nous est bon de méditer celle-là et de saisir cette grâce qui nous est offerte. Et voici qu'au fur et à mesure que nous nous laissons pénétrer par ce rayon de lumière, nous découvrons, émerveillés, combien ces faits si simples sont intimement reliés à tout le dessein de Dieu et se rattachent par de mystérieuses harmonies à tout l'ensemble de cette histoire sainte, qui est l'histoire de la manifestation de l'Amour de Dieu au monde; combien enfin, ils éclairent providentiellement notre temps, ce siècle, et le visage de cette humanité inquiète, dont nous sommes, qui cherche encore comme à tâtons la présence du Dieu invisible... si par bonheur il lui était donné de le saisir enfin!

I

Le doigt de Dieu

> Les magiciens dirent alors au Pharaon : Le doigt de Dieu est là.
>
> Ex 8, 15.

Plus le regard des saints se purifie, plus ils discernent dans les événements la présence et l'action de Dieu. Cela est vrai, même des petits événements de la vie de chacun, pour qui sait

les lire en profondeur; combien plus pour les grands événements de la vie de l'Église.

Ce serait minimiser les choses que de voir Lourdes simplement comme « un centre de piété mariale », une belle chapelle, bleu et or, dédiée à la Sainte Vierge. Ce serait les déformer que de voir le Sacrifice eucharistique célébré à la Grotte ou à la basilique simplement comme une partie du pèlerinage marial, qui en rehausse l'éclat.

En vérité, ce qui est au centre de Lourdes, c'est le mystère du Christ, en lequel Dieu se révèle et se donne au monde. Ce mystère est agissant dans l'Église. Le Christ est vivant dans le monde actuel, il nous parle aujourd'hui par sa mère.

Les paroles de la Vierge sont les paroles éternelles que Dieu adresse sans cesse, à travers l'histoire, à son peuple. Ce sont les paroles mêmes des prophètes, de Jean-Baptiste, du Christ : « Convertissez-vous. Faites pénitence. » Mais voici, et c'est là le signe de la présence de Dieu, que cette parole, parce qu'elle est éternelle, est en même temps la plus actuelle. A cette époque, elle pénètre au centre du drame humain qui se joue, pour l'éclairer de la lumière de Dieu, lui donner ses dimensions religieuses et lui ouvrir la seule voie de salut.

Tel est bien le sens profond de ce message de la Vierge, il y a cent ans, au centre de ce XIX^{e} siècle. Tant de choses sont changées que nous mesurons mal la mentalité qui régnait alors. De tels démentis ont été apportés par l'histoire aux prétentions de la science à résoudre tous les problèmes humains, que nous pouvons à peine retrouver en imagination la naïveté de ceux qui semblaient alors les maîtres de la pensée pour tout l'avenir de l'humanité.

C'est l'époque où Renan semble liquider pour toujours dans l'archéologie les questions de foi, en expliquant le plus facilement du monde comment se sont formées les religions, comment le Christ est devenu Fils de Dieu dans la conscience des apôtres, comment les miracles se forgent sous le soleil de l'Orient, comment l'idée même de Dieu a pu naître jadis dans la pensée humaine. Il y a dix ans alors, il rédigeait *L'Avenir de la Science, pensées de 1848*. Il y a un an qu'il publiait ses *Études d'histoire religieuse* (1857). Comme l'a écrit Lanson, qui en a respiré le

parfum : « A ceux qui ne croient pas, il fournit l'explication rationnelle du phénomène de la croyance, donnant ainsi une base solide à l'incrédulité. Il a affranchi de l'anticléricalisme les cœurs qu'il a retirés pour jamais au christianisme. » Cette vague de rationalisme déferle sur le monde, elle atteint sous des formes diverses toute l'Europe et contamine bien des cœurs chrétiens. On a honte d'être croyant, il faut s'en cacher ou se justifier, en réduisant la foi à une attitude plus ou moins rationnelle ou sentimentale. On n'ose plus affirmer et proclamer le vrai motif de la foi : « parce que Dieu a parlé ». On a peur d'aborder l'incroyant pour lui apporter le message de la foi. On n'a plus foi dans la foi!

Dieu est mort! L'idée de Dieu, qui ne répond à aucune réalité vivante, ce cadavre, est en train de se décomposer en ses éléments terrestres et retourne à ses origines cosmiques. Les quelques souvenirs qui restent des religions antiques et de la religion chrétienne, des origines et du Moyen-Age, seront pieusement conservés dans des musées archéologiques pour être étudiés par les érudits, comme les souvenirs inoffensifs et périmés d'un passé révolu. Et l'humanité, définitivement libérée de ses chimères, s'avancera d'un pas ferme sur la voie du progrès par la science.

Et voici... ce Dieu qu'on enterre si solennellement, il est là vivant, et il frappe à la porte. Ou plutôt, ce n'était qu'un faux Dieu, dont les savants s'étaient emparé, et qu'ils ont enfermé dans leurs raisonnements et embaumé dans leurs bandelettes. Ce n'était que leur propre esprit, détourné de Dieu, dont ils ont fait une idole et qui est tombé dans son propre piège. *Evanuerunt in cogitationibus suis* (Rm 1, 21). Le vrai Dieu, le Dieu qui parle dans l'histoire, le Dieu qui fait des miracles, le Dieu personnel et souverainement libre, le Dieu Père qui envoie son Fils pous sauver le monde, il est vivant, il est là, et de nouveau il parle.

Dieu parle à ce monde en ce jour-là, le 11 février 1858, par la Vierge Marie. Dieu agit dans le monde en cet instant-là, envoyant la mère de son Fils incarné. Car, à travers toute l'histoire sainte, quel que soit l'envoyé, le prophète, l'instrument, c'est Dieu qui parle et qui aujourd'hui s'adresse à nous. *Écoutez*

la parole de Yahvé, enfants d'Israël, car Yahvé est en procès avec les habitants de ce pays (Os 4, 1). Comme l'a justement remarqué Jean Guitton, à travers l'apparition de la Vierge Marie, dans la Grotte de Lourdes, d'un seul coup c'est toute l'histoire sainte, l'Ancienne et la Nouvelle Alliance qui se dressent et sont de nouveau présentes au regard du croyant.

Si elle est là, l'Immaculée, souriante et glorieuse, c'est que Jésus est ressuscité, c'est qu'il est véritablement le Fils incarné, c'est que le Père nous a aimés, c'est que l'Église du Christ continue sa mission, c'est que la voix du pape, successeur de Pierre, proclame la vérité, c'est que Dieu est vivant et agissant parmi nous, c'est que nous sommes sauvés!

Tout est dit par cette seule présence. L'incroyant le sent d'instinct, qui refuse tout, dénigre tout, nie tout avec violence, se sentant menacé au centre même de son refus du Dieu vivant. Si elle est là, la tête du serpent qui étouffe le monde est brisée. Le croyant le sait bien aussi, en qui d'un seul coup c'est toute la foi qui renaît et s'affirme, qui respire et reprend vie devant cette merveille que Dieu fait.

Mais pourquoi aujourd'hui le Christ s'adresse-t-il au monde par sa Mère? Pourquoi cette étrange manière de parler à une petite fille ignorante des Pyrénées, alors que tout ce qui pense et réfléchit travaille à la Sorbonne ou dans les Universités allemandes?

Peut-on demander des raisons à Dieu? N'est-ce pas le moment de redire, avec saint Paul : *O abîme de la Sagesse et de la Science de Dieu... qui, en effet, a jamais connu la pensée du Seigneur? qui en fut jamais le conseiller?* (Rm 12, 33).

Cependant la parole du Seigneur nous revient alors en mémoire : *Soyez béni, ô Père, d'avoir caché cela aux sages et aux habiles et de l'avoir révélé aux tout-petits. Oui, Père, car tel a été ton bon plaisir* (Mt 11, 25). Et celle de l'apôtre : *Ce qu'il y a de faible dans le monde, voilà ce que Dieu a choisi pour confondre la force* (I Co 1, 27). C'est bien ce même dessein qui, depuis les origines, à travers l'Incarnation, et dans l'Église, est sans cesse en action : *La sagesse des sages, je la rejetterai, l'intelligence des raisonneurs, je la réduirai à néant* (I Co 1, 19). Pour répondre aux affirmations orgueilleuses des philosophes,

pour renverser cette science qui s'érige en juge de Dieu même, Dieu ne se manifeste pas en puissance et en éclat, il ne se sert pas d'abord des docteurs et des savants, il choisit la plus humble de ses créatures, la plus pauvre enfant, le village le plus perdu : la Vierge, Bernadette, Lourdes. C'est sa manière. Quelques paroles de la Vierge, prononcées avec douceur au creux du rocher, non pas des spéculations, des réfutations, des raisonnements. Les mots les plus simples, écho de la prédication de tous les prophètes et de toute l'Église. Et pour les transmettre à l'humanité, la Vierge, servante du Seigneur, et une petite fille qui sait bien peu de choses par elle-même, mais qui redira son message avec une fidélité indomptable, ce soir devant le commissaire, demain devant le monde entier. Cela suffit.

Pour qui sait voir, après cent ans, Lourdes est une fois de plus, dans l'histoire sainte, le triomphe de la petitesse et de l'humilité de la créature soumise à Dieu, sur tous les prestiges, toutes les fausses grandeurs, toutes les vaines apparences de la raison orgueilleuse et de la puissance révoltée de l'homme qui prétend se suffire à lui-même. Une fois de plus, le chant joyeux de la Vierge, cantique triomphant de l'humanité livrée à Dieu, résonne au sein de la terre :

> Mon âme exalte le Seigneur et mon esprit tressaille de joie en Dieu, mon Sauveur,
> parce qu'il a jeté les yeux sur son humble servante.
> Il a renversé les puissants de leur trône, il a élevé les humbles.
> Il a rassasié de biens les affamés et renvoyé les riches les mains vides. —
> Il a porté secours à Israël, son serviteur, se souvenant de sa miséricorde (Lc 1, 47-52).

C'est le chant de Marie, c'est le chant de Bernadette, c'est le chant de toute l'Église.

II

L'humanité glorifiée

Il a élevé les humbles.
Lc 1, 52.

Les faits de Lourdes ont encore dans le dessein de Dieu une autre dimension, qu'il nous faut approfondir. Chaque fois que Dieu parle, il s'exprime lui-même, il révèle un peu son Mystère; mais en même temps il s'adresse aux hommes et leur découvre un aspect nouveau de leur propre mystère. Chaque fois que Dieu se manifeste, le rayonnement de sa gloire éclaire le visage de l'humanité. La Parole de Dieu est tout ensemble révélation de Dieu en lui-même et expression de son dessein sur nous. Ce mystère s'achève dans l'Incarnation du Verbe, qui est tout ensemble la manifestation définitive de Dieu, dans le don qu'il fait de lui-même et la révélation définitive du destin surnaturel de l'homme, appelé à partager la vie de Dieu dans le Fils et à être ressuscité et glorifié en lui auprès du Père. L'Église ne fait que dispenser aux peuples qui passent, les richesses inépuisables de ce mystère, jusqu'à ce qu'il s'achève dans l'éternité.

Mais parmi toutes les créatures qui sont appelées à partager la vie et la gloire du Fils incarné, la Vierge Marie occupe une place de choix. Préservée de tout péché, comblée de grâce pour en répandre sur tous les hommes, glorifiée dans son âme et dans son corps, elle est le type même de l'humanité nouvelle, transformée et glorifiée par la grâce du Christ Sauveur.

C'est pourquoi elle apparaît. Par sa présence, par sa gloire, par sa pureté, par son rayonnement, non seulement elle réfute les négations de ceux qui rejettent le Dieu-Sauveur, mais elle répond d'un seul coup aux questions essentielles que l'homme se pose alors sur lui-même.

C'est qu'en effet ce qui est fondamentalement en question

depuis la Renaissance, c'est la valeur même de l'homme, de son effort, de son travail, de ses créations, du monde qui le porte et qu'il transforme. L'humanité est à la recherche d'un humanisme. Elle repousse comme insuffisant l'humanisme chrétien du Moyen-Age, selon lequel le travail prépare à la contemplation, la connaissance du monde élève, à travers des symboles, à la connaissance de Dieu, la semaine prépare le dimanche, la terre est un passage vers le ciel. L'homme veut affirmer sa valeur : valeur de la science qui est connaissance du monde en lui-même, valeur du travail qui est transformation du monde pour l'homme, valeur de l'homme qui est au centre du monde, qui donne au monde son but et son unité.

Mais refusant alors toute dépendance vis-à-vis de Dieu et toute paternité, l'homme moderne s'enferme dans sa suffisance. Il est perdu. Tantôt il prétend assurer le salut de l'homme par l'homme. Il se perd dans un athéisme optimiste qui met, à la place de Dieu, le mythe du Progrès par la Science, ou par la Technique, par le Travail, par l'Évolution. Tantôt, confondu par les faits, il sombre dans un désespoir absolu, où tout, dans ce monde sans Dieu, la vie, l'amour, le travail et l'homme lui-même, lui semble pour finir absurde et vide de sens. Entre ces deux extrêmes, de folle espérance en sa propre force et de total désespoir, l'humanité contemporaine erre encore à tâtons en cherchant son chemin.

La Vierge Immaculée lui montre ce chemin. Il n'y en a qu'un : le salut par le Christ. Elle est devant nous le témoin d'une humanité nouvelle. Elle annonce, non seulement le salut des âmes, mais le salut du corps et le salut du monde.

Elle nous met en garde contre le désespoir : la grâce est plus forte que le péché. « Je suis l'Immaculée Conception. » Mais en même temps, elle nous guérit de toute suffisance orgueilleuse. Elle est la servante du Seigneur. Telle est la voie qu'elle nous montre : celle de l'humanité sauvée. Grandeur incomparable d'une humanité entièrement soumise à la grâce, parfaitement humble et à cause de cela comblée de grâce, parfaitement glorifiée. Grandeur d'une vie, d'une action entièrement livrée à Dieu et à cause de cela obtenant de lui une efficacité merveilleuse à travers tous les temps, un rayonnement catholique à travers

tous les peuples, une influence à la fois universelle et personnelle pour le salut du monde entier.

En elle apparaît le type de l'humanité nouvelle livrée à Dieu pour un rayonnement catholique. Ce que nous cherchons en tâtonnant, à travers nos découvertes, à travers l'invention du monde et de l'histoire, à travers les communications qui relient progressivement, par fils, par câbles et par ondes, toutes les consciences du monde, cette unité de l'humanité connue et aimée tout entière en la conscience de chaque homme, la Vierge Marie nous la montre d'un seul coup réalisée en elle. Elle est cette conscience catholique, cette Personne reliée à toutes les personnes, ce cœur ouvert à tous les cœurs et elle nous montre ainsi, par sa présence, par son éclat, par sa douceur, que les efforts d'une humanité à la recherche de son unité ne sont pas vains, s'ils sont livrés pour finir à la grâce du Christ, dont ils portent la nostalgie secrète. Car seule sa grâce lui permet d'aboutir. Alors devant elle et comme elle, c'est l'humanité entière, l'humanité de notre temps qui chante le cantique des enfants :

> Mon âme exalte le Seigneur et mon esprit exulte de joie en Dieu, mon Sauveur, car il a fait en moi de grandes choses !

III

Le jour du Seigneur

> Comme une aurore qui se lève, heureuse annonce du salut.
>
> Liturgie du 11 février.

La manifestation de Dieu dans l'histoire s'accompagne toujours d'un jugement de Dieu. La Parole de Dieu, adressée aux hommes, dévoile le fond des cœurs. Quand Dieu se montre, il est toujours à la fois souverainement attirant pour les uns et souverainement repoussant pour les autres. Il attire les humbles, il repousse les orgueilleux. Sa présence suscite une crise,

elle opère par elle-même un discernement, un partage, une ligne de rupture entre les hommes : un jugement qui révèle ce qu'ils sont dans la lumière de Dieu.

Ainsi quand le Christ est venu pour la première fois. Siméon l'annonce à la Vierge Marie, dès le jour de la présentation au Temple : *Il est là pour la ruine et pour le salut d'une multitude en Israël, signe de contradiction, afin que soient révélées les pensées secrètes d'un grand nombre* (Lc 2, 34-35).

Il est la pierre angulaire contre laquelle se brise l'orgueil pharisaïque et sur laquelle s'édifie l'Église des humbles. Ceci reste vrai de toute manifestation du Christ dans le monde, signe et attente de cette ultime manifestation de sa gloire, qui sera en même temps le jugement dernier de l'humanité. Chaque fois que la Parole de Dieu est annoncée, elle est pour chacun de nous et pour tous ensemble le commencement du jugement. Elle fait appel en nous à cet être de grâce qui surgit dans le filial acquiescement aux desseins du Père, elle exige le dépassement douloureux de nos égoïsmes, de nos orgueils, de nos suffisances. Elle provoque le *oui* et le *non*. Elle appelle à la conversion du cœur, au renouvellement de l'âme, à la pénitence intime, au consentement à la grâce.

Ainsi de ce passage de la Vierge parmi nous. Elle révèle en elle les desseins du Sauveur et en même temps elle fait appel en nous à tout ce qui est de connivence avec Dieu. Elle opère un renouvellement, un discernement, une conversion dans nos vies. Elle redit la Parole qui va au centre de l'âme : « Pénitence ». Elle appelle à l'humilité d'une foi totale exprimée dans les actes, à la confiance filiale, à l'espérance d'où jaillit la prière, à l'amour qui rejaillit de nos cœurs comme une source au flanc du rocher. Sur cette humanité consentante à la grâce, elle répand les flots de la miséricorde, elle renouvelle les merveilles que Dieu accomplit pour son peuple. Les miracles de guérison qui relèvent et soulagent toute infirmité du corps et les merveilles de pardon qui ressuscitent et purifient les âmes.

Par là même, par cette manifestation de Dieu qui passe par ses mains, la Vierge mère du Sauveur opère encore le discernement du monde. Le passage de Dieu suscite dans les consciences révoltées l'élaboration nouvelle de raisons dissolvantes, pour

éviter son appel. En face de l'approche du Dieu vivant le cœur durci sécrète un refus nouveau et l'esprit qui le meut se manifeste dans la négation. Tandis que, pour l'incroyant qui cherche la lumière, il peut se faire au contraire que la rencontre vivante de la puissance et de la douceur de Dieu et le contact concret avec l'Église dans sa prière et dans sa charité soient le point de départ de la conversion.

Ainsi s'opère le rassemblement d'un peuple nouveau : le peuple des petits, des humbles, des infirmes, des malades, le peuple des graciés, des sauvés, des croyants, peuple innombrable rassemblé de tous les points de l'horizon, de toutes les nations, de toutes les races, de toutes les classes, peuple immense de ceux qui consentent aux merveilles que Dieu fait : l'Église.

Mais cette ville sainte, cette assemblée des croyants, cette réunion des peuples autour du Christ eucharistique n'est encore qu'un signe du rassemblement définitif de l'humanité autour de son Sauveur glorifié. Cette grande assemblée réunie sur terre autour du sacrement est encore en attente de son accomplissement dans le ciel. Non seulement elle l'attend, mais elle le prépare. C'est l'Église en marche. Elle se réunit ici pour reprendre conscience de cette bonne nouvelle qui lui est annoncée : « Dieu a visité son peuple, un Sauveur nous a été donné. » Non seulement pour le savoir, mais pour le publier. L'Église ne s'assemble ici que pour porter à tous la bonne nouvelle du salut, pour lancer à tous l'appel à la conversion du cœur, pour évangéliser jusqu'aux extrémités du monde et jusqu'à la fin des temps, jusqu'à ce que le Christ Sauveur revienne enfin pour accomplir le signe dans la réalité et le temps dans l'éternité.

L'Église sait mieux maintenant que ce jour vient. Car la Vierge Mère, qui apparaît glorifiée au milieu de ses enfants, c'est l'annonce et comme une première image du Retour triomphal du Christ au milieu de son Église. En elle nous contemplons déjà, selon l'expression même de la liturgie, « la merveilleuse aurore du salut, messagère du soleil levant ».

Cette assemblée merveilleuse, cette Église dont nous sommes, nous apparaît dans le rayonnement de cette lumière, comme le commencement et la préparation de la Cité céleste. Le pèlerin qui retourne à son foyer chante encore en son cœur l'introït

de cette messe entendue au jour des Apparitions : *Je l'ai vue, cette Jérusalem nouvelle, Cité sainte descendue du Ciel, parée comme une fiancée pour son époux* (Ap 21, 2). Venez donc, Seigneur, de nouveau, car la terre se prépare à vous recevoir. Votre mère n'est-elle pas venue au milieu de nous pour nous donner une fois encore Celui dont nous avons tant besoin : le Sauveur du monde ?

Louis Lochet.

Le Pèlerinage de Lourdes, message vivant de l'Immaculée

Aussi complexes que la vie sont les pèlerinages, avec l'allée et venue des foules, les prières et les chants qui s'entrecroisent, les cérémonies, les cortèges, les bannières... et l'inévitable commerce qui gravite alentour.

De Lourdes, moins qu'ailleurs peut-être, il n'est facile de se faire une idée juste et rapide, en raison même de la multitude qu'on y rencontre.

Celui qui n'y passe que quelques heures pourra s'émerveiller et dire : « J'ai vu devant mes yeux se soulever le voile qui cache le paradis »; un autre ne se rendra compte de rien : « Là-bas, c'est comme partout, affirmera-t-il avec autorité devant les gens de son pays, il y a beaucoup de monde, des messes, des processions, c'est beau, mais rien de plus. » Un troisième, peut-être, sera témoin de l'énervement d'un homme, fatigué de piétiner dans les rues, et de contourner sans cesse, pour les éviter, groupes ou autos, et entendra la phrase décevante : « Vite, quittons ce pays, j'en ai assez! »

Pour se faire une idée exacte du pèlerinage de Lourdes, de son sens et de sa spiritualité, le chercheur devra passer de nombreuses heures sur place à regarder, à écouter, à réfléchir. Il devra s'armer de patience, tant la mobilité de l'être humain est grande

et déconcertante; il devra discerner... L'observation lui révélera et lui permettra d'exprimer dans le détail ce que d'autres sentent confusément, comme d'instinct. Mais sera-t-il sûr d'avoir atteint son but? Le pittoresque ou l'exceptionnel n'auront-ils pas faussé sa vision? Sans guide, sans « fil conducteur », son étude pourra-t-elle être complète? N'aura-t-il pas perdu un temps précieux par une erreur initiale et personnelle d'orientation?

La connaissance de l'histoire lui sera indispensable : celle, tout d'abord, des apparitions de la Vierge à Bernadette, celles de l'Ancien et du Nouveau Testament, inséparables de la première, celle, enfin, du pèlerinage, dès son origine et, au moins, dans son premier développement. On ne peut prétendre connaître un fleuve en voyant uniquement son estuaire, il faut par ses méandres et son torrent remonter à sa source.

Le message historique : les Apparitions de 1858

Il n'est pas question de refaire ici tout l'historique des apparitions et de citer, jour par jour, toutes les paroles de la Vierge Immaculée : il existe des livres fort bien faits qui traitent du sujet[1]. Nous ne voulons pas, non plus, donner au Message une interprétation. Progressivement, au cours des chapitres suivants, nous verrons se renforcer clairement les valeurs et les correspondances, comme une plaque photographique sous l'effet du révélateur. Nous nous contenterons, tout en nous défendant d'un choix arbitraire, de citer les paroles qui constituent l'essentiel du Message, les laissant rigoureusement dans leur ordre, les laissant pour ainsi dire se placer d'elles-mêmes, et signalant, en finale, l'insistance particulière que l'Apparition a bien voulu y mettre.

1. Entre autres, signalons : *Sainte Bernadette*, de Mgr Trochu, et *Le sens de Lourdes*, de l'abbé Laurentin.

L'ordre rigoureux des paroles

La Vierge dit à Bernadette :

A. Le 18 février 1858 — en sa troisième apparition :

Voulez-vous avoir la gentillesse de venir ici pendant quinze jours?

B. Le 21 février — en sa sixième apparition :

Priez pour les pécheurs.

C. Le 23 ou 24 février — en sa septième ou huitième apparition :

Pénitence ! Pénitence ! Pénitence !

D. Le 25 février — en sa neuvième apparition :

Allez boire à la fontaine et vous y laver.

E. Le 27 février — en sa dixième apparition :

Allez dire aux prêtres de faire bâtir, ici, une chapelle.

F. Le 2 mars — en sa treizième apparition :

Vous direz aux prêtres que je désire, ici, une chapelle et qu'on y vienne en procession [2].

G. Le 25 mars — en sa seizième apparition :

Je suis l'Immaculée Conception [3].

Dans les paroles précitées, nous remarquons tout de suite l'importance donnée à la pénitence, par la triple répétition du mot (C) et la référence aux pécheurs (B) en même temps qu'à la fontaine qui lave (D); importance également donnée à la chapelle que les prêtres doivent bâtir (E) et (F).

2. M. l'abbé Laurentin place au 2 mars la première demande de la chapelle, réitérée les jours suivants.

3. Chaque article du message de Lourdes est précédé d'une lettre. Il y sera fait allusion continuellement au cours de l'article.

Une autre insistance découle du fait que la parole est soulignée par une attitude, un geste ou un acte. Avant même de demander à Bernadette de prier pour les pécheurs (B), la « Demoiselle » tient dans ses mains le chapelet : elle l'incite déjà par là à le réciter. Les mots « Pénitence... » (C) sont accompagnés de sollicitations précises qui seront suivies d'actes concrets; c'est ainsi que Bernadette comprendra qu'elle doit marcher sur les genoux, qu'elle doit manger l'herbe et baiser la terre « par pénitence pour les pécheurs ». Les paroles de pénitence sont les plus nombreuses, les plus nombreux également les actes qui précèdent, accompagnent ou suivent. Quand la « Dame » demande à la petite voyante d'aller boire à la fontaine et de s'y laver (D), l'enfant découvre une source qui grandit sous ses doigts, elle s'y barbouille et boit l'eau boueuse.

En dehors de la répétition des mots et du relief qu'ils prennent quand ils sont liés à un élément sensible, il ne faut pas manquer de noter le silence des deux premières apparitions et le silence des deux dernières.

Par contre, il n'y a pas d'insistance au sujet de la procession (F), ni apparemment à propos de la signature du message : l'Immaculée Conception se manifeste... (G) c'est la dernière parole, mais quelle parole...!

Le message et l'Écriture

Ancien et Nouveau Testament. — Tandis qu'on examine le message de Lourdes, certains passages de l'Ancienne Loi et de la Nouvelle se présentent à l'esprit. Ne pourrait-on établir un parallèle entre eux? Sans vouloir grouper, ici, tous les textes correspondants — ce qui dépasserait le cadre de notre étude — voyons comment le rapprochement pourrait se faire.

A. La Vierge demande à Bernadette d'abandonner, quinze fois et pendant quelques heures, la maison familiale avec ses occupa-

tions et ses préoccupations. Dieu agit-il différemment quand il destine Abraham à devenir le « père des croyants » ?

Quitte ton pays, ta parenté, lui dit-il, et la maison de ton père pour le pays que je t'indiquerai (Gn 12, 1).

Le Christ demande ce sacrifice initial à tous ceux qu'il appelle :

Quiconque aura quitté maison, frères, sœurs, père, mère, enfants ou champs, à cause de mon nom, recevra le centuple et aura en partage la vie éternelle (Mt 19, 29).

B. La sixième apparition fixe l'intention de la prière « Priez pour les pécheurs ». Point n'est besoin de chercher longtemps pour trouver dans les textes sacrés la trace du péché, marqué à tout jamais dans la chair du premier homme et de tous ses descendants. Du fond de sa misère le psalmiste lance vers Yahvé son appel :

Si tu retiens les fautes, Yahvé, Seigneur, qui donc subsistera?... (Ps 129 (130), 3).

Quand le Messie apprend à ses apôtres une prière, il leur fait dire :

Père... remets-nous nos dettes... et ne nous soumets pas à la tentation, mais délivre-nous du Mauvais (Mt 6, 12-13).

Dans sa lettre aux communautés d'Asie, saint Jean engage fermement les chrétiens à prier pour le pécheur :

Quelqu'un voit-il son frère commettre un péché... qu'il prie et il lui donnera la vie (1 Jn 5, 16).

C. « Pénitence...! » réclame la céleste vision et sur le visage de Bernadette paraît une profonde tristesse. L'oracle que Yahvé adressait à Joël précisait :

Déchirez votre cœur et non vos vêtements, revenez au Seigneur Dieu, car il est tendresse et pitié (Jl 2, 13).

Le Sauveur n'a pas refusé de prendre la croix; s'il a endossé les péchés du monde, comme un vêtement pesant qui n'est pas

le sien, ce n'est pas pour nous dispenser de tout effort, de toute souffrance :

Quiconque ne porte pas sa croix et ne marche pas à ma suite ne peut être mon disciple (Lc 14, 27).

Le chef de file donne l'exemple et trace le chemin; aux autres de suivre.

D. Le 25 février 1858, la voyante prête attention à ces mots : « Allez boire à la fontaine et vous y laver. » Jérémie recevait déjà de Yahvé une parole significative :

C'est un double méfait que mon peuple a commis : ils m'ont abandonnée, moi, la Source d'eau vive, pour se creuser des citernes lézardées qui ne tiennent pas l'eau (Jr 2, 13).

Jésus dira, plus tard, à la Samaritaine :

Quiconque boit de cette eau aura soif à nouveau; mais qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura plus jamais soif; l'eau que je lui donnerai deviendra en lui source d'eau jaillissante en vie éternelle (Jn 4, 13-14).

E. Le Message de Lourdes va se terminer, mais la mission en est redoutable : « Allez dire aux prêtres de bâtir, ici, une chapelle. » On se souvient du grand désir de David de bâtir une maison pour Yahvé et des paroles de refus que le Ciel lui adressa. A Salomon devait revenir cette charge et cet honneur :

Allez, bâtissez le sanctuaire de Yahvé, votre Dieu (1 Ch 22, 19).

Les siècles ont passé et l'heure est venue où ce n'est ni sur « cette montagne, ni à Jérusalem » que nous adorons le Père :

Le Verbe s'est fait chair et il a demeuré parmi nous (Jn 1, 14).

F. Encore un mot et le Message se complète : « Vous direz aux prêtres que je désire, ici, une chapelle et qu'on y vienne en procession. » Les Juifs avaient leurs fêtes religieuses et le Livre par excellence nous plonge dans l'atmosphère d'un pèlerinage :

Je vais vers la Tente admirable, jusqu'à la maison de Dieu,

parmi les cris de liesse et de louange, et la foule jubilante (Ps 42, (41), 5).

Une autre procession, plus près de nous, se déroule :

Tandis que Jésus avançait, les gens étendaient leurs manteaux sur le chemin... Dans sa joie, toute la foule des disciples se mit à louer Dieu d'une voix forte pour tous les miracles qu'ils avaient vus (Lc 19, 36-37).

G. Enfin voici la clef du Message, le sceau qui va l'authentiquer pour les siècles et lui donner sa valeur devant les hommes :

Je suis l'Immaculée Conception

La Sainte Vierge connaissait bien les Écritures; elle avait appris les Psaumes dès son enfance :

Mon Dieu, je t'exalte, je te rends grâce, car tu m'as exaucé, tu fus pour moi le salut.
Rendez grâces à Yahvé, car il est bon, car éternel est son amour! (Ps 118 (117), 28-29).

Ces paroles, et bien d'autres allaient inspirer celles du *Magnificat* :

Mon âme exalte le Seigneur et mon esprit tressaille de joie en Dieu, mon Sauveur... car le Tout-Puissant a fait pour moi de grandes choses (Lc 1, 46-47-49).

En résumé, le message de Lourdes est identique à celui que, depuis l'origine, Dieu adressa à l'humanité et que le Christ de l'Évangile porta à sa perfection. L'incroyant loyal pourrait-il s'empêcher de reconnaître la continuité des vues de Dieu et rester insensible ?

La Vierge de l'Écriture et la Vierge du message

Le Nouveau Testament. — Si le message de Lourdes est le même que celui du Seigneur, pourquoi ne pas essayer de rapprocher le caractère de Marie, bien connu dans l'Évangile, de celui que révèle l'Apparition à Bernadette ?

Le silence. Par deux fois pour commencer, par deux fois pour terminer, la Vierge Immaculée se présente en silence à la Grotte. La discrétion que nous remarquons, ici, correspond en tous points à celle des Évangélistes qui parlent peu de la mère de Jésus. Saint Luc, le plus expansif, n'attire que huit fois l'attention sur elle, saint Matthieu, cinq fois; encore tous les deux s'attachent-ils aux événements qui précèdent la naissance, à la nativité même et à l'enfance. Saint Marc fait juste une allusion à elle durant la vie publique, et saint Jean se contente de signaler sa présence efficace aux noces de Cana et infiniment précieuse auprès de la croix. Un verset de saint Luc, concernant la sainte famille après son pèlerinage, accompli à Jérusalem pour les fêtes de Pâques, semble résumer pour nous le caractère essentiellement réservé et silencieux de la plus sainte des femmes :

> *Sa mère gardait fidèlement tous ces souvenirs en son cœur* (Lc 2, 51).

A. Dans ce contexte, la Vierge de Lourdes parlera très doucement à Bernadette : « Voulez-vous avoir la gentillesse de venir ici pendant quinze jours ? » Cette délicatesse, nous l'avons déjà notée aux noces de Cana :

> *Le vin étant venu à manquer, la mère de Jésus lui dit : « Ils n'ont plus de vin »* (Jn 2, 3).

La simple constatation d'un fait n'est pas habituellement une

demande; mais la moindre intonation de voix la rend sollicitation subtile : sans offense pour qui que ce soit, on peut la repousser ou l'accueillir.

B. La Vierge de Massabielle peut aussi être formelle : « Priez pour les pécheurs. » Les Actes des Apôtres nous la montrent en prière après l'Ascension auprès de Pierre, Jean, Jacques, André, Philippe...

> *Tous d'un même cœur étaient assidus à la prière avec quelques femmes dont Marie, mère de Jésus* (Ac 1, 13-14).

C. Elle peut insister sur la pénitence et en répéter trois fois le mot Celle qui,

> *Le cœur percé d'un glaive* (Lc 2, 35)
> *se tenait près de la croix de Jésus* (Jn 19, 25).

D. Quand le regard de Bernadette se porte trop sur elle, en quelques secondes elle le détourne : « Allez boire à la fontaine et vous y laver. » C'est ainsi qu'elle orienta les yeux des convives vers son Fils, au repas de Cana :

> *Sa mère dit aux servants : « Tout ce qu'il vous dira, faites-le. »*

Il lui suffit d'introduire son Seigneur et son Dieu... elle peut ensuite rentrer dans l'ombre. Elle envoie vers la fontaine de Lourdes..., sachant que les bienfaits corporels et spirituels qui s'ensuivront manifesteront comme à Cana la gloire de Jésus et contribueront à fortifier la foi (Jn 2, 11).

E. N'est-ce pas dans cette perspective qu'il faut entendre la demande concernant la chapelle : « Dites aux prêtres de bâtir, ici, une chapelle »? Bientôt coulera une autre source dont la première n'était que le symbole, « la source d'eau vive, jaillissant en vie éternelle ». Est-ce par hasard qu'il est fait mention des prêtres? Dans les églises ou chapelles qui leur sont confiées, les prêtres tiennent la place du Seigneur, ou plus exactement, le Seigneur continue par eux, avec eux, en eux, à parler, absoudre et offrir le sacrifice suprême. Il continue de la sorte à se

donner aux âmes, à les former pour la gloire du Père et pour le service des autres.

Qu'on le remarque bien, ce n'est pas une statue ni un monument quelconque en son honneur que Notre-Dame de Lourdes demande, c'est une chapelle. C'est à l'Esprit-Saint qu'elle pense. à la Grâce, à la Messe, à l'Eucharistie... Sa joie est de voir chaque chrétien et tous les chrétiens, ses enfants, ne former ensemble qu'un seul corps et qu'une seule âme avec celui qui demeure son Fils : « Tout ce qu'il vous dira, faites-le » est aussi une invitation à tout faire pour retrouver l'amitié et l'unité en Dieu :

> *Que tous* SOIENT UN, *comme Toi, Père, tu es en moi et moi en Toi; qu'eux aussi soient* UN *en* NOUS (Jn 17, 21).

F. C'est bien pour cela que la Vierge Immaculée demande qu'on vienne à Lourdes, mais pas n'importe comment; « en procession », spécifie-t-elle, c'est-à-dire en nombre, en ordre, en prière et d'une façon visible. Il faut qu'une masse de curieux, d'incroyants, d'indifférents reçoive des chrétiens le témoignage de la foi. Il ne s'agit pas que les « enfants de Lumière » se fassent remarquer — cela serait contraire à la discrétion de Marie — mais qu'ils laissent filtrer à l'extérieur la clarté de Dieu qui les inonde. Le vieillard Siméon, au jour de la Présentation saluait l'Enfant, devant sa Mère, et l'appelait *la lumière qui éclairera les nations* (Lc 2, 32); comment les nations connaîtront-elles la Lumière si chacun enferme jalousement sa lampe? En demandant la procession, la Vierge de Lourdes insiste à sa manière, reprenant comme en écho la parole du Seigneur :

> *On n'allume pas une lampe pour la mettre sous le boisseau... Ainsi votre lumière doit-elle briller aux yeux des hommes pour que, voyant vos bonnes œuvres, ils en rendent gloire à votre Père qui est dans les cieux* (Mt 5, 15-16).

G. Le Message va se clore... voici bien longtemps que Bernadette demande à la Dame son nom; M. le curé de Lourdes, l'abbé Peyramale, le réclame et refuse de croire sans cela. Visiblement la Dame n'est pas pressée; elle attache plus d'impor-

tance à ce qu'elle dit qu'à elle-même. En la fête de l'Annonciation, le 25 mars 1858, la petite voyante ose par trois fois questionner : « Madame, voulez-vous avoir la bonté de me dire qui vous êtes ? » La céleste vision semble hésiter... elle n'est pas habituée à se mettre en avant... il ne faudrait pas que l'on dise de la « servante du Seigneur » qu'elle est aussi grande que le Maître. La Vierge Sainte sait qu'elle n'est rien par elle-même; elle doit tout à Dieu. Elle n'est que pour lui, et par là-même, pour tous les hommes. Sa personnalité, toutefois, n'en est pas amoindrie; nous l'avons vue s'affirmer à Cana où l'objection de Jésus : « Mon heure n'est pas encore venue » tombe devant les mots bien connus adressés aux serviteurs : « Tout ce qu'il vous dira, faites-le » (Jn 2, 4-5).

Puisqu'il le faut, puisque l'abbé Peyramale l'exige et que la pauvre Bernadette serait tournée en dérision, la Dame dira son nom, mais elle le choisira. De tous les titres ou vocables que l'Église lui a décernés, de toutes les prérogatives qu'elle lui a reconnues, Notre-Dame de Lourdes retient la dernière en date[4], mais la première dont elle s'honore :

« Je suis l'Immaculée Conception », dit-elle.

Depuis quelques semaines, la Vierge de Massabielle a rappelé le grand message du salut; elle l'a résumé en six ou sept phrases que nous avons lues et relues, ici, en les rapprochant des textes saints. Elle les a énoncées pour notre bonheur dans un ordre logique et psychologique identique à l'ordre divin. C'est ainsi que par le recueillement (A), la prière (B) la pénitence (C), elle achemine les pécheurs dont nous sommes tous vers la grâce (D) qui purifie et qui donne la vie. Elle propose l'eau comme symbole de cette grâce dont disposent les prêtres dans les églises, chapelles ou sanctuaires (E)... ici en pèlerinage, il n'est pas question de baptême, mais du sacrement de Pénitence, du Saint Sacrifice et de l'Eucharistie. Elle demande enfin que la grâce

4. Le dogme de l'Immaculée Conception a été proclamé à Rome en 1854 par le pape Pie IX.

rayonne à l'extérieur sur les visages, dans l'attitude et dans la marche : elle souhaite la procession en témoignage de la foi (F).

Le Message sera-t-il à la portée de tous ? L'Apparition pense à Bernadette qui n'est pas très savante; elle lui parlera son patois, elle choisira les mots les plus simples et les gestes les plus concrets; pour que l'enfant puisse la regarder sans trouble, elle se montrera en silence; le chapelet, les signes de croix prendront alors une grande importance. Elle sollicitera la marche sur les genoux, les baisements de terre « par pénitence ». Les termes de « fontaine », de « chapelle », de « procession » seront splendidement évocateurs!

Voici venus enfin les deux mots qui achèvent le Message : « Je suis l'Immaculée Conception. » Certes, Bernadette ne les comprend pas; ils ne sont pas pour elle, mais pour l'abbé Peyramale... et pour nous. « Immaculée Conception »... c'est parce qu'elle est sans péché qu'elle nous demande de prier avec elle pour les pécheurs et de faire pénitence pour eux. « Pleine de grâce » depuis sa conception, elle nous invite à la source vivifiante de la grâce et nous engage à transmettre la Lumière que nous avons reçue.

Dans un raccourci saisissant, enfin, Marie se situe dans son message; elle en devient inséparable. Elle se définit, elle-même, personnellement, par rapport à lui; elle le résume en son propre nom : « Sans péché : pleine de grâce » (Lc 1, 28) : « l'Immaculée Conception ».

Le message vécu

Dans le temps même des apparitions. — Tandis que les apparitions se succèdent et que le message se développe il est intéressant de voir comment simultanément les personnes de Lourdes et des environs réagissent. La méthode que nous avons employée jusqu'à maintenant nous a semblé pratique, nous continuerons

donc à utiliser les lettres de A à G qui correspondent aux différentes parties du message.

A. B. *Présence à la Grotte et prière.* Il est clair que dès la quatrième vision, les gens commencent à affluer auprès de la Grotte. Le commissaire de police Jacomet, auquel nous nous reporterons souvent, dans son premier rapport du 2 mars 1858, écrit : « Ce n'est plus la visionnaire qui se met seule à genoux pour prier; elle récite son chapelet, tous les spectateurs prient comme elle... et s'il arrive à quelque curieux d'oublier son chapeau sur la tête, mille mains se dressent pour le lui arracher brutalement. » Dans d'autre cas, l'autorité civile précise : « La foule prie et se retire en silence, il n'y a pas lieu d'intervenir. »

C. *Pénitence.* Le 28 février, Bernadette, à la demande de la Vierge, embrasse la terre. Le vieux garde champêtre qui la voit se tourne vers la foule — 2.000 personnes environ — « Baisez la terre, tous », dit-il d'une voix forte. On lui obéit. « Ceux qui purent le faire, note Jacquette Pène, se mirent à genoux, baisant la terre à plusieurs reprises, comme faisait Bernadette. Il y avait tant de monde que la presse empêcha le plus grand nombre d'atteindre jusqu'à terre; mais tous s'efforcèrent d'obéir... Soit impression de respect, soit impossibilité de faire autrement, la foule ne se protégeait pas contre la pluie. »

D. *Sacrement de pénitence, la source.* Dans une lettre très intéressante du 15 mars, l'abbé Peyramale, curé de Lourdes, explique la situation à son évêque, Mgr Laurence. La population lourdaise est profondément remuée. « Jamais on n'avait vu autant d'affluence aux instructions de la semaine — c'est le Carême de 1858, ne l'oublions pas, et l'année du grand jubilé. » Est-ce vraiment la peine d'ouvrir le Jubilé? ne vaut-il pas mieux le renvoyer à une autre époque? Dans cette même lettre, il rapporte deux cas de guérison, ou au moins d'amélioration, obtenues avec l'eau de la Grotte, « les médecins crient à l'efficacité de l'eau... » On commence à « crier au miracle ». La guérison de Bouriette qui dut se produire dans la première quinzaine de mars fera bientôt

le tour du monde; le docteur Dozous sera parmi les premiers que la grâce divine aura touchés, comme la foudre tombant sur le chêne.

Emblèmes religieux à la Grotte. Dans son rapport du 19 mars, le commissaire Jacomet rapporte que le 17 mars les emblèmes religieux on fait leur apparition à la Grotte, « un crucifix en os était dressé au fond..., orné de quelques branches de laurier et de buis; trois gravures représentant la Vierge étaient à droite et à gauche du Christ... Les visiteurs se succèdent continuellement, presque tous s'agenouillent et prient ».

« La Grotte est transformée aujourd'hui — écrit-il le 24 mars — en véritable autel : Christ, tableau,... banderoles à l'effigie de la Vierge, mousse, feuillages, fleurs naturelles... le luminaire en est somptueux... » en moyenne cinq cierges brûlent, nuit et jour. C'est sur ce petit autel et tout cela que la Vierge apparaissant, le lendemain, en la fête de l'Annonciation, jettera son regard souriant.

Peu de temps plus tard, le ministre des cultes, Rouland, écrira de sa main : « En droit, nul ne peut instituer un oratoire ou endroit public de culte sans autorisation. »

E. *Grâce et Eucharistie.* Le jour de Pâques 1858 tomba le 4 avril. Voici comment M. Estrade, l'un des premiers touchés par la grâce pascale, décrit cette journée : « Heureux et fiers de ce que la Reine du ciel prenait droit de cité parmi eux, les habitants de Lourdes allèrent avec enthousiasme s'asseoir au banquet eucharistique; à part quelques philosophes sans foi, l'entraînement fut général. » L'église de Lourdes fut trop petite, ce jour-là, et la Grotte connut plus de 3.500 visiteurs.

Un mois plus tard, le 3 juin, fête du Saint-Sacrement, Bernadette, préparée par la Vierge, faisait sa première Communion dans une chambre de l'hospice qui servait de chapelle. « Dis-moi qu'est-ce qui t'a rendue le plus heureuse, lui demanda M. Estrade, ou de recevoir le bon Dieu ou de converser à la Grotte avec la Sainte Vierge? » « Je ne sais, répondit l'enfant, ces choses-là vont ensemble et ne peuvent pas être comparées. Ce que je sais c'est que j'ai été bien heureuse dans les deux circonstances. » En

cette journée, 6.000 étrangers visitent la Grotte dont plus de 300 malades.

F. *Procession.* Dans son rapport du 15 mai au préfet, le commissaire Jacomet note la première procession aux flambeaux du 12 mai, veille de l'Ascension : « Des visiteurs en masse, dont plusieurs tenaient en main un cierge allumé, sont partis processionnellement de la Grotte et sont arrivés ainsi à l'entrée de la ville, chantant les Litanies de la Vierge. »

Nous constatons avec plaisir que du temps des apparitions le message a été compris et mis en pratique dans ce qu'il avait d'essentiel. Cette réalisation a été spontanée et populaire. Une autre page de Lourdes va s'écrire, plus réfléchie, plus méthodique, mais plus complète sous la direction de l'autorité ecclésiastique.

Entre l'année 1862 et l'année 1890. — Le 18 janvier 1862, Mgr Laurence, évêque de Tarbes, tire les conclusions de la Commission d'enquête, qu'il avait constituée plus de trois ans auparavant. « Nous jugeons que l'Immaculée Marie, Mère de Dieu, a réellement apparu à Bernadette Soubirous, le 11 février 1858. » Officiellement, Lourdes commence. En octobre de la même année, l'évêque du lieu engage les travaux de substruction de la future chapelle, tandis qu'il aménage les abords de la Grotte. L'année 1866 marque une date importante dans les Annales de Lourdes : le 19 mai, Mgr Laurence bénit la crypte et consacre ses cinq autels; le lendemain par une messe solennelle il inaugure le culte à la Grotte.

Un aperçu en 1868. Le journal de Lourdes nous permet de saisir sur le vif où en est à ce moment la pratique des différents articles du message. Bien des pèlerins passent la journée en prière à la Grotte. On y chante les vêpres. Ceux qui veulent faire le chemin de Croix se rendent à Bétharram : rien n'existe encore à Lourdes. Un prédicateur venait de rappeler le symbolisme de l'eau et concluait : « Venez donc à cette nouvelle source de Matarea (sur les bords du Nil)... après avoir guéri vos corps, elle communiquera une vertu mystérieuse à vos âmes. » « A ce mo-

ment-là, écrit le chroniqueur, toute la foule vient à la fontaine, comme si on venait de la découvrir pour la première fois. »

Dans l'ensemble de l'année 1868, on insiste sur le nombre important de personnes qui reçoivent le sacrement de Pénitence et qui s'approchent de la sainte Table. Par beau temps on assiste à la messe à la Grotte; par temps de pluie, à la crypte, nouvellement ouverte. L'après-midi on donne la bénédiction du Saint-Sacrement à la Grotte, ou devant les fontaines. On ne parle pas encore de la procession du Saint-Sacrement, ni de celle aux flambeaux. Par contre tous les pèlerinages arrivent à la grotte en procession; on dit communément : « la procession d'Ossun, de Nay, de Bordeaux » pour désigner les paroisses qui arrivent à Lourdes. On se réunit quelquefois à la crypte d'où l'on se rend en procession à la Grotte. On sonne les cloches à l'arrivée de chaque procession. Le journal du temps décrit la fête du 8 décembre 1868 : « La fête de l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge... est surtout notre fête à nous, enfants de Lourdes... c'est à qui ira saluer cette brillante aurore dans le sanctuaire qu'elle s'est choisi; le soir, la ville entière s'illumine; la joie est universelle... vraiment Marie a visité son peuple. »

Les grands événements de 1868 à 1890. Le 15 août 1871, la « chapelle » demandée par la Dame est achevée : c'est la basilique de l'Immaculée Conception que bénit le nouvel évêque de Lourdes, Mgr Pichenot. En 1872, on se demande s'il faut ériger sur la montagne avoisinante les quatorze stations du chemin de Croix ou les quinze chapelles du Rosaire... Les grands trains de pèlerinage arrivent des régions lointaines du nord de la Loire : vingt-cinq, trente, quarante heures de voyage... sans compter le retour. La procession aux flambeaux devient courante.

Dix ans plus tard, on songe à construire une basilique plus vaste que la première. Le 16 juillet 1883, sous l'épiscopat de Mgr Billère, nouvellement nommé au siège de Tarbes et Lourdes, fut bénie la première pierre de cette basilique qui sera celle « du Rosaire », car, en définitive, on a décidé d'ériger le chemin de Croix sur la montagne.

Les années 1888 et 1889 sont parmi les plus importantes et les

plus caractéristiques du développement du pèlerinage de Lourdes; Elles voient successivement l'inauguration de la procession du Saint-Sacrement, telle que nous la connaissons, et l'inauguration de la basilique du Rosaire; et tout cela, coup sur coup, presque ensemble, comme si les deux événements étaient liés par une conjonction grammaticale, peut-être celle que nous voyons dans la phrase du 2 mars 1858 : « Vous direz aux prêtres que je désire une chapelle ET qu'on y vienne en procession »... Le fait mérite en tout cas d'être signalé; mérite également de l'être l'enthousiasme de tous ceux qui assistèrent au pèlerinage national des 21 et 22 août 1889. Un témoin, Henri Vadon, nous le rapporte dans le *Journal de la Grotte* : « Ce qui a marqué ces deux journées du National 1889 d'une empreinte ineffaçable et a gravé leur date sur le tableau des journées inoubliables — plus encore même si c'était possible que la bénédiction même du Rosaire — ce sont les processions du Saint-Sacrement et les merveilles qui les ont accompagnées... Depuis quelque temps, en effet, à Lourdes, la Vierge Immaculée, après avoir pour ainsi dire préparé les voies à son divin Fils et lui avoir servi d'introductrice auprès de notre génération incroyante, semble vouloir s'effacer, lui céder la place et lui laisser la joie d'opérer, lui-même, et sans intermédiaire, les miracles et les guérisons. De fait, à Lourdes, ces deux dernières années (1888 et 1889), c'est pendant les processions du Saint-Sacrement et sur le passage même du Saint-Sacrement que se sont opérées les plus nombreuses et les plus éclatantes guérisons. »

Au moment des acclamations prononcées à l'intention des malades : « O Jésus, guérissez nos malades... » ... « à ce moment, écrit Henri Vadon, j'entends sortir des rangs des malades, ce cri sublime d'humanité et de résignation : « Non, pas moi, je n'en suis pas digne; mais les autres. »

Depuis l'année 1862, le pèlerinage de Lourdes s'est organisé. Les prêtres... les évêques ont acheté, les unes après les autres, les parcelles de terre qui constituent l'ensemble du domaine que nous voyons aujourd'hui et qui nous semble si naturel. Sur l'ordre de la Vierge, ils ont construit l'une après l'autre, les basiliques... Chemin faisant, chapelains de Lourdes, prêtres séculiers et reli-

gieux de tous ordres reçurent de leurs supérieurs la lourde charge de diriger les pèlerinages.

Et quand s'achèvent les constructions... Lourdes avec l'Eucharistie vient de trouver sa forme plénière... les pasteurs la pressentaient... les fidèles la saluent dans l'enthousiasme et la joie... Lourdes est devenu par la volonté de la Vierge le plus grand centre eucharistique du monde.

Le message vivant

Chaque jour, comme au siècle dernier, des hommes, des femmes, des enfants, des vieillards viennent à la Grotte de Massabielle. Ils prient à genoux, debout, assis... parfois les bras en croix... souvent le chapelet entre les doigts... à voix haute, à voix basse, en silence... Au rythme calme et lent de la foule qui défile, ils entrent à l'intérieur de la Grotte... de leurs mains, de leur mouchoir, de leur chapelet ou de leurs médailles ils touchent le rocher et le couvrent de baisers. Ici, on conduit un aveugle par le bras... ici, on soulève un enfant du sol pour rapprocher ses lèvres de la pierre... à bout de bras, un homme élève son bébé en direction de la statue... On dépose des cierges, des fleurs, des lettres... Chacun à sa manière témoigne son respect et son attachement à la Grotte. Nous pourrions par le menu décrire chacun des gestes des pèlerins dans leurs actes de pénitence, au chemin de Croix que certains font pieds nus, aux fontaines, aux piscines, dans les longues files auprès des confessionnaux... Nous pourrions les montrer adorant l'Hostie, à la consécration ou sur le passage de la procession... Cela nous entraînerait très loin.

Qu'il nous suffise d'attirer l'attention du lecteur sur l'aspect de témoignage que prennent les attitudes, les mots prononcés ou chantés, les gestes, les actes, quand ils sont chargés de tout leur potentiel spirituel. Nous avons noté comment la Vierge unissait dans son message, et faisait unir la parole à l'objet, la prière à

l'action. Nous en savons aussi l'efficacité : les signes de croix de Bernadette, comme ceux du P. de Ravignan, convertissaient les incrédules. Notre époque ne pourrait-elle s'interroger sur l'opportunité de dissocier, comme s'il était question d'une recherche originale et difficile à obtenir, l'âme profonde de ses manifestations extérieures ? N'est-ce pas plutôt à rechercher l'équilibre que devraient être employées les forces vives ? Quoi qu'il en soit, mais ceci est capital, c'est par l'unité « corps et âme » que le message de Lourdes vécu par les pèlerins devient, à son tour et à tout instant, pour ceux qui les regardent, vivant comme une leçon de chose, entraînant comme un exemple, agissant comme un levain.

Périodiquement dans les temps anciens, Yahvé envoyait ses prophètes au pays d'Israël; par leur courage peu commun, leur obstination, parfois leur audace, ils retiraient peuples et princes du bourbier de leurs fautes; par les chemins de la pénitence, ils les ramenaient vers le Dieu de leurs pères. La Vierge de Lourdes ne considère-t-elle pas aujourd'hui, toute proportion gardée, ses pèlerins comme autant de prophètes, plus modestes mais plus nombreux... et de toute race et de toute langue ? Ne compte-t-elle pas sur l'acte visible de leur prière et de leur pénitence pour crier au monde que la réalité du mal n'est pas seulement physique, mais morale, et pour lui rendre le sens du péché qu'il a perdu ? Par l'emploi de l'eau et des sacrements, aussi bien que par l'invocation de son nom immaculé, ne veut-elle pas nous rappeler le sens de la grâce, inséparable de celui du péché ? Les miracles et les conversions nous réveillent de notre torpeur : ils sont également des témoignages dont elle se sert.

Allons plus loin... Notre-Dame a souhaité que l'on vienne nombreux au rocher et à la fontaine de Massabielle... elle a souri et s'est penchée sur la foule qui se pressait à ses pieds, le 25 février 1858. Depuis, la multitude ne cesse d'accourir; un nouveau témoignage est porté!

Quand, auprès des piscines, un jeune garçon de douze ans se place un peu à l'écart, mais non loin du passage des malades, quand il prie, plus recueilli qu'un homme, le témoignage qu'il donne, même s'il est perçu de mille personnes, reste un témoignage individuel. Quand sur l'esplanade plus de quatre-vingt

mille hommes entonnent le *Credo* ou font silence au moment de l'élévation, leur témoignage de foi et d'adoration devient collectif. L'influence d'un individu ne s'exerce, directement et immédiatement du moins, que sur un autre individu; celle des grandes foules par contre, où sont confondus nations, âges, sexes, conditions sociales, s'exerce sur une autre foule, celle des curieux, des touristes, des indifférents... qui forment, inconsciemment, comme un second bloc en face du premier. L'homme touche l'homme, la masse attire la masse... entre eux des interférences, à tous les degrés, se produisent. Tel est le contexte psychologique dans lequel on évolue à Lourdes et qui explique bien des phénomènes remarquables. Comme la foule présente au domaine de Massabielle est de deux ordres, celle des bien-portants et celle des malades, voyons quelles réactions spirituelles s'en suivent de part et d'autre.

Conséquences de la foule. — Comme première conséquence d'une grande foule, l'individu passe inaperçu. Celui qui aurait craint chez lui de prier devant une vingtaine de personnes, ici se sent pour ainsi dire rassuré. L'homme à tout âge est bien souvent un grand timide... ne risque-t-on pas d'ailleurs d'être parfois injuste lorsqu'on le juge en dehors de cette réalité?... Bien plus, l'entourage pousse à des actes religieux et volontiers sans se faire grande violence on entre dans le mouvement extérieur des cérémonies et des processions... en même temps on se laisse faire par la grâce et l'on se met intérieurement en mouvement; il n'est plus impossible de remettre son âme « en chantier ». L'occasion est favorable, on est loin de chez soi, on ne connaît pas les confesseurs; eux-mêmes ne connaissent pas leurs pénitents. Un concours heureux de circonstances, et en particulier, l'accord fondamental de l'être intérieur et extérieur a paru nécessaire et a tout « simplifié »... le respect humain n'est plus de mise, il est brisé, vaincu... le cheminement que nous esquissons est schématique et rapide, général et constant... nous ne disons pas que le résultat est toujours définitif.

La seconde conséquence est un encouragement pour les « bons » à persévérer. Les chrétiens isolés, perdus dans de tristes paroisses, trouvent brusquement à Lourdes ce qu'ils souhaiteraient

avoir chez eux de la foi, de la ferveur, des foules de chrétiens comme eux. En quelques jours ils ont l'impression de revivre... on croyait tout mort à l'image de ce qu'on voyait d'habitude et voici qu'ici on trouve la réalité de ses désirs. Un autre encouragement est donné aux faibles, aux indécis qui ont besoin de la masse pour se laisser entraîner. Ils font le raisonnement approchant; « s'il y a un monde de chrétiens sur terre, on ne peut pas en être exclu »... Si ce monde « doit aller au ciel », on voudra le suivre, un peu comme des enfants qui suivent les soldats du régiment, entraînés par le rythme des clairons, des tambours et des pas. Une part légèrement sensible se mêlera à cette piété, un peu d'enthousiasme, mais rien d'excessif, rien d'extravagant. Tous les aspects les plus divers et les plus nuancés se trouvent, tels que sont les individus, les familles, les groupements, les nations.

Le témoignage de l'Église. — Deux catégories d'images de foules resteront gravées à tout jamais dans la mémoire des pèlerins : celles des processions et celles des grand-messes sur l'esplanade.

Les processions qui correspondent à la partie « ascèse » du pèlerinage, au mouvement, à l'effort, à la recherche de Dieu, expriment de façon solennelle la marche de l'humanité vers sa fin. Dans la procession du Saint-Sacrement, cette marche s'accomplit dans la joie, comme au jour des Rameaux, en compagnie du Seigneur qui anime et soutient les siens. Dans la procession aux flambeaux on est content, malgré la fatigue de la journée, de se remettre en marche et de fêter la Vierge Immaculée qui, dans sa discrétion, n'a rien demandé pour elle.

Par beau temps, lors des grands pèlerinages, la grand-messe se célèbre sur l'esplanade. C'est l'aboutissement de l'effort, la stabilité et la sécurité après la route, la possession de Dieu et l'Unité, la paix et la joie que procurent le Saint Sacrifice et la Communion. Des extrémités de la terre le Christ rassemble tous les membres de son corps mystique, unis à lui et par lui unis entre eux : c'est l'image de l'Unité de l'Église et la préfiguration du rassemblement des élus à la fin des temps, dans une fête qui durera toujours.

La présence des malades. — La présence des malades achève de donner à Lourdes son caractère particulier. Les bien-portants qui voient défiler, à longueur de journées, les malades sur leurs brancards ou leurs petites voitures, auront peut-être, les premières fois, à réprimer une peur, une répulsion instinctive, voire même un sentiment de révolte... Ils ne tarderont pas à remercier Dieu de la santé qu'il leur donne; ils prendront la décision d'utiliser à l'avenir leur santé pour le bien. Certains rendront leur reconnaissance plus effective et se mettront sans plus tarder au service des malades comme brancardiers et infirmières. Là auprès de ceux qui souffrent, ils prendront des leçons de foi, de courage, de patience. Quel exemple pour des bien-portants que ces malades, allongés sur leur brancard, bien peignés, presque coquettement coiffés, fumant après leur repas une cigarette, que certaines mains affreusement déformées tiennent au bout d'un fil de fer... Si Dieu a permis que la santé soit délabrée, il ne demande pas pour autant et tout de suite le sacrifice de la vie... le mal physique frappe les corps, mais n'affecte pas la racine de l'âme!

Quel bienfait pour les malades de se trouver à Lourdes, comme tout le monde. Sorti de chez soi et de ses habitudes, on oublie ses misères... dans cette accalmie, on revit. Ce n'est plus comme au village ou à l'hôpital : on ne craint pas de déranger le clergé... le Seigneur vient presque tout seul vers chacun, et si près!...

Les malades sont infiniment touchés du dévouement de ceux qui les transportent, les soignent et les aident à prier. *God bless you,* disait un Irlandais à ceux qui venaient de le baigner, et en disant ces mots, il écartait ses bras comme le prêtre au *Dominus vobiscum.*

Entre eux les malades se font un bien immense : ils comparent leur mal à celui des autres... ils le trouvent plus léger... ils le prennent en patience. Certains en arrivent à oublier de demander leur propre guérison... en s'attachant aux autres et en priant pour eux, ils se détournent en quelque sorte de leur mal... ils se dépassent ainsi et se rapprochent de Dieu auquel davantage ils

s'abandonnent... l'espérance du ciel a remplacé celle de leur guérison physique... une transformation profonde s'est opérée.

Nous venons de voir successivement que le pèlerinage de Lourdes repose sur une série d'apparitions de la Très Sainte Vierge, sur un message qu'elle a confié à Bernadette et que celle-ci a fidèlement transmis. Ce message possède tous les caractères essentiels de l'Évangile, donc du christianisme ; vécu par les pèlerins dès l'origine, il continue à être pour les hommes un message vivant; le pèlerinage de Lourdes peut donc être considéré comme l'un des plus authentiques, l'un des plus simples, des plus complets et des plus efficients des pèlerinages chrétiens. Là-bas on trouve le meilleur des paroissiens du monde et parmi les plus éprouvés des hommes; ceci donne au pèlerinage un caractère de sincérité et de profondeur humaines rarement atteintes ailleurs. De plus avec la foule le pèlerinage revêt un aspect international et devient témoignage de l'Église.

Comment en serait-il autrement ? les apparitions de Lourdes sont par elles-mêmes un témoignage, privé certes, mais éclatant de Notre-Dame à l'égard de Dieu. En visitant sa cousine Élisabeth, elle avait chanté son premier *Magnificat*; elle le chante de nouveau à Lourdes quand elle se nomme « l'Immaculée Conception »; c'est par la grâce de Dieu qu'elle jouit de ce privilège; elle ne s'en glorifie pas, elle en glorifie Dieu; elle l'affirme devant les hommes et les invite à s'unir à sa joie. Tous en sont bénéficiaires, c'est pourquoi si souvent à Lourdes en écho à la voix de Marie retentit le *Magnificat* des foules. Le même chant s'élèvera, mais repris par tous les élus à la fin des temps, pour louer Dieu qui malgré la fragilité des humains leur permit de réaliser le bien qui semblait au-dessus de leurs forces.

Abbé H. Branthomme,
Directeur des pèlerinages du Mans.

Témoignage d'un malade non guéri

Je suis déjà allé quinze fois à Lourdes : trois fois, alors que j'étais encore en bonne santé, si bien qu'une fois même j'y remplis les fonctions de brancardier pendant plusieurs jours, et douze fois comme malade dont onze fois avec le pèlerinage du Rosaire.

Quand on va à Lourdes comme malade, c'est, le plus souvent, ou bien que l'on est condamné par les médecins à une échéance fatale plus ou moins rapprochée, ou bien que l'on est pour eux un incurable condamné à vivre, peut-être pendant fort longtemps, en traînant une lourde croix de souffrances, de misères ou d'impotence. C'est dans cette seconde catégorie de malades, celle des grands infirmes, qu'il me faut me ranger, et, puisque je dois apporter un témoignage, force m'est donc de me présenter et de parler de ma modeste personne. Je prie donc le lecteur qui voudra bien me lire de me le pardonner et de croire que je ne le fais que par souci d'une vérité qui peut être de nature à rendre gloire à Dieu à travers la Très Sainte Vierge Marie, spécialement sous son vocable de Notre-Dame de Lourdes, et à contribuer à apporter quelques lumières supplémentaires à ceux qui ignoreraient un certain aspect des grâces que les malades non guéris reçoivent au sanctuaire de Massabielle.

Je suis donc affligé d'un rhumatisme généralisé ankylosant qui, à la seule exception des bras et de la mâchoire, m'a soudé toutes les autres articulations au point de me pétrifier vivant. Quand ces lignes paraîtront, il y aura environ vingt-trois ans que je serai malade, dont plus de vingt ans que je n'aurai pas quitté le lit de totale impotence dans lequel je suis constamment allongé.

Étant un incurable pour la médecine officielle, il était donc naturel que je recourusse à l'intercession de Notre-Dame de

Lourdes pour l'implorer de bien vouloir me guérir puisque les hommes n'y pouvaient rien; c'est bien dans ce sentiment que je vins à Lourdes les toutes premières fois.

Je crois qu'il en est ainsi chez tous les malades : la première fois que l'on part pour Lourdes, on a au cœur l'espoir d'une guérison.

Une fois arrivé à Lourdes, le spectacle de cette mer de malades étendus sur l'esplanade, chacun dans l'attente du prodige de sa guérison, commence à vous faire réfléchir et dire en vous-même : « Pourquoi moi plutôt que tel ou tel de mes voisins dont l'état me semble plus misérable que le mien? » Et l'on commence à comprendre que, puisqu'il n'est pas possible que tout le monde guérisse, c'est que la maladie — cette forme de la croix — pourrait bien, comme la croix, avoir un rôle à jouer dans la rédemption du monde en général et des individus en particulier. D'ailleurs, pour ceux qui n'en auraient pas encore l'idée, bien des thèmes de prédication leur en feront la discrète suggestion pour leur apprendre à ouvrir leur cœur à cette vocation de la patience et du sacrifice qui est la grâce la plus généreusement répandue à Lourdes.

Deux fois au cours du pèlerinage du Rosaire, les malades ont l'occasion d'assister à la messe célébrée à l'autel de sainte Bernadette sur le côté gauche de l'esplanade, et là ils ont tout loisir de lire et de méditer, sur l'arc de cercle qui borde la grande image en mosaïque de la sainte qui surplombe l'autel, l'inscription qui rappelle la promesse faite en ces lieux mêmes par la Sainte Vierge à Bernadette et, à travers elle, à tous les malades qui viendraient à Lourdes : « Je ne vous promets pas de vous rendre heureuse en ce monde, mais en l'autre. »

Un des moments les plus émouvants pour les malades est certes la procession du Saint-Sacrement et la bénédiction rang par rang de tous ces malades clamant dans un acte de foi profonde et combien suppliante :

Seigneur, faites que je voie!
Seigneur, faites que j'entende!
Seigneur, faites que je marche!
Seigneur, si vous le voulez, vous pouvez me guérir!

Et, quand on croit que c'est véritablement Jésus qui, sous l'apparence eucharistique, n'en passe pas moins en personne devant soi, comment n'être pas bouleversé en sa détresse à la pensée que le miracle peut soudain surgir de la toute-puissance de celui à qui rien n'est impossible, qu'il lui suffirait de vouloir, d'entendre ces supplications que nous lui présentons par sa Mère bien-aimée, notre Mère à nous aussi, pour que cet aveugle voie, cet agité se calme, ce grabataire se dresse sur son séant!

Puis, le Saint-Sacrement s'éloigne et, le plus souvent, il ne s'est rien passé en apparence. Ce ne peut être qu'une apparence, bien des fois je me le suis dit à Lourdes en pareille circonstance où, ému jusqu'au plus profond du cœur par tant de prières confiantes que j'entendais autour de moi, je me prenais à penser : « Si cela ne dépendait que de moi, avec quelle hâte accorderais-je toutes ces guérisons demandées avec tant de véhémence. Eh bien! Jésus et Marie ont un cœur autrement plus sensible que le mien et ils ne peuvent rester de glace devant tant de souffrance et tant de confiance. S'ils n'accordent pas ce qui est sollicité, c'est que, dans leur sagesse, ils savent qu'ils vont transfigurer toutes ces misères, dont ils ne se désintéressent nullement, pour en faire des instruments de rédemption dès ici-bas et des couronnes de gloire dans le Ciel! »

Jésus et Marie voient plus loin et mieux que nous, faisons-leur confiance. Si, de temps en temps, ils guérissent un malade, c'est comme pour laisser un signe de leur passage, de leur présence, et assurer tous les autres que leur cœur n'est pas insensible, mais qu'ils leur réservent bien meilleur pour l'autre monde.

Parmi plusieurs cas bien caractéristiques que je pourrais citer du genre de préparation à cette entrée dans l'autre monde qui s'opère parfois rapidement à Lourdes, je citerai celui d'un malade que j'ai bien connu puisqu'il fut l'un de mes plus proches compagnons de pèlerinage.

C'était un grand jeune homme de dix-sept ou dix-huit ans à qui l'on avait enlevé un rein et dont l'autre était déjà contaminé par la tuberculose. Bien qu'il ne pratiquât plus et même ne priât

plus, il avait accepté la participation au pèlerinage du Rosaire à Lourdes qu'un groupe d'amis lui avait offerte.

Ce jeune homme, prénommé Maurice, avait fait un apprentissage de mécanicien assez complet et s'amusait à occuper ses loisirs forcés en fabriquant de petits modèles d'avions légers munis de vrais moteurs en miniature et qui volaient parfaitement à de grandes vitesses. Tout ce qui touchait à la mécanique l'intéressait énormément et il m'en entretint à différentes reprises au cours du voyage, puisque nous occupions le même compartiment.

Maurice m'avait raconté que son père ne croyait pas en Dieu et que lui-même ne pratiquait plus et ne priait plus depuis l'âge de douze ans où son frère aîné, âgé d'une vingtaine d'années, avait cru lui démontrer que Dieu n'existait pas et que la nature s'expliquait suffisamment par elle-même. Ce qui était admirable, disait-il, et ce sur quoi il valait la peine de s'extasier, c'était l'intelligence de l'homme qui savait accomplir tant de merveilles dans l'ordre matériel des choses. Et, à tout instant dans notre conversation, revenait dans la bouche de mon jeune compagnon : « Comme c'est beau l'intelligence de l'homme! qui a réussi à faire telle ou telle chose » qu'il trouvait merveilleuse et qu'il me citait.

Je me souviens que, tandis que notre train était arrêté en gare d'Orléans-les-Aubrais sur une voie de garage, il fut soudain dépassé par un rapide qui, dans son tintamarre fracassant, surgit brusquement sur la voie parallèle à la nôtre et, après quelques secondes, durant lesquelles nous ne vîmes à travers la glace de notre fenêtre que les stries du défilement en pleine vitesse des voitures, disparut comme happé par l'espace.

Le silence étant revenu, après ce vacarme étourdissant, Maurice me dit, la figure épanouie : « Comme c'est beau, n'est-ce pas, l'intelligence de l'homme qui a su faire des machines capables d'enlever à plus de cent kilomètres-heure des trains de quatre ou cinq cents tonnes! »

Je lui ai alors répondu : « Vous avez raison de vous extasier sur les belles réalisations mécaniques de l'intelligence humaine, mais il ne faut pas perdre de vue qu'en agissant ainsi, elle ne fait qu'utiliser des forces mises dans la nature par un Être supé-

rieur qui s'appelle Dieu. Si Dieu n'avait pas donné, par exemple, au morceau de charbon extrait par l'homme de la mine la propriété de dégager de la chaleur qui, en élevant la température de l'eau, va produire de la vapeur dont nous utilisons la force d'expansion, ce morceau de charbon ne serait qu'un minerai aussi inerte qu'un vulgaire caillou. Il ne faut donc pas oublier que l'homme n'est jamais qu'un utilisateur plus ou moins adroit de forces qu'un autre que lui, qui est Dieu, a mises à sa disposition et qu'il lui permet de découvrir au fil des temps. C'est ainsi que s'accomplit par degrés cette prise de possession de la nature par l'homme voulue par Dieu dès l'origine, et que la Genèse nous rapporte quand Dieu dit à l'homme : *Soumettez la nature.* »

Durant tout son pèlerinage, Maurice eut ainsi l'occasion de réfléchir à des choses auxquelles il ne pensait pas d'habitude. A Lourdes, l'importance de la prière — car on y prie énormément — le frappa beaucoup aussi et, point capital, il fut ému par le grand élan de charité des infirmières et des brancardiers auprès des malades.

Les infirmières et les brancardiers de Lourdes ne se doutent pas combien leur dévouement touche profondément les malades et de quel poids cela peut influer sur l'esprit avec lequel ils reviendront de leur pèlerinage. J'en suis un témoin irrécusable, plusieurs d'entre eux, à moi qui vivais au milieu d'eux et comme l'un des leurs, m'ont confié que tant de délicates attentions leur ont fait entrevoir ce que pourrait être au Ciel l'amour des hommes les uns pour les autres.

Quand on est témoin de tant de dévouements qui font que vos moindres désirs sont exaucés aussitôt et toujours avec la plus charmante bonne grâce, quand on sait quelle vie fatigante sinon exténuante est celle de tous ces hospitaliers sur la brèche de 4 h. 30 du matin jusqu'à près de 10 h. du soir, mais quand on sait que tout cela est fait pour le seul amour du bon Dieu, comment ne pas s'interroger à son tour sur ce Dieu qui attire tant d'amour qui retombe en pluie bienfaisante sur tant de malheureux ?

Cela, plusieurs me l'ont dit au cours de mes pèlerinages, et ce jeune Maurice dont je parlais plus haut m'en avait fait l'aveu

et il en fut bouleversé. Et voici la merveille qui s'accomplit pour lui, le malade qui était venu à Lourdes alors qu'il ne priait plus.

Dans le train du retour, il me dit qu'il rentrait « gonflé à bloc » et que, s'il guérissait, il reviendrait à Lourdes comme brancardier. Cela, c'est déjà fort beau, mais, après une si grande faveur reçue, ce ne pourrait être qu'un acte de la plus élémentaire reconnaissance. D'ailleurs, j'ai entendu faire cette réflexion par tant de malades que je pense que, si, par impossible, venait à surgir une crise de recrutement de brancardiers ou d'infirmières, la Sainte Vierge n'aurait qu'à guérir quelques malades supplémentaires et la crise serait vite conjurée.

Mais il y a mieux, ce jeune homme qui ne priait plus avait rappris à prier à Lourdes et, en revenant sur Paris, quelque part entre Orléans et la capitale, je l'ai vu se faire inscrire à la Confrérie du Rosaire et prendre ainsi l'engagement de réciter chaque semaine son rosaire.

Après son retour au sana, il m'écrivit une lettre encore toute pleine de la joie de Lourdes; enfin, le 6 décembre suivant, il rendait son âme à Dieu, et, le 8 décembre, en la belle fête de l'Immaculée-Conception se célébraient ses obsèques religieuses.

Voyez et méditez le chemin rapidement parcouru en deux mois par ce jeune homme qui avait oublié le Seigneur. A Lourdes, il rapprend la prière et offre sa bonne volonté pour l'avenir. Dans le train du retour, il s'inscrit à la Confrérie du Rosaire et, dorénavant, il dira régulièrement son rosaire. Enfin, il meurt dans le temps de la fête de l'Immaculée. N'est-on pas en droit de penser, sinon de croire, que la Sainte Vierge qui lui a fait parcourir de si rapides étapes s'est fait la joie de l'accueillir elle-même au Ciel avec tous ses enfants du rosaire?

N'est-elle pas splendide cette destinée d'un malade non guéri à Lourdes? N'est-il pas meilleur de ne pas guérir à Lourdes, de n'y pas recouvrer une santé dont on usera Dieu sait comment, si c'est une garantie d'aller plus sûrement au Ciel? N'est-ce pas là voir s'accomplir en soi-même la belle promesse de l'Immaculée à Bernadette : « Je ne vous promets pas de vous rendre heureuse en ce monde, mais en l'autre? »

Oui, mais en attendant cette accession au bonheur futur, il nous faut vivre sur cette terre dans la souffrance. Notre-Dame de Lourdes le sait bien et, en bonne Maman qu'elle est, elle va nous révéler, et tout spécialement à Lourdes ou à la faveur d'un pèlerinage de Lourdes, le moyen d'acquérir, avec sa grâce, la patience et même une joie mystique dans l'épreuve : ce moyen, c'est un amour de plus en plus grand de Jésus qui transfigure la souffrance en joie!

Puisque nous sommes des chrétiens, que désirons-nous le plus finalement si nous sommes sincères, sinon nous rendre dignes de l'amour de Dieu en répondant de notre mieux à cet amour? Or, comment prouver notre amour, la sincérité de notre amour? En acceptant avec générosité et même si possible avec joie les épreuves de la vie comme autant d'occasions de montrer à Dieu que nous acceptons, pour son amour, tout ce qui coûte. A l'exemple du Fils de Dieu sur la terre, vivre chrétiennement, c'est-à-dire vivre comme le Christ, c'est vivre *en portant sa croix*. Mais, peut-on encore parler de croix, quand on aime sa croix?

Alors, n'est-elle pas belle notre part à nous, les malades ou les infirmes, qui avons un corps pour souffrir et un cœur pour aimer? Et surtout, ne cédons pas à la tentation de nous croire des inutiles, car, pour ce qui est de l'action, Dieu n'a besoin de personne.

Certes, ceux qui ont l'usage de leurs membres doivent s'en servir, sinon ils seraient des paresseux et ne répondraient pas à ce que Dieu attend d'eux en leur donnant la force physique, car c'est lui qui leur donne cette faculté d'agir. Qu'ils ne croient pas cependant que cela seul est important. Dieu n'a eu besoin de personne quand il a créé l'univers, il l'a fait dans sa solitude éternelle, et Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même nous a dit tout crûment que nous sommes *des serviteurs inutiles*[1]. Puisque c'est Dieu qui, en dernière analyse et à travers les lois du monde matériel qu'il a posées, donne la force à notre bras quand il agit, le mérite de notre action ne vient donc pas de ce qu'elle

1. Lc 24, 10.

a pu contribuer à faire, mais de notre soumission à la volonté divine qui, en acceptant de travailler à ce que Dieu attend de nous, a prouvé la fidélité de notre amour. L'épreuve des bien-portants, c'est l'obligation d'utiliser leurs forces pour remplir leur devoir d'état. L'empressement de leur soumission sera la marque de leur amour, en quoi consiste finalement et seulement toute valeur : c'est sur l'amour que nous serons jugés.

Pour les malades, la situation se simplifie à l'extrême : il leur suffit d'accepter et d'aimer. Ils ne peuvent plus, selon l'expression de saint Jean *travailler pour une nourriture qui périt,* ils font mieux : ils travaillent *pour la nourriture qui subsiste jusque dans la Vie Éternelle*[2]. Ils ne peuvent plus agir, ce n'est qu'une apparence; précisément, leur immobilité est la plus féconde des actions. Dieu ne remue pas pour agir, il n'a ni bras ni jambe, car *Il est Esprit*[3] et il n'a pas besoin de se mouvoir puisque, dans son infinité, il est présent partout à la fois. Dieu, c'est le moteur immobile et pourtant éternellement créateur; le Christ le proclame, en effet : *Mon Père et moi, nous agissons sans cesse*[4]. L'action du malade, par son immobilité, par sa prière, par son sacrifice, par son amour, s'apparente à celle de Dieu lui-même. Il réalise pleinement sa destinée, la plus belle de toutes, celle de l'amour, celle dont Dieu a fait le premier de tous ses commandements et qu'il semble vouloir lui réserver, à lui malade, *exclusivement par état* : « Tu aimeras! »

Réjouissons-nous, mes amis les malades, nous avons la belle part, la meilleure, celle qui enflammait le cœur d'une petite Thérèse de Lisieux quand elle s'écriait : « Pour moi, j'ai choisi l'amour! » Pour nous, nous n'avons même pas eu à choisir; sans doute en aurions-nous été incapables? C'est Dieu qui, dans sa bonté prévenante, nous a offert cette belle part sous la forme de la maladie. Si nous la rejetons avec révolte, elle nous sera imposée cependant et avec ses tristesses et ses amertumes; si nous l'acceptons avec générosité, alors elle ne nous sera plus que proposée et avec toutes ses joies et ses consolations.

2. Jn 6, 27.
3. Jn 4, 24.
4. Jn 5, 17.

Du fait que nous aurons accepté, mieux encore, du fait que nous voudrons avec amour, nous ne sentirons plus cet état de souffrance comme un assujettissement ou un boulet qu'on traîne ou qui écrase ; *nous serons libérés,* parce que nous ne désirerons plus rien d'autre que cet état que Dieu aura choisi pour nous. Quand on a renoncé à tout, on est plus riche du peu que l'on possède en apparence, que le riche éternellement insatisfait. Mais, en vérité, à quoi renonce-t-on quand on se jette en Dieu ?

Le prix de notre sacrifice sera une plus grande sanctification, car la sainteté ne jaillit jamais plus complètement que d'un cœur que la souffrance a brisé. Toute souffrance qui brise, c'est l'heure de la grâce qui sonne!

Voila ce que, pour ma modeste part, j'ai appris aux pieds de Notre-Dame de Lourdes, ma Reine et ma Maman bien-aimée. Au seuil de cette année du centenaire de ses apparitions à Lourdes, daigne-t-elle nous obtenir toujours davantage, dans la lumière de la Vérité, ces grâces de foi et d'amour par quoi notre vie d'infirme sera féconde à l'image de la sienne, toute de souffrance, d'humilité, d'obscurité et d'amour.

Nous sommes des infirmes, des immobiles, et cela est pénible à notre misérable nature charnelle. Dieu soit loué! car, avec l'amour éclairé par la foi, c'est là la source d'une vie spirituelle incomparablement féconde et agissante : le sacrifice, c'est la forme transcendante de l'action! Consolons-nous de notre infirmité qui, en nous retirant le mouvement, a fait toute grande sa place à l'amour : Dieu, l'Amour, a moins besoin de serviteurs que d'amis. Entendons son appel!

En écho, lui qui ne se laisse vaincre en générosité par personne nous révélera, dans le sourire de Marie, que l'amour parfait transforme le sacrifice en joie!

La joie d'une âme en paix dans l'amour du Christ Jésus, c'est, je le crois, je le sais, la grande grâce de Marie à ceux qu'elle ne guérit pas à Lourdes. Si Maman-Vierge tend une main secourable pour les relever à ceux qu'elle guérit, aux autres, à ceux qu'elle laisse allongés dans la contemplation du Ciel, elle leur sourit!

Paul Galland.

MIRACLE A LOURDES

Le nom de Marie-Louise Bigot se trouve attaché au cinquante-deuxième miracle de Lourdes officiellement reconnu. Nous avons voulu revivre les étapes de cette guérison plutôt que celle d'une autre parce qu'elle est presque contemporaine (1952-1954), mais aussi en raison du caractère officiel de son authentification et de ses traits propres : il s'agit de la guérison soudaine (on allait dire en cascade) de plusieurs infirmités frappant la même personne, et le hasard a voulu que l'intéressée figure, lors d'une phase intermédiaire du processus miraculeux, dans le cadre d'un film documentaire tourné en 1954 par M. Pouquet et le R. P. Pichard : *Lourdes et ses miracles*. Nous invoquerons très spécialement le témoignage de Mlle Bigot elle-même et celui d'un des rares témoins de sa guérison miraculeuse, le docteur Gabriel Delrieux, auteur de *Un miracle de Lourdes en 1954. La guérison de Marie Bigot. Réflexions et récit d'un témoin*[1] ouvrage auquel les lignes qui suivent sont entièrement redevables.

En mars 1952, Marie Bigot est atteinte d'un fléchissement grave de la vision. Son ophtalmologiste de Saint-Malo enregistre le 20 de mois son amélioration, tant pour l'œil droit que pour l'œil gauche. Le mois suivant de violentes douleurs frontales font craindre d'une aggravation des lésions sous-jacentes; admise à l'Hôtel-Dieu de Rennes avec une forte fièvre, dans un

1. 72 pages, 1957, chez l'auteur, 16b, rue d'Isly, Rennes (I.-et-V.). Tous nos citations sont tirées de cet ouvrage.

demi-coma, la malade suscite ce diagnostic du professeur Ferey : arachnoïdite de la fosse postérieure (l'arachnoïde est la méninge moyenne, traversée des nerfs sensoriels). « Les adhérences qui se formaient dans son arachnoïde enserraient les nerfs chargés de transmettre au cerveau les sensations extérieures; elles les comprimaient de plus en plus, les faisaient mourir, coupant ainsi définitivement la communication entre le cerveau et les organes récepteurs de la vue, de l'audition, de l'odorat. Plusieurs troubles supplémentaires se rattachaient à ces lésions, constate le docteur Debroise » (p. 40). Par une intervention chirurgicale, le docteur Ferey soulage quelque peu la malade, sans améliorer sa vue. Cette intervention avait d'ailleurs confirmé le diagnostic d'arachnoïdite de la fosse postérieure en montrant que les adhérences englobaient le nerf auditif, le nerf facial, le nerf trijumeau, les nerfs mixtes (compte rendu opératoire du professeur Ferey). Le compte rendu opératoire de ce maître en chirurgie cérébrale authentifiait donc le caractère organique des troubles constatés.

Néanmoins, dès juillet 1951, « l'état de la malade s'aggrave. Une paralysie du bras droit et de la jambe droite se révèle. La vue baisse de plus en plus : œil droit, 1/20e; œil gauche, 2/10e. Le nerf auditif se prend et l'on constate la surdité de l'oreille droite » (*ibid.*, p. 41). Le professeur Ferey estime vaine une nouvelle intervention. « En août 1952, la vue a complètement disparu de l'œil droit. Une vision de 1/100e persiste à l'œil gauche. C'est-à-dire que la malade peut tout au plus apercevoir une faible lueur quand il fait grand jour. Deux jours plus tard la vue disparaît définitivement. L'ophtalmologiste, appelé d'urgence en raison de cette aggravation soudaine de la maladie, se trouve en présence d'une femme complètement aveugle et sourde, présentant des crises spasmodiques d'agitation généralisée, avec graves troubles respiratoires, troubles de la déglutition, troubles tels qu'on s'attend à une mort prochaine » (p. 42). Mais la mort ne la prenant pas cette fois, la malade est admise à participer au pèlerinage du Rosaire en octobre 1952. Rien de notable ne se produit au cours de ce premier pèlerinage, sinon que la malade décline au point qu'on l'administre.

Au cours de l'année 1953, Marie Bigot, pour rester en contact

avec le monde extérieur, se met à apprendre l'écriture Braille qu'elle lisait et écrivait parfaitement au moment de sa guérison miraculeuse : résultat d'autant plus méritoire que sa culture antérieure atteignait, sans le dépasser, le niveau nécessaire à l'employée de maison. Ce fait a beaucoup frappé les médecins. On connaît en effet l'objection, chère aux psychanalystes, du refuge dans la maladie, pour expliquer la persistance des troubles fonctionnels. Le compte rendu opératoire avait ici suffi à faire rejeter pareille hypothèse; l'apprentissage du Braille confirme.

En octobre 1953, Marie Bigot participe à son deuxième pèlerinage. « Cette fois, le miracle allait commencer. En effet, brusquement devait disparaître la paralysie de la jambe et du bras droits, ce que nous appelons en termes scientifiques les troubles sensitivo-moteurs du membre inférieur droit avec attitude du pied en varus équin. Ils s'effaçaient brusquement le 9 octobre et le lendemain disparaissaient également les troubles sensitivo-moteurs du membre supérieur droit » (p. 44). Laissons maintenant Marie Bigot dire elle-même ce qu'elle ressentit en ce jour mémorable d'octobre 1953 : « Le vendredi, pendant la procession du Saint-Sacrement, j'étais sur mon brancard. Soudain, j'ai senti comme un engourdissement de tout mon pied droit, puis comme une crampe terrible. Puis j'ai senti quelque chose de lourd sur ma jambe. C'était ma couverture. J'ai passé mon chapelet de ma main gauche dans ma main droite et j'ai bien senti les grains... Rentrée à l'hôpital... j'ai demandé alors une bouteille, disant que j'avais froid aux pieds. J'ai senti nettement la chaleur avec mon pied droit... La sensibilité était revenue dans ma main droite. Au repas, j'ai pu manger du solide... Après le repas, vers dix-neuf heures, pour essayer mes forces, je me suis dressée dans mon lit et j'ai mis les deux pieds à terre. J'ai constaté alors que mon pied droit était redressé et que je pouvais me tenir sur mon pied droit seul. J'ai également senti la fraîcheur du carrelage... » Le côté droit, main, jambe et pied, était auparavant paralysé comme on se souvient. Cette guérison subite des troubles paralytiques laisse cependant dans une grande méfiance l'entourage et surtout les médecins à qui elle a affaire. Une nouvelle étape se préparait néanmoins.

« Au retour, dans le train, j'ai retrouvé l'odorat que j'avais perdu depuis le mois d'août 1952. La première chose que j'ai sentie a été la fumée du tabac. »

Octobre 1954. De nouveau la malade est admise dans le train du pèlerinage du Rosaire; troisième année de pèlerinage. Le docteur Debroise avait en effet jugé de l'opportunité de cette admission sur la foi des vieux souliers de Marie, souliers dont l'usure témoignait qu'ils avaient appartenu à une grande paralysée, alors que maintenant Marie « marchait droit, le pied bien à plat » (p. 50). On la montrerait donc au Bureau des Constatations de Lourdes, malgré la perplexité où pouvait laisser une malade que la Sainte Vierge n'avait guérie qu'à moitié : la paralysie s'en était allée, mais Marie demeurait sourde et aveugle.

Écoutons maintenant Marie raconter ce qui s'est passé pour elle un nouveau vendredi d'octobre, en ce pèlerinage 1954. « Le vendredi midi, mon état était toujours le même du point de vue des yeux et des oreilles. L'après-midi, je suis allée à la procession du Saint-Sacrement, toujours sur un brancard. A la fin de la cérémonie, tout d'un coup, j'ai entendu ce qui me semblait être un bruit formidable. J'ai eu peur. Je ne savais pas ce qui m'arrivait. J'ai entendu nettement la foule chanter *Salut, Reine du Rosaire.* En même temps les douleurs du cou disparaissaient. Je pouvais tourner la tête... J'entendais et je comprenais les réflexions des gens qui étaient dans le voisinage... A mon arrivée à l'hôpital les docteurs sont venus me voir et m'ont dit de me reposer. Ils m'ont parlé et je leur ai répondu, même quand ils parlaient à voix basse. » Dès le lendemain, un spécialiste, le docteur Goubert, constatait la disparition des vertiges antérieurs et une acuité acoustique redevenue normale. La même conclusion est obtenue dans les services techniques du professeur Bourguet, lorsque la malade est rentrée à Rennes, quelques jours après : l'audiogramme montrait une audition normale.

Ce n'est pas tout. « Trente-six heures après avoir brusquement recouvré l'audition, Marie Bigot retrouvait subitement la vue, une vue d'emblée normale après une cécité totale depuis plus de deux ans » (p. 54). La vision avait miraculeusement recouvré son intégrité. Voici sur ce point le récit de Marie Bigot : « Vers deux heures du matin, j'ai vu une lueur, puis comme

un éclair qui est passé devant mes yeux. » Elle était dans le train de retour et l'on pense que l'éclair eut pour origine extérieure les ampoules longeant la voie ferrée aux approches des gares et que le train brûlait à toute vitesse. Elle se plaignit ensuite d'une douleur très vive, vite annihilée cependant par la découverte qu'elle fait du béret blanc de l'infirmière de garde, à hauteur de sa couchette, puis du brassard d'un Père dominicain. Son ophtalmologiste, lequel avait connu son infirmité et suivi les phases de son aggravation, pouvait désormais constater : « L'acuité visuelle est : œil droit, 10/10e; œil gauche, 10/10e, c'est-à-dire vision absolument normale » (p. 56). « Ici s'arrête l'histoire de Marie Bigot, poursuit le docteur Debroise. Présentée l'année suivante au Bureau des Constatations, elle fut reconnue guérie à l'unanimité des trente ou quarante médecins présents, et son dossier fut transmis à la commission internationale », laquelle comprenait alors « des neurologues, des psychiatres anglais, hollandais, italiens, etc., des chirurgiens français et étrangers. Sur les vingt-cinq membres de la commission, huit étaient professeurs agrégés de Faculté » (p. 56).

Devant de tels faits, gardons-nous de nous méprendre sur la nature du miracle. Comme le dit fort bien le docteur Debroise, « le miracle est avant tout un signe par lequel Dieu nous invite à la foi. Par le miracle, il se propose non de contraindre l'homme, mais d'éveiller ou de réveiller en lui la foi qui doit toujours demeurer libre pour garder son caractère d'hommage volontaire, son caractère vraiment religieux. Voilà pourquoi Jésus, dans l'Évangile, se refuse à faire des miracles lorsque ceux qui les sollicitent les attendent sans avoir en eux la sincérité qui dispose le cœur de l'homme à la foi... Car le miracle est un prodige, certes, mais un prodige qui a une signification voulue par Dieu, un but religieux : éveiller ou réveiller dans l'homme une foi toujours libre et jamais obligée. Voilà pourquoi, dans une guérison présentée comme miraculeuse, deux aspects sont à considérer : le caractère extraordinaire et la signification religieuse. Il appartient au *médecin* d'étudier le phénomène visible et de mettre en évidence son caractère exceptionnel, ni prévisible, ni renouvelable à volonté. Il appartient à l'*autorité religieuse* de garantir sa signification divine » (p. 15).

Pour compléter le dossier de Marie Bigot et en faire une extraordinaire pièce à conviction, il nous reste à transcrire les deux témoignages évoqués : celui du médecin et celui de l'autorité ecclésiale.

« L'étude des cas analogues permet d'affirmer qu'il n'y a jamais guérison lorsque les lésions ont persisté plusieurs mois et lorsque les troubles oculaires, en particulier le rétrécissement du champ visuel ont atteint un certain degré, largement dépassé dans le cas de Marie Bigot, affirme le docteur Debroise. Enfin, un retour immédiat et d'emblée parfait de la vue et de l'ouïe était impensable; une guérison progressive et incomplète eût quand même été extraordinaire, étant donné la gravité et l'ancienneté des lésions » (*ibid.*, p. 59).

Transmises à l'autorité ecclésiastique, les données de ce cas furent examinées par une commission canonique dont les conclusions déterminèrent S. Em. le cardinal Roques à reconnaître officiellement le 15 août 1956 « que Mlle Marie-Louise Bigot, atteinte d'hémiplégie droite, de surdité et de cécité totales, a été guérie subitement et radicalement, d'une part, de ses troubles hémiplégiques durant le pèlerinage du Rosaire, qui eut lieu à Lourdes en octobre 1953 et, d'autre part, de sa cécité et de sa surdité totales durant le pèlerinage du Rosaire qui eut lieu en octobre 1954 »; en conséquence, le Cardinal juge et déclare « que cette guérison est miraculeuse et doit être attribuée à une intervention spéciale de Dieu par l'intercession de Notre-Dame de Lourdes ».

F. L.

Pourquoi l'Église applique-t-elle certains psaumes à la Sainte Vierge ?

Introduction

On a parlé à juste titre d'une *lecture chrétienne de la Bible*. Une fois qu'à l'aide de toutes les sciences auxiliaires de l'exégèse : grammaire, histoire, géographie, archéologie, sociologie, on est parvenu à restituer un texte dans son revêtement littéraire et son climat historique, la foi s'en empare. Elle ne va pas se contenter de l'étudier comme un témoin du passé pour y déceler l'action de Dieu au cours de l'Histoire, mais elle le considère comme la parole de Dieu qui se sert de cet instrument humain pour manifester sa vérité et transmettre ses consignes. Les mots eux-mêmes se gonflent sous le souffle de l'Esprit. Si, *au sens littéral historique,* le texte s'applique aux circonstances et aux destinataires pour qui il a été écrit par tel homme donné, il continue à s'adapter à notre état d'âme à l'heure où nous vivons.

Tout d'abord *une sorte d'allégorie globale* permet à un événement historique de devenir le type d'un autre événement historique et à un personnage de l'Ancien Testament de figurer un personnage du Nouveau. C'est ce qu'on appelle *le sens spirituel* propre à l'Écriture. On peut le saisir sur le vif dans les Com-

mentaires des Pères de l'Église et dans l'usage qu'en fait la liturgie[1]. C'est à ce sens que fait allusion saint Paul, lorsqu'il dit, visant certains faits précis de l'Exode : *Tous ces événements passés sont symboliques, leur récit doit nous servir de leçons* (I Co 10, 6). Saint Thomas précise que cette « variété de sens ne peut pas prêter à équivoque, car le sens spirituel, toujours basé sur le sens littéral, en découle » (Quodl. 7, q. 6, a. 14, ad 1). Il a soin d'autre part d'éliminer toute typologie échevelée « pour ne pas donner prise à l'erreur, persuadé que le sens spirituel se fonde sur le sens littéral et qu'il ne peut aboutir à une vérité qui ne soit d'abord enseignée par le sens littéral » (*Ibid.*, ad 3).

Ce sens destiné à entretenir la foi et à montrer l'unité entre les deux Testaments ne peut fournir de preuves ni à l'apologétique, ni à la théologie.

A côté du *sens littéral historique* qui seul a valeur dans nos discussions avec ceux qui n'ont pas la foi ou qui mettent en doute une vérité particulière, il y a un *sens littéral mystique,* qui grâce à l'analogie de la foi, jaillit des mots eux-mêmes, par une sorte de plénitude de sens voulue par Dieu qui est l'auteur principal de l'Écriture. A condition que le contexte le permette, les mots s'ajustent à la vie de l'Église, c'est-à-dire du *Christ en nous* pour employer un terme de saint Paul (Col 1, 27), suivant la proximité ou l'éloignement où nous nous trouvons par rapport à Dieu. Il est clair que les textes ainsi interprétés, s'ils peuvent être récusés en apologétique, prennent toute leur force probante en théologie qui présuppose l'adhésion de la foi aux principes dont elle découle.

Stipulons expressément qu'il ne saurait être question de sens disparate dans un même mot ou au cours d'une phrase. Nous avons à proscrire impitoyablement les sens accomodatices qui ont sévi trop longtemps. Mais « tout sens qui cadre avec les mots pris au sens propre ou au sens métaphorique, pourvu que

1. Non pas que tous les sens de la Liturgie et des Pères soient le sens, même mystique, des textes originaux, il s'y est glissé pas mal de sens accomodatices qui expriment certes des vérités authentiques, mais revêtues de mots bibliques destinés primitivement à traduire une autre pensée.

le contexte littéral s'y prête, est le sens de l'Écriture » (Pot. q. 4, a. 10). Rien d'étonnant à cela pour saint Thomas, car « même si l'auteur du livre n'a pas prévu tel sens qu'y découvre l'analogie de la foi, c'est sans importance, car l'auteur principal de la Bible est l'Esprit-Saint qui comprend infiniment plus de choses que les interprètes ne sont capables d'en expliquer et d'en percevoir » (Quodl. 7, q. 6, a. 14, ad 5).

Ce sens suppose évidemment la connaissance du sens littéral historique, sans lequel on risque de faire dire n'importe quoi à n'importe quel texte et à multiplier les sens « accomodatices » contre lesquels les exégètes ont raison de s'insurger.

Lorsque la science nous a introduits dans le sens humain de la Bible, Dieu se sert de ce texte pour nous transmettre ses secrets de lumière et d'amour. L'Écriture devient ainsi une sorte de sacrement de la parole, signe sensible par lequel Dieu nous fait part de ses confidences sur sa vie intime et nous communique son plan de salut, si nous consentons à nous laisser imprégner par l'onction de l'Esprit (I Jn 1, 27). Le texte, figé pour l'histoire profane, s'anime pour le lecteur fidèle et s'éclaire à la lumière de la Révélation.

Incarné dans l'épaisseur de l'histoire avec tous ses éléments sociologiques et linguistiques marqués par une époque, pour que le message de Dieu fût accessible à ses premiers destinataires, il s'allège de tout ce qui est purement instrument de transmission du temps passé, revêtement transitoire de la pensée, à la lecture critique qu'en fait l'Église. Il s'intériorise de plus en plus, pour devenir le sacrement du Verbe de Vie (I Jn 1, 1).

Quand le psalmiste nous montre Dieu en train de bâtir la maison, nous devons penser aussi au sanctuaire intérieur où réside la Trinité, à l'Église vivante et au Temple éternel où nous invite son amour.

Ce que Dieu dit du juste en général doit s'interpréter en vertu des lois de l'analogie, de tous les justes, à commencer par le Juste en personne qui est le Christ Jésus.

L'union mystique qui lie Iahvé à son peuple ne concerne pas seulement l'Ancien Testament, mais est celle-là même qui unit le Christ à l'Église. A l'intérieur de cette foule immense que personne ne peut compter (Ap 7, 9), elle est par priorité le

privilège des âmes qui par leur sainteté, approchant le Christ de plus près, l'imitent davantage.

Il nous semblait indispensable de revenir sur ces notions que certains ont traitées avec une légèreté distraite ou une hâte prévenue, car elles sont la clef de l'interprétation des psaumes des Degrés ou des Montées dont l'Église fait le fond du petit Office de la sainte Vierge. Ne pouvant commenter ici tous les psaumes que l'Église consacre à la Vierge, sans exclusive, et qui font l'objet d'une publication imminente[2], nous voulons commenter sommairement ces quinze psaumes, en mettant en œuvre les principes que nous venons d'esquisser[3] et en nous efforçant de montrer à quel point notre Mère l'Église a raison de les appliquer aussi et surtout à celle qu'un de nos frères réformés appelle si justement « l'Église faite femme ».

Note sur les psaumes graduels.

Ces quinzes psaumes (119-133), que l'on chantait peut-être aux trois grandes fêtes de l'année sur les quinze degrés qui conduisaient à la cour des Israélites et plus probablement en cours de route dans les pèlerinages vers Jérusalem, rappellent les malheurs de la captivité et la délivrance qui les a suivis (119, 122, 123, 125, 128). Ils célèbrent la ville sainte (121, 124), le bonheur de ceux qui y sont réunis (121, 132), et les grâces dont Dieu comble ceux qui l'aiment (120, 126, 127). Enfin le psaume 133 invite les ministres consacrés au culte de Dieu à représenter les fidèles par leurs prières et à remercier Iahvé jour et nuit.

En récitant ou en chantant ces psaumes, nous devons songer

2. *Le Petit Office de la Sainte Vierge selon le rite dominicain,* Éd. Ouvrières.

3. Pour plus de détails, on pourra lire à tête reposée les principes que nous avons exposés dans l'Introduction aux *Psaumes, prière des chrétiens* (même éditeur), d'où est extraite partiellement la traduction des psaumes que nous commentons ici. Nous profitons de l'occasion qui nous est offerte pour reconnaître que nous avons oublié dans cet ouvrage de signaler que plusieurs notes du Lexique ont été empruntées, ou telles quelles ou « revues et augmentées », au Lexique du *Bréviaire des Fidèles*, propriété des Éditions Labergerie, en plein accord avec l'éditeur, car nous avions rédigé nous-mêmes la plus grande part de la partie biblique concernant les psaumes dont nous avions assuré la traduction, bien qu'on ait négligé de le dire dans l'ouvrage en question.

que nous sommes des pèlerins en route vers la Jérusalem céleste et tendre vers elle toute notre espérance. Nous sommes encore exilés en ce monde et nous gémissons sous le poids des maux qui y foisonnent. Notre force repose tout entière dans le Seigneur, et bientôt avec son secours nous quitterons cet exil pour aller rejoindre dans la patrie ceux de nos frères qui nous ont précédés.

N'oublions pas que Jérusalem est d'abord la figure de l'Église militante. Nous avons à nous y agréger chaque jour davantage par notre consentement de foi et d'amour. Dans les louanges qui lui sont adressées, Jérusalem représente particulièrement Marie « l'Église faite femme », plus puissante et plus sainte à elle seule que tous ceux qui forment avec elle la cité de Dieu.

C'est pour cela que le petit Office de la sainte Vierge est composé en partie des psaumes graduels. Le texte inspiré nous incite à louer Marie et à nous diriger vers elle avec autant d'empressement que les Juifs en mettaient à accourir vers leur capitale religieuse.

Enfin rappelons-nous que le Christ Jésus, à l'exemple de sa Mère, et les apôtres à sa suite connaissaient par cœur ces psaumes et plus encore que les autres en faisaient l'expression normale de leur prière.

Psaume 119

Nous sommes ici-bas des exilés, non pas seulement parce que nous sommes en route vers notre patrie définitive, mais aussi parce que nous sommes environnés de gens qui ne partagent pas nos convictions et quelquefois les combattent. Comme nous chantons ces cantiques au nom de l'Église, notre pensée se portera tout naturellement vers ceux qui sont en butte à la persécution, afin de partager leur angoisse. La Vierge traquée à cause de son fils par la police d'Hérode, ne dut-elle pas, sur le conseil de l'ange, se réfugier en Égypte pour protéger la vie de son petit. Or, depuis le Calvaire, tous les fils d'Adam sont ses

enfants et c'est elle qui nous le montrera au terme de cet exil. Les Mosques et la tribu de Cédar étaient moins hostiles au vrai Dieu que les persécuteurs qui essaient d'assassiner Dieu dans les âmes.

CONTRE LES FAUSSES ACCUSATIONS ET L'ENDOCTRINEMENT PERFIDE

Prière contre les menteurs

Vers Iahvé, quand je suis angoissé, *
je crie pour qu'il me réponde.
Iahvé, délivre-moi de la lèvre menteuse, *
de la langue perfide.

Le châtiment

Que va-t-il te donner et te réserver, *
ô langue perfide ?
Les flèches pointues du guerrier, *
avec des braises de genêt.

Lamentation de l'exilé pacifique

Malheur à moi de séjourner à Méchek, *
de camper à Cédar !
Mon âme a trop longtemps habité *
chez ceux qui détestent la paix.
Moi, je ne parle que de paix : *
eux, ils sont pour la guerre.

Psaume 120

Les pèlerins tournent leurs regards vers Jérusalem et vers Dieu qui y séjourne, mais la route qui y monte est parsemée de dangers. Ils ont besoin du secours de Dieu pour assurer leur marche, pour se prémunir contre les intempéries et tout malheur, au départ et au retour.

« Sortie et rentrée » signifient bien les allées et venues de l'homme, mais aussi l'entrée en cette vie et la sortie. C'est pourquoi l'Église peut réciter ce psaume, comme plusieurs psaumes des degrés, pour ceux qui viennent d'entrer dans leur éternité.

Pensons à l'immense espérance qui faisait lever les yeux de la Vierge Marie vers les montagnes, la montagne de Sion où trônait mystérieusement la majesté de Dieu, le mont du Calvaire

où pendait son enfant, la montagne du ciel où plus tard elle désirait plus que jamais rejoindre son Fils. La vigilance dont elle a été l'objet de la part de Dieu n'a pas connu d'éclipse. *La puissance du Très-Haut l'a prise sous son ombre* (Lc 1, 35). Dieu l'a tellement gardée de tout mal, que le péché n'a pas eu sur elle la moindre prise. Iahvé a veillé sur son entrée en ce monde en lui conférant le privilège de l'Immaculée Conception et sur sa sortie en l'emmenant avec lui corps et âme.

Demandons-lui de nous aider à pénétrer à pas d'amour dans l'Église de Dieu, en attendant de la rejoindre dans la Jérusalem céleste.

Prière du pèlerin en route vers Jérusalem

Confiance en Iahvé
Je lève les yeux vers les montagnes : *
d'où me viendra le secours ?
Mon secours vient de Iahvé *
qui créa le ciel et la terre.

Pas de chute pour le pèlerin fidèle
Il ne laisse pas glisser ton pied, *
ton gardien ne sommeille pas.
Non, il ne sommeille ni ne s'endort *
le gardien d'Israël.

Dieu le protège contre les intempéries
Iahvé est ton gardien +
Iahvé est ton ombre, *
il se tient à ta droite.
De jour le soleil ne frappe pas, *
ni la lune pendant la nuit.

et contre tout mal au départ et au retour
Iahvé te garde de tout mal, *
il garde ton âme.
Iahvé veille sur ta sortie et ta rentrée, *
maintenant et toujours.

Psaume 121

La joie et l'émotion qui étreignent les pèlerins parvenus à la ville sainte nous donnent une faible idée du bonheur de la

Vierge revoyant son Fils après les jours de l'exil. Avec quel ravissement nous pouvons aborder Marie, en songeant qu'elle a été la première maison terrestre du Verbe de Dieu, puisqu'au jour de l'Annonciation, il s'est incarné en elle grâce à son consentement. Elle est la cité de Dieu. Vers elle montent en pèlerinage toutes les tribus de la terre pour qu'elle les achemine vers Dieu. C'est par elle que montent jusqu'à son Fils toutes les prières de reconnaissance. Elle est notre avocate au jugement, puisque connaissant à fond la Loi de Dieu, elle est la mère du Souverain Juge et par lui la mère des pauvres enfants qu'il lui a confiés au Calvaire. Sa prière implore pour toute l'Église la paix et la sécurité, et auprès de son Fils elle est continuellement en quête de bonheur pour nous.

Salut a Jérusalem

Émotion du pèlerin

J'étais tout heureux quand on m'a dit : *
« Allons à la maison de Iahvé ! »

Jérusalem symbole d'unité rassemble toutes les tribus

Jérusalem est bâtie *
comme une ville qui forme un tout.
C'est là que montent les tribus, *
les tribus de Iahvé.

Elle est le haut-lieu de la reconnaissance et de la justice,

Israël a reçu comme consigne *
de remercier Iahvé dans ce lieu,
où l'on installa les sièges de justice, *
les sièges de la maison de David.

le sanctuaire de la paix et du bonheur

Souhaitez donc la paix à Jérusalem : *
— « Que soient tranquilles ceux qui t'aiment;
Que la paix règne en ton enceinte, *
la sécurité dans tes palais ! —

Par amour pour mes frères et mes amis, *
je proclame : « Que la paix repose en toi ! »
Par attachement pour la maison de Iahvé notre [Dieu, *
pour toi, je me mets en quête de bonheur.

Psaume 122

Le psalmiste lève les yeux vers le Dieu très-haut, dans l'attitude de l'esclave qui attend un ordre de son maître ou de la servante à l'affût d'un signe de sa patronne, dans l'espoir que Iahvé prendra pitié de lui. La Vierge ne proclame-t-elle pas sa joie parce que Dieu *a regardé sa pauvre servante*?

Puis c'est l'appel passionné de l'âme rassasiée de mépris, objet des sarcasmes des nantis de ce monde. Si le Christ et sa mère, pauvres citoyens de Galilée (Jn 1, 16), réduits à la pauvreté, ont été en butte au mépris des pharisiens et au dédain des riches Sadducéens, tant de pauvres ici-bas et tant de chrétiens qui ont une âme de pauvre sont victimes d'une persécution sournoise ou violente qui risque de mettre leur foi en danger! Poux eux, en union avec la Vierge Marie, redisons : *Fais-nous grâce, fais-nous grâce!*

Humble prière pour les pauvres gens

Nos yeux se lèvent vers Iahvé

Je lève les yeux *
vers Toi qui habites le ciel,
Comme des yeux d'esclave *
sur la main de leur maître.

Comme les yeux d'une servante *
sur la main de sa maîtresse,
Ainsi nos yeux vers Iahvé notre Dieu, *
jusqu'à ce qu'il nous prenne en pitié.

pour qu'il nous fasse grâce et nous libère

Fais-nous grâce, Iahvé, fais-nous grâce, *
nous sommes par trop rassasiés de mépris !
Notre âme est par trop rassasiée +
des sarcasmes des gens à l'aise, *
du mépris des orgueilleux.

Psaume 123

Si *Iahvé n'avait pris notre parti,* chantent à leur retour les prisonniers de Babylone, *nos ennemis nous eussent avalés vifs dans la rage de leur colère.* Nous eussions été submergés par les eaux de la tribulation.

La Vierge, la mère de douleur parvenue près de son Fils dans le royaume de la lumière et de la paix, remercie Dieu pour elle et ses enfants libérés : *Notre âme s'est échappée comme un oiseau du filet de l'oiseleur. Le filet s'est déchiré et nous avons échappé.* Pour nous tous, il n'y a de secours qu'en Dieu qui créa le ciel et la terre, comme la liturgie le répète inlassablement.

Reconnaissance a Iahvé notre Sauveur

Il nous a libérés de nos ennemis et de nos épreuves

Si Iahvé n'avait pris notre parti, *
— Israël peut le dire maintenant —
Si Iahvé n'avait pris notre parti, *
quand ils sautèrent sur nous.
Ils nous eussent avalés vifs, *
dans la rage de leur colère.

Oui, les eaux nous eussent engloutis, *
le torrent nous eût passé sur la gorge.
Il nous eût passé sur la gorge, *
en eaux écumantes.

Merci à Iahvé

Béni est Iahvé *
qui ne fit pas de nous la proie de leurs dents.
Notre âme s'est échappée comme un oiseau *
du filet de l'oiseleur.
Le filet s'est déchiré, *
et nous avons échappé.

Notre secours est Iahvé en personne, *
qui créa le ciel et la terre.

Psaume 124

Ce psaume souligne l'inébranlable stabilité des fidèles qui s'abritent en Iahvé protecteur de son peuple, comme les montagnes qui l'entourent défendent Jérusalem.

Ne nous laissons pas entraîner par les méchants qui nous poussent à collaborer au mal! Implorons le Seigneur de faire du bien aux gens de bien, s'il doit abandonner définitivement ceux qui sont ancrés dans le mal. N'oublions pas surtout que la Vierge, comme Sion, est fondée sur les montagnes saintes, puisqu'elle les dépasse toutes. « Puissance à genoux à qui Jésus cède », Marie a un tel pouvoir qu'elle est capable d'obtenir de son Fils que nous évitions le mal ou que nous en sortions et plus encore de nous rendre meilleurs, si nous sommes déjà liés à Celui qui seul est bon (Lc 18, 19).

Prière confiante a Iahvé

Confiance inébranlable en Iahvé

Ceux qui s'abritent en Iahvé, *
sont pareils au mont Sion :
Il ne chancelle pas, *
il est stable à jamais.
Jérusalem est environnée de montagnes : *
ainsi Iahvé sans cesse entoure son peuple.

Que les méchants n'entraînent pas les justes à collaborer au mal

Que le sceptre du méchant *
ne se pose point sur la part des justes,
De peur que les justes *
ne prêtent main forte à l'injustice.

Demande de récompense et de châtiment

Fais du bien, Iahvé, aux gens de bien, *
à ceux qui ont le cœur droit.
Expédie, Iahvé, les dévoyés et les tortueux, +
avec les ouvriers d'injustice. *
Paix sur Israël !

Psaume 125

Ceux qui sont revenus dans l'Église après avoir été libérés de la captivité du péché, croient rêver et éclatent en transports de reconnaissance en songeant à l'intervention miraculeuse de Dieu. Ils supplient le Seigneur d'achever la délivrance de son peuple, en retirant du péché ceux qui en sont encore prisonniers.

C'est aussi le cri de joie des élus, à commencer par la Vierge Marie, qui en possession du bonheur éternel se rappellent les larmes qu'ils ont versées ici-bas et tout ce qu'ils doivent à Dieu pour les avoir préservés et rachetés. Maintenant ils intercèdent pour que ceux qui portent en pleurant leur charge de grain, puissent apporter au ciel leurs gerbes de mérites.

Chant du retour

Joie du retour

Quand Iahvé rapatria les prisonniers de Sion, *
nous vivions comme en rêve.
La bouche regorgeant de rires, *
la langue, de cris de joie.

On disait alors chez les nations : *
« Iahvé s'est surpassé en leur faveur. »
Oui, Iahvé s'est surpassé en notre faveur, *
nous étions tout heureux.

Prière pour ceux qui restent en captivité

Ramène, Iahvé, nos prisonniers, *
comme les torrents dans le sud.
Les semeurs qui sèment dans les larmes, *
moissonnent en criant de joie.

Il s'en va, s'en va en pleurant, *
celui qui porte la charge de grain.
Il revient, revient en criant de joie, *
celui qui rapporte ses gerbes.

Psaume 126

Si Dieu ne met la main à la construction de son Église, tous nos efforts sont inutiles. Si Dieu ne veille sur la cité, toute notre vigilance est vaine. Celui qui s'abandonne à la Providence peut dormir en paix, Dieu le rassasiera.

Jésus, fils de Marie et fruit de ses entrailles, était vraiment l'héritier de Dieu et la plus belle récompense qu'elle pouvait rêver. C'est lui qui a construit l'Église vivante et continue à la défendre avec tous les frères que Dieu lui a donnés. Dans la mesure où nous aurons une paternité spirituelle par le rayonnement de notre vie chrétienne, nous pourrons aborder sans crainte le tribunal éternel, où Marie, notre avocate, plaidera efficacement en notre faveur.

Prière confiante pour la famille

Dieu construit la maison et veille sur la cité

Si Iahvé ne bâtit la maison, *
en vain peinent les maçons.
Si Iahvé ne garde la cité, *
en vain veille la garde.

Confiance en la Providence

Inutile d'avancer votre lever, *
de retarder votre repos.
En mangeant un pain de douleur, *
alors que Dieu régale son ami qui dort.

Les enfants sont une bénédiction

Les enfants : voilà le patrimoine de Iahvé, *
le fruit des entrailles, la récompense.

Ils défendront la cité et soutiendront le père au tribunal

Comme flèches en main du preux, *
ainsi les enfants de la jeunesse.
Heureux le brave homme *
qui en a rempli son carquois.
Pas de honte pour lui, *
quand il plaidera contre ses ennemis à la porte.

Psaume 127

La famille qui vit dans la crainte du Seigneur, profite de son travail et reçoit la bénédiction de Dieu. Elle est assurée d'une longue vie et bénéficie de la paix véritable.

Il est clair que cette famille c'est surtout l'Église dont le Christ est l'époux. Elle lui donne d'innombrables enfants qu'il est heureux de faire asseoir à sa table eucharistique. Ces enfants de l'Église, fils de Dieu, tout en comptant d'abord sur l'amour de Dieu et sur sa bénédiction pour que la paix qui surpasse toute intelligence prenne sous sa garde leurs cœurs et leurs pensées dans le Christ Jésus (Ph 4, 7), entretiennent leur vie spirituelle par leurs bonnes œuvres. Par leur exemple, plus encore que par leur parole, ils suscitent de nouveaux enfants de Dieu et dès ici-bas vivent de la « vie éternelle ».

Inutile de souligner le rôle maternel de la Vierge dans la naissance, l'entretien et l'éducation de ces enfants de Dieu qui sont aussi les siens.

Bénédiction de Iahvé sur le fidèle

Introduction	Heureux tous ceux qui aiment Iahvé, * qui marchent sur ses routes.
Le fidèle et sa famille seront comblés	Tu te nourriras du produit de tes mains, * tu seras heureux et prospère. Ta femme sera comme une vigne fertile, * à l'intérieur de la maison. Tes enfants, comme des plants d'olivier, * entoureront la table.
Il recevra la bénédiction de Iahvé	Voici comment sera béni * l'homme qui aime Iahvé : Que Iahvé te bénisse de Sion, * tous les jours de ta vie ! Puisses-tu voir les enfants de tes enfants, * dans une Jérusalem en paix !

Psaume 128

Israël se souvient des épreuves terribles par lesquelles il a passé depuis l'Égypte où il a dû mener une vie d'esclave, durant l'Exode poursuivi par Pharaon et son armée, au désert pendant quarante ans en butte aux attaques des peuplades voisines, au temps de la conquête de la Terre promise, jusqu'à l'invasion assyrienne et la déportation massive à Babylone : toutes ces calamités sont comme autant de coup de fouet qui lui ont labouré le dos en y laissant des traces sanglantes.

D'ailleurs combien de fois, même pour se rendre au temple de Jérusalem afin d'accomplir le pèlerinage prescrit par la Loi, n'a-t-il pas été victime des brigands qui infestaient au moins la route qui menait de Jéricho à Jérusalem, sans compter les attaques bien plus dramatiques qui menaçaient sa foi et sa vie religieuse ?

L'Israël de Dieu (Ga 6, 16), l'Église militante, a connu tout au long de son histoire des persécutions et des épreuves plus grandes encore et elle en subira jusqu'à la fin de son pèlerinage terrestre, de l'intérieur aussi bien que de l'extérieur. Son pire ennemi c'est le péché. Elle en sortira définitivement victorieuse, dans la mesure où elle s'engage sur la route du Calvaire à la suite de son Maître, soutenue par la protection de la Reine des martyrs. Ceux qui la persécutent, s'en prennent au Christ lui-même qui s'identifie à son Église : *pourquoi me persécutes-tu ?* (Ac 9, 4) et se coupent du Corps mystique et de la bénédiction de Iahvé.

Cantique des montées

Les tribulations d'Israël

On m'a beaucoup traqué depuis ma jeunesse, *
— Israël peut le dire maintenant —
On m'a beaucoup traqué depuis ma jeunesse, *
mais sans venir à bout de moi.

Sur mon dos les laboureurs ont labouré, *
traçant de longs sillons.
Mais Iahvé qui est juste *
a brisé le joug des méchants.

Demande de protection contre les oppresseurs

Qu'ils soient tous confondus et repoussés *
ceux qui détestent Sion !
Qu'ils ressemblent à l'herbe des terrasses, *
qui sèche avant qu'on ne l'arrache.

Le moissonneur ne peut en remplir la main, *
ni le lieur de gerbes en faire une brassée !
Que personne ne dise au passage : ✝
« Sur vous la bénédiction de Iahvé ! *
— Nous vous bénissons de la part de Iahvé. »

Psaume 129

Des profondeurs de la détresse humaine, de la misère morale et de la mort imminente (à la suite de l'Église, il faut ajouter : des souffrances du purgatoire), le fidèle lance vers Dieu son appel au secours. Prenons conscience que c'est le péché qui est responsable de cette lamentable situation. Si Dieu se mettait à éplucher nos fautes, quel accusé pourrait ou oserait se lever pour se défendre ?

Notre foi nous apprend que Dieu nous pardonne pour que grandissent notre amour et notre confiance. *Je te le dis, ses péchés, ses nombreux péchés lui sont remis, puisqu'elle a montré beaucoup d'amour. Mais celui à qui l'on remet peu montre peu d'amour* (Lc 7, 47). La peine que l'on a causée à un être cher peut d'autant plus cimenter l'amour qu'elle a été pardonnée avec plus de générosité. Les saints, en tête desquels prend place la Vierge immaculée, plus ils aiment le Seigneur, plus ils détestent le péché et plus ils sont reconnaissants à Dieu de les en avoir préservés ou de les en avoir purifiés par son sang.

Les âmes fidèles comptent sur la grâce et la présence définitive du Seigneur, plus que des veilleurs de nuit sur l'aurore. Le

psalmiste dans la dernière strophe exhorte Israël, c'est-à-dire toute l'Église à cette même espérance, puisque Iahvé — nous savons que Jésus signifie : « Iahvé sauve » — par sa grâce et sa surabondante rédemption rachètera Israël de toutes ses fautes.

Prière a l'amour rédempteur

Appel ardent jailli des profondeurs

Des profondeurs, je crie vers toi, Iahvé, *
mon Seigneur, écoute mon appel.
Prête une oreille attentive *
à mon cri suppliant.
Si tu observes les fautes, *
qui donc, Iahvé, tiendra debout ?

pour demander avec confiance le pardon

Tu pardonnes pour qu'on t'aime, *
aussi, Iahvé, je t'attends.
Mon âme attend Iahvé, *
je compte sur sa parole.
Mon âme compte sur mon Seigneur, *
plus que des veilleurs sur le matin.

et le rachat d'Israël

Plus que des veilleurs sur le matin, *
qu'Israël compte sur mon Seigneur !
Puisque Iahvé détient la grâce *
et une abondante rédemption,
C'est lui qui rachète Israël, *
de toutes ses fautes.

Psaume 130

L'esprit d'enfance est à base d'humilité, d'abandon et de confiance. *En vérité je vous le dis, quiconque n'accueille pas le Royaume de Dieu en petit enfant, n'y entrera pas* (Mt 10, 15). Tout chrétien se doit de chanter et de savourer souvent chaque verset de ce psaume exquis.

Mais quelle résonance il prend si nous le mettons sur les lèvres de notre Mère qui est le sacrement, c'est-à-dire le signe sensible de la tendresse maternelle de Dieu! Dieu est toujours présent en nous, et c'est nous, hélas! qui sommes trop souvent absents. Il nous comble de toutes ses grâces, nous sommes vraiment des enfants choyés — la Vierge immaculée a été privilégiée entre toutes et bénie plus que toutes les autres femmes — il suffit à l'exemple de Marie d'en prendre conscience pour que nous puissions nous blottir sur son cœur, en nous abandonnant à sa Providence, comme le bébé rassasié qui s'endort sur les bras de sa mère. Allons, comptons sur Iahvé, maintenant et toujours!

L'esprit d'enfance

L'âme en paix ne connaît ni inquiétude ni ambitions démesurées	Iahvé, je n'ai pas le cœur altier, * ni le regard hautain. Je ne poursuis pas de grands desseins, * ni des prodiges qui me dépassent.
Elle s'abandonne filialement entre les bras de la Providence	Non, je tiens mon âme en paix et en silence, * comme un petit rassasié blotti contre sa mère. Mon âme est en moi, * comme un petit rassasié.
Souhait de confiance pour Israël	Israël, compte sur Iahvé, * maintenant et toujours.

Psaume 131

Ce psaume développe un des thèmes de prédilection de la pensée juive d'après l'exil. Il chante les promesses faites par le prophète Nathan à David (2 S 7, 4) : sa descendance Jésus fils de Marie doit régner pour toujours sur le peuple de Dieu (Lc 1, 33).

I. Il rappelle d'abord à Dieu la piété de David qui n'eut de cesse qu'il n'ait trouvé un emplacement pour l'Arche sainte (1-5).

II. On assiste ensuite à la translation de l'Arche. Le psalmiste invite à cette occasion les prêtres à se revêtir de sainteté et les fidèles à manifester leur joie religieuse. Il demande à Iahvé d'accueillir la présence de celui qui a été sacré pour succéder à David, en considération de son serviteur David (6-11).

III. La troisième strophe cite le serment fait par Iahvé à David sur les conditions de la continuité de sa dynastie, car il a choisi Sion pour en faire sa résidence à jamais.

IV. La dernière strophe égrène les bénédictions dont Dieu comblera la ville sainte : abondance, paix pour les pauvres, sanctification des prêtres, ample joie messianique pour les fidèles, accroissement de la puissance de David, persistance de sa dynastie, victoire sur les ennemis qui apportera une gloire prestigieuse à la royauté davidique.

L'Église ne se lasse pas de rappeler à Dieu la piété et la pauvreté du vrai David : Jésus Fils de Marie et Fils de Dieu, qu'il a envoyé en ce monde pour lui trouver un sanctuaire stable dans les cœurs. Sa sainte humanité est le plus beau temple qui ait jamais été construit à la gloire de Dieu, puisqu'*en lui habite corporellement toute la plénitude de la Divinité* (Col 2, 9). Saint Jean ne signale-t-il pas que Jésus lorsqu'il disait aux Juifs : *Détruisez ce sanctuaire; en trois jours je le relèverai* (2, 19), *parlait du sanctuaire de son corps* (2, 21).

N'oublions pas que notre âme et notre corps sont appelés à être le temple de Dieu, puisque nous nous trouvons dans le Christ associés à la plénitude de la Divinité (Col 2, 10). *Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons chez lui notre demeure* (Jn 14, 23). *Ne savez-vous pas que vous êtes un temple de Dieu et que l'Esprit de Dieu habite en vous? Si quelqu'un détruit le temple de Dieu, celui-là, Dieu le détruira; car le temple de Dieu est sacré, et ce temple, c'est vous* (1 Co 3, 16-17). *Ne savez-vous pas que votre corps est un temple du Saint-Esprit, qui est en vous et que vous tenez de Dieu? Glorifiez donc Dieu en vos corps* (1 Co 6, 19-20). *Ainsi donc, vous n'êtes plus des étrangers ni des hôtes; vous êtes concitoyens des saints, vous êtes de la maison de Dieu. Car la construction que vous êtes a pour fondations les apôtres et les prophètes, et pour pierre d'angle*

le Christ lui-même. En lui toute construction s'ajuste et grandit en un temple saint, dans le Seigneur; en lui, vous aussi, vous êtes intégrés à la construction pour devenir une demeure de Dieu dans l'Esprit (Ep 2, 19-22). *Or, c'est nous qui le sommes, le temple du Dieu vivant ainsi que Dieu l'a dit : J'habiterai au milieu d'eux et j'y marcherai : je serai leur Dieu et ils seront mon peuple* (2 Co 6, 16).

Nous vivons malheureusement trop souvent en dehors de notre sanctuaire intérieur. Écoutons et mettons en pratique le conseil de Dieu : *Entrons dans sa demeure, prosternons-nous devant son marchepied!* (7) et redisons au Seigneur, comme l'a fait la très Sainte Vierge Marie qui après Jésus a été le plus beau temple de Dieu : *Lève-toi, Iahvé, viens vers ton lieu de repos, toi et ton Arche puissante!* (8) *Que tes prêtres* (qui sont tes représentants et tes ministres) *se revêtent de justice, que tes fidèles* (bénéficiaires de ton salut et de la joie messianique qui en découle) *poussent des cris de joie!* (9) Que par égard pour les mérites du vrai David, le Seigneur ne repousse aucun des chrétiens qui lui ont été consacrés par le baptême! D'ailleurs par sa réponse à la prière qui vient d'être faite, Iahvé assure par serment que la descendance spirituelle de David, dans la mesure où elle gardera l'alliance de Dieu et les consignes qu'il lui a apprises, participera à jamais à la royauté du Christ.

Puisque Sion symbolise en même temps la Vierge et l'Église, on comprend le choix de Iahvé et le désir ardent qu'il a d'en faire sa demeure. *C'est mon lieu de repos à jamais, je désire y habiter* (14). Aussi va-t-il la combler de bénédictions, rassasier ses indigents de ce pain qui de l'âme et du corps assure l'entretien, vêtir ses prêtres de salut et remplir ses fidèles de joie. Il étendra la puissance du Christ, garantira la permanence de l'Église, *le Christ parmi nous* (Col 1, 27), *l'espérance de la gloire* dont la lampe reflète *la lumière véritable qui éclaire tout homme* (Jn 1, 2). Le jour viendra où sur notre front brillera le diadème royal du Christ, *quand le Christ sera manifesté, lui qui est votre vie, alors vous aussi vous serez manifestés avec lui pleins de gloire* (Col 3, 4). La foi nous enseigne que c'est déjà une réalité pour la Vierge Marie dont la couronne royale brille de tous les feux de celle de son Fils. *Fulgens corona.*

Anniversaire de la translation de l'Arche

Le serment de David

Souviens-toi, Iahvé, de David, *
et de toute sa piété,
Du serment qu'il fit à Iahvé, *
de sa promesse au Puissant de Jacob.

« Je n'entrerai pas sous la tente où j'habite, *
je ne monterai pas sur mon lit de repos,
Je n'accorderai pas le sommeil à mes yeux, *
ni de trêve à mes paupières,
Que je n'aie trouvé un emplacement pour Iahvé, *
une demeure pour le Puissant de Jacob. »

Translation de l'Arche

On nous la signalait à Ephrata, *
nous l'avons découverte à Champs-les-Bois.
Entrons dans sa demeure, *
prosternons-nous devant son marchepied.

Lève-toi, Iahvé, viens vers ton lieu de repos, *
toi et ton Arche puissante.
Que tes prêtres se revêtent de justice, *
que tes fidèles poussent des cris de joie.
Par égard pour David, ton serviteur, *
ne repousse pas la face de ton Messie.

Le serment de Iahvé

Iahvé promit par serment : *
— il ne reviendra pas sur sa parole —
« C'est du fruit de tes entrailles *
que je placerai sur le trône qui t'est destiné.

Si tes enfants gardent mon alliance, *
et les consignes que je leur apprendrai,
leurs enfants aussi à jamais *
siégeront sur le trône qui t'est destiné.

Car Iahvé a choisi Sion, *
il a le désir ardent d'en faire sa demeure.
« C'est mon lieu de repos pour toujours, *
je désire y habiter.

Les bénédictions de Iahvé

Je comblerai ses justes de bienfaits, *
je rassasierai de pain ses indigents.
Je vêtirai ses prêtres de salut, *
ses fidèles seront tout à la joie.

J'y agrandirai la puissance de David, *
j'y disposerai une lampe pour mon Messie.
Je couvrirai de honte ses ennemis, *
sur lui brillera le diadème.

Psaume 132

Ce petit psaume qui nous décrit à quel point le bonheur de la vie fraternelle est une réalité sainte et féconde, trouve sa place tout naturellement dans l'Office de la Vierge, mère du bel amour (Eccli 24, 24)[4]. Dans le mystère de la Visitation (Lc 1, 30 ss.) Marie montre par son exemple en quoi consiste la charité fraternelle et quelles en sont les caractéristiques. Au Calvaire, elle va jusqu'au bout de son amour pour nous, en sacrifiant son Fils afin de devenir notre mère. De même que tous les peuples reconnaissent que Sion est spirituellement leur mère (Ps 86, 4-6). Marie, et en elle et par elle, l'Église, reçoit l'héritage du Christ, le disciple bien-aimé (celui-ci représentant tous les chrétiens qui, reposant sur la poitrine de Jésus, percevront ses secrets (Jn 19, 25-27).

La Loi ordonnait de se servir d'huile parfumée pour consacrer les objets du culte, les prêtres qui devaient exercer le sacerdoce de Dieu (Ex 30, 23-30), et les rois (I S 10, 1). La charité nous consacre au service unique de Dieu, soit que nous l'aimions en lui-même, soit que nous l'aimions en nos frères en qui nous désirons le voir naître et grandir. C'est la condition de la bénédiction de Dieu et la source de notre vie divine (Dt 28, 8; 30, 20), comme la grâce dont Marie a été la messagère, a consacré Jean-Baptiste dans le sein d'Élisabeth (Lc 1, 39-44), réalisant ainsi la promesse de l'ange Gabriel à Zacharie (Lc 1, 15).

Bonheur de l'union fraternelle

Il est bon à des frères de vivre ensemble

Voyez comme il est bon, comme il est doux, *
d'habiter en frères tous ensemble !

4. Vulgate.

C'est une réalité sainte et féconde

C'est comme une huile de prix versé sur la tête, +
qui descend sur la barbe, sur la barbe d'Aaron, *
sur le bord de ses vêtements,
C'est la rosée de l'Hermon, *
qui descend sur les hauteurs de Sion.

C'est une source de bénédiction

Iahvé a décidé qu'on y trouverait à jamais *
la bénédiction et la vie.

Psaume 133

Cette prière faite à la tombée de la nuit invite les lévites et les prêtres chargés d'officier dans la maison de Dieu, jour et nuit (1 Ch 9, 23), matin et soir (23, 30) à lever les mains vers le sanctuaire et à bénir Iahvé chaque nuit, pour que Iahvé, créateur du ciel et de la terre, ne cesse de bénir Sion. La Servante de Dieu qui exerce pour nous son rôle de médiatrice dans la maison de Dieu est toujours prête à répondre à notre appel. Dans la maison éternelle de Dieu avec tous les anges et les saints elle intercède sans cesse pour nous et veille maternellement sur notre sommeil.

Prière du soir

Invitation des Lévites à la prière

Dites du bien de Iahvé, *
serviteurs de Iahvé,
Qui officiez dans la maison de Iahvé, *
dans les cours de la maison de notre Dieu.
Levez les mains vers le sanctuaire, *
bénissez Iahvé chaque nuit.

La bénédiction de Iahvé

Que de Sion te bénisse Iahvé, *
qui créa le ciel et la terre.

Fr. Marie-Fabien Moos, O. P.

ROSAIRE ET LITURGIE

« La pratique dévotionnelle qui, mieux que toutes les autres, peut être régénérée en étant reconsidérée à la lumière de la liturgie, est certainement le Rosaire. Sa simplicité, son atmosphère de pure et évangélique contemplation, quand ses mystères sont médités comme étant les parties d'un seul tout, font du Rosaire une voie facile pour étendre la contemplation liturgique à travers toute la vie quotidienne, pour ramener continuellement toute notre vie à sa source céleste. »

Ces quelques lignes du R. P. Bouyer, dans son remarquable livre *La vie de la liturgie,* nous montrent que le renouveau liturgique auquel nous assistons n'exclut pas, comme certains voudraient le croire, la dévotion au Rosaire, mais au contraire l'appelle. Nous voudrions ici, simplement, expliciter quelque peu cet appel et tenter de réconcilier, si cela était nécessaire, partisans de la liturgie et partisans du Rosaire.

La liturgie déroule tout au long de l'année les mystères du Christ, que l'on pourrait diviser en trois cycles : le cycle épiphanique, le cycle pascal et le cycle de Pentecôte, correspondant, à peu de choses près, aux mystères joyeux, douloureux et glorieux du Rosaire. Chaque fête liturgique nous met en présence d'un événement historique du Christ et de Marie. C'est comme un film qui se déroule dans le temps, et dont le centre est le Mystère pascal. Toutefois, ce n'est pas qu'un déroulement d'événements passés une fois pour toutes, et qu'on rejoindrait à force de méthodes historiques ou de méditations. Jésus n'est

pas un homme mort dont on perpétue la mémoire, et dont chaque anniversaire serait pour nous une occasion de sanctification, par le rappel pieux de l'événement. Si Jésus n'avait été qu'une occasion de salut accompli une fois pour toutes, on pourrait s'en tenir à la commémoraison de ces anniversaires que sont les fêtes liturgiques... Mais, ne voir en Jésus que cet aspect, serait tronquer ses mystères, en les privant d'un élément essentiel : sa présence et son action. C'est toute la différence, et elle est capitale, entre l'anniversaire, le cinquantenaire ou le centenaire d'un grand homme : Pascal, Beethoven, Lyautey... et un anniversaire du Christ. D'un côté il y a pure mémoire, de l'autre il y a en plus présence et action. Jésus n'a pas tout fait en une seule fois, pour disparaître à jamais. Il continue à être présent dans l'Eglise. *Voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles,* et il agit encore par ses sacrements et ses saints. Il y a, sans doute, une dénivellation entre le Jésus historique et l'Eglise, mais elle ne brise pas l'homogénéité entre eux. C'est pourquoi les événements de la vie du Christ que nous commémorons dans la liturgie et le Rosaire ne sont pas que des « souvenirs », comme l'écrivait un ancien missel, mais ils sont des « mystères ». Des mystères, c'est-à-dire : et des sources de lumière, puisée à l'événement historique, et des sources de grâces, puisées dans l'action salvatrice ininterrompue du Christ médiateur. La grande médiation du Christ, que nous exprimons d'une manière si profonde à la messe dans le *Par Lui et avec Lui et en Lui,* n'a pas été qu'un fait passé, qui aurait cessé d'agir. Elle agit continuellement, hier, aujourd'hui, demain, et jusqu'à la Parousie. « Ce qui était dans le Christ, dit saint Ambroise, a passé dans les mystères. »

C'est pourquoi les fêtes liturgiques, comme Noël, l'Épiphanie, l'Ascension, la Pentecôte..., sont célébrées non pas par une simple commémoraison (crèche, étoile, cierge ou lecture de l'événement), mais par une messe, c'est-à-dire par la présence du Christ au centre de ses mystères au milieu de nous. La messe ne renouvelle ni la naissance ni l'épiphanie ni la présentation du Christ au Temple, ce sont des événements passés une fois pour toutes, mais elle rend présent réellement celui qui est né, qui s'est manifesté, qui a été présenté... en vue de son Sacrifice

suprême. Car tous les événements de la vie du Christ tendent vers le Mystère pascal ou en découlent. Et la messe rend présent sur l'autel le Christ au centre du Mystère pascal, c'est-à-dire immolé et ressuscité. Elle est donc le centre et le sommet de la liturgie.

Or, le Rosaire est à la fois méditation et prière. Sa méditation a pour objet l'événement, le fait historique reçu dans la foi. De ce fait son atmosphère est évangélique. Il est enraciné dans la Bible. Méditation du Rosaire et lecture biblique s'accompagnent, s'appellent, se complètent. « Le renouveau biblique actuel devrait apporter au Rosaire, dit l'auteur de la *Couronne des Mystères,* une sève nouvelle. »

Mais le Rosaire n'est pas non plus qu'un simple rappel de l'événement, une pure commémoraison, il est aussi prière. Et cette prière, quand elle est vraiment une prière, suscite la présence et l'action du Christ. Sans doute, cette présence active du Sauveur n'est pas assurée, j'oserais dire automatiquement, *ex opere operato*, du fait de l'acte posé, comme dans la liturgie des sacrements (d'où la supériorité incontestable de la liturgie sacramentaire sur les dévotions), mais elle est assurée *ex opere operantis,* selon les dispositions et la ferveur de l'âme en prière. Ainsi le Rosaire, comme la liturgie, peut nous mettre en contact très étroit, de par sa méditation et sa prière fervente, avec celui qui est la source de toute lumière, de toute grâce et de toute sanctification, et avec celle qui en est la distributrice. Et, comme pour la liturgie, le centre et le sommet de ses mystères est le Mystère pascal. Mort et Résurrection du Christ, tel est l'événement (je ne dis pas les événements, car ils ne font qu'un) auquel doivent conduire ou dont doivent découler la méditation et la prière sur tous les autres mystères de la couronne.

La liturgie appelle la dévotion, car à l'action du Christ doit correspondre l'action de l'âme, pour que la surabondance de la grâce coule en elle. Sans ces dispositions intérieures, que suscite la dévotion, la liturgie courrait le risque de devenir une magie ou un pur formalisme. Et sans ce ressourcement à l'Évangile et à la liturgie, le Rosaire court aussi le risque de devenir une prière machinale, sentimentale et dégénérée. Ainsi Rosaire et liturgie, loin de s'exclure, s'appellent, comme une des-

cente du Christ dans l'âme appelle la montée de l'âme à sa rencontre.

La liturgie, d'autre part, déroule les mystères du Christ et de Marie tout au long de l'année. Le Rosaire, au lieu de les étaler, les réunit en une synthèse d'une heure environ, et qui peut être journellement répétée. La méditation du mystère sera peut-être moins profonde, mais plus souvent reprise. Si on ne pensait à l'Annonciation ou à l'Ascension qu'une fois par an, ce serait peu, même si on y pensait profondément ces jours-là. Par le Rosaire, on peut y penser toutes les semaines et même tous les jours. Ici encore la liturgie aide le Rosaire et le Rosaire aide la liturgie, comme s'aident analyse et synthèse. De ce fait, la formule du Rosaire est moins codifiée, elle est sans rubriques, plus large, plus libre et donc plus populaire. C'est la prière du peuple : celle du moine, de la religieuse, mais aussi celle du pèlerin, de la foule assemblée, de la famille aux pieds de Marie, comme elle fut celle du concentrationnaire, du soldat sur le champ de bataille, et comme elle est celle de l'agonisant sur son lit de douleurs.

Nous avons besoin, parce que hommes, de ce rappel incessant du grand drame dans lequel est inséré notre destin : descente du Verbe parmi les hommes, sacrifice rédempteur de l'humanité, glorification éternelle du Christ et de son Corps mystique, dont la première bénéficiaire est Marie. Nous avons besoin de ce rappel global chaque semaine et chaque jour même, afin d'ajuster la matière quotidienne de notre vie terrestre à ce qui en est l'idéal permanent. Chaque jour nous avons des joies, des douleurs, des espoirs, et il est bon de les transformer par la prière et l'offrande, et d'en faire, à leur pauvre mesure, nos mystères joyeux, douloureux ou glorieux. Nous ne sommes pas que des spectateurs de ce drame, nous en sommes les acteurs. Nous avons tous eu notre mort par le péché, notre résurrection par le baptême et la pénitence, et nous aurons, je l'espère, notre assomption dans le ciel. D'où la nécessité d'avoir très souvent présents à l'esprit et au cœur le prologue, le nœud et le dénouement du drame de la vie du Christ dans notre vie. Nous sommes en effet associés au Christ et le Rosaire médité resserre

les liens de cette association. Chaque mystère du Rosaire a sa valeur propre, inépuisable, appelant une contemplation détaillée (ce que fait la liturgie), mais chaque mystère a aussi sa valeur communautaire, il fait partie d'un ensemble. Il est comme une fleur dans une gerbe, belle en elle-même, mais plus encore dans l'ensemble.

Ainsi Rosaire et liturgie sont deux regards de prière sur les mêmes mystères, mais pris d'un angle différent. Les fêtes liturgiques sont comme un gros plan, un insert, qui fouille davantage le mystère, scrute chaque détail, et le Rosaire est comme un plan d'ensemble qui résume et synthétise. Le cinéma, sans le savoir, a copié nos méthodes. C'est tout simplement parce qu'elles correspondent profondément à la psychologie humaine qui aime voir et le détail et l'ensemble. Chaque fête du Christ ou de Marie, en nous donnant l'occasion d'approfondir le mystère dans la lecture biblique ou la participation liturgique, sera l'alimentation de notre méditation du Rosaire. Et chaque jour, notre Rosaire médité nous permettra d'insérer cette fête « comme une partie d'un seul tout, en ramenant continuellement notre vie quotidienne à sa source céleste ».

Il nous faut donc garder notre Rosaire, l'aimer du fond du cœur comme nous aimons la liturgie. Il nous faut le méditer, le repasser comme Marie « conservait et repassait dans son cœur » tous ces mystères. Ce n'est pas une dévotion limitative ou restrictive, c'est une dévotion élargissante qui englobe tout le plan de Dieu. Notre-Dame du Rosaire, c'est Notre-Dame et dans l'immense plan de Dieu et dans toute notre vie. Rien de moins étriqué. En faire une chapelle, un cénacle, serait le tuer. Il est par essence une prière universelle, catholique, une prière biblique, doctrinale et en même temps populaire, il est une prière du peuple de Dieu, une prière d'Église. A Fatima, Marie disait : « Je suis la Dame du Rosaire », signifiant son universelle attention aux mystères de son Fils, et son universelle condescendance pour les hommes rachetés par lui. A Lourdes, Marie apparaissait, voici cent ans, avec un Rosaire au bras, et le récitait elle-même, avec Bernadette. Ces mystères joyeux qu'elle avait conservés et repassés durant trente ans, ces mystères doulou-

reux, dont elle avait absorbé toute la plénitude au Calvaire durant trois heures, ces mystères glorieux qu'elle contemple éternellement dans le ciel, voilà le trop-plein dont son cœur débordait, voilà ce dont elle a fait don à saint Dominique et à ses fils, et par eux à l'Église entière, pour ramener sans cesse tous les fidèles aux sources essentielles. Que le Rosaire soit la chaîne qui nous relie quotidiennement à Jésus et à Marie pendant la vie. Qu'il enlace nos deux mains à notre mort pour une dernière prière et que cette dernière prière soit une éternelle prière.

Fr. Claude Humbert, O. P.

Les Mystères du Rosaire

Les quinze mystères du Rosaire ne sont qu'un seul mystère : le mystère de Jésus. Les mystères joyeux disent sa vie, les mystères douloureux sa mort, les mystères glorieux sa résurrection.

La liturgie, qui elle-même ne fait que développer au cours de toute une année le mystère de Jésus, souligne le caractère essentiel du Rosaire dans l'oraison de la messe de la fête :

> O Dieu dont le Fils unique nous a acquis par sa vie, sa mort et sa résurrection, les récompenses du salut éternel, faites, nous vous le demandons, qu'en célébrant ces mystères du très saint Rosaire de la Bienheureuse Vierge Marie nous imitions ce qu'ils contiennent et obtenions ce qu'ils promettent.

Or, le mystère de Jésus est la plus haute intervention de Dieu dans la vie des hommes, le point culminant de l'histoire, que saint Paul appelle la plénitude du temps. L'histoire est le déroulement dans le temps du plan éternel de l'Amour de Dieu. La Bible nous dit cette histoire, de la Genèse à l'Apocalypse. La liturgie nous dit cette histoire, du premier dimanche de l'Avent au dernier dimanche de la Pentecôte. Le Rosaire nous dit cette histoire, du mystère de l'Annonciation au mystère du Couronnement de gloire.

A Lourdes, au matin du 25 mars 1858, ce jour où l'ange avait salué Marie « pleine de grâce » et lui avait annoncé qu'elle serait la mère du Fils de Dieu, elle avait dit son nom : *Je suis l'Immaculée Conception,* qui évoque le plan créateur, le paradis terrestre, la chute, la promesse de la rédemption.

A Lourdes encore, au soir du 16 juillet 1858, ce jour où l'É-

glise commémore en Notre-Dame du Mont-Carmel la *Mère de Dieu priant pour les pauvres pécheurs maintenant et à l'heure de la mort,* la Dame du rocher avait regagné le ciel, enveloppée de lumière et couronnée de gloire.

La Bible, la Liturgie, le Rosaire partent des origines de la création et étendent leurs perspectives jusqu'à la fin du monde.

Si haut qu'on remonte chez tous les peuples dans leurs traditions orales ou documentaires, on trouve l'homme se souvenant d'un âge d'or et vivant d'amour dans un lieu de bonheur que, sous un nom ou sous un autre, il appelle le *Paradis terrestre.* Puis est venu un nouvel âge, où la haine a remplacé l'amour, et le mal le bien, et la mort la vie : c'était le *Paradis perdu.* Mais une lueur d'espérance demeurait, qui pouvait grandir toujours. Dieu l'avait mise au cœur de l'homme qu'il avait créé par amour, et les dons de Dieu sont sans repentance, et le dernier mot doit rester à l'amour : il y aurait le *Paradis éternel.*

Pour préparer la célébration du grand centenaire marial, voici quelques pensées qui montrent, dans les quinze mystères du Rosaire, l'unique mystère de Jésus révélé par la Bible et chanté par la liturgie.

En vol plané et en synthèse, contemplons dans les mystères joyeux, douloureux, glorieux, le Paradis terrestre, le Paradis perdu, le Paradis éternel.

Le Paradis terrestre

Mystères joyeux

Annonciation[1].

Dieu dit : Faisons l'homme à notre image, comme notre ressemblance. Dieu planta un jardin en Eden et il y mit l'homme qu'il avait modelé. « Jardin » est traduit « Paradis » dans la version grecque, puis dans toute la tradition.

1. Gn 1, 26; Gn 2, 8; Ep 1, 4; Lc 1, 28.

Dieu nous a choisis dans le Christ avant la création du monde pour être, saints et immaculés, en sa présence dans l'amour.

Salut, comblée de grâce, le Seigneur est avec toi.

Je suis l'Immaculée Conception (25 mars 1858).

Visitation[2].

Amour et don de la vie : deux mères se rencontrent. Harmonie en tout : hommes et animaux vivent en paix se nourrissant de plantes. Le loup habite avec l'agneau, la panthère se couche près du chevreau, l'enfant met la main sur le repaire de la vipère. Le pays est rempli de la connaissance de Yahvé.

Naissance de Jésus[3].

Chant des anges, grande joie pour tout le peuple, gloire à Dieu. Elle mit au monde son fils premier-né sans douleur, tandis qu'il avait été écrit : dans la peine tu enfanteras des fils; elle l'enveloppa de langes et le coucha dans une crèche. Un enfant nous est né, un fils nous a été donné, l'aîné d'une multitude de frères.

Tout ceci advint pour accomplir cet oracle prophétique du Seigneur : Voici que la Vierge concevra et enfantera un fils, auquel on donnera le nom d'Emmanuel, nom qui se traduit : « Dieu avec nous. »

Présentation au Temple[4].

Dieu fit à l'homme ce commandement : Tu peux manger de tous les arbres du jardin et cueillir aussi de l'arbre de vie, en manger et vivre toujours; mais de l'arbre de la connaissance du bien et du mal tu ne mangeras pas.

Ils le portèrent à Jérusalem pour le présenter au Seigneur ainsi qu'il est écrit dans la Loi du Seigneur. Offrande du pre-

2. Lc 1, 39; Gn 1, 30; 2, 19; Is 11, 6-9.
3. Lc 2, 10-13; Gn 3, 16; Lc 2, 7; Is 9, 5; Rm 8, 29; Mt 1, 22-23; Is 7, 14.
4. Gn 2, 17; 3, 22; Lc 2, 22; Jn 14, 21.

mier-né, offrande de la première vie : reconnaissance au Créateur.

Celui qui a mes commandements et qui les garde, voilà celui qui m'aime.

Jésus à douze ans[5].

Ne saviez-vous pas que je me dois aux affaires de mon Père? Mais eux ne comprirent pas la parole qu'il venait de leur dire. Il redescendit alors avec eux à Nazareth; et il leur était soumis. Et sa mère gardait fidèlement tous ces souvenirs dans son cœur.

Noblesse du travail manuel de Joseph qui est charpentier et de race royale.

Jésus croissait en sagesse, en taille, en grâce devant Dieu et devant les hommes.

Le foyer de Nazareth était un paradis.

Le Paradis perdu

Mystères douloureux

Agonie[6].

Dieu renvoya l'homme du jardin d'Eden parce qu'il avait désobéi. Par la désobéissance d'un seul homme la multitude a été constituée pécheresse.

De l'autre côté du Cédron il y avait un jardin dans lequel Jésus entra ainsi que ses disciples. Il commença à ressentir effroi et angoisse : « Mon âme est triste à en mourir »; il se prosterna contre terre et il priait : « Abba, Père, éloigne de moi cette coupe; cependant pas ce que je veux, mais ce que tu veux. » En proie à la détresse, il priait de façon plus instante, et sa

5. Lc 2, 49-51; Mt 13, 55; Mt 1, 20; Lc 2, 52.
6. Gn 3, 23; Gn 3, 17; Rm 5, 19; Jn 18, 1; Mc 14, 33-36; Lc 22, 44; 2 Co 5, 21.

sueur devint comme de grosses gouttes de sang qui tombaient à terre.

Celui qui ne connaissait pas le péché, Dieu l'a fait péché pour nous.

Au jardin de Gethsemani, Jésus est bien l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde commis au jardin d'Eden.

Flagellation[7].

Après l'avoir fait flageller, Pilate livra Jésus pour être crucifié. La flagellation était le prélude normal de la crucifixion chez les Romains.

Toutes les souffrances physiques marquent la faiblesse inhérente à la vie de l'homme, depuis qu'il a entendu la condamnation : Tu es glaise et tu retourneras à la glaise.

La mort est le salaire du péché. La mort est la dernière de toutes les souffrances physiques, dont notre corps peut être flagellé.

Couronnement d'épines[8].

Dieu planta un jardin en Eden et il y mit l'homme qu'il avait modelé. Il fit pousser du sol toute espèce d'arbres séduisants à voir et bons à manger. L'homme pouvait manger de tous les arbres du jardin, sauf l'arbre de la connaissance du bien et du mal. Il en mangea. Dieu lui dit : « Parce que tu as mangé de l'arbre dont je t'avais interdit de manger, maudit soit le sol à cause de toi! il produira pour toi épines et chardons. » Pour son péché d'orgueil, l'homme a été condamné dans sa condition de roi de la création : le sol est maudit et produit des épines.

Ayant tressé une couronne d'épines les soldats la mettent à Jésus et ils se mirent à le saluer : « Salut, roi des Juifs », et ils lui crachaient dessus et ils ployaient le genou devant lui pour lui rendre hommage et se moquer.

7. Mt 27, 26; Gn 3, 19; Rm 6, 23.
8. Gn 2, 8-9; Gn 2, 16; Gn 3, 6; Gn 3, 17-18; Mc 15, 17-20.

Portement de Croix[9].

Dieu bannit l'homme et posta devant le jardin d'Eden les chérubins et le glaive fulgurant pour garder le chemin de l'arbre de vie.

Quand ils se furent moqués de lui, les soldats ôtèrent à Jésus la chlamyde, lui remirent ses vêtements et l'emmenèrent. Jésus, portant lui-même sa croix, sortit de la ville pour aller au Golgotha où ils le crucifièrent. Le peuple, en grande foule, le suivait.

Jésus avait dit jadis : « Élevé de terre, j'attirerai tous les hommes à moi », signifiant par là de quelle mort il allait mourir. La Croix serait l'Arbre de vie : Jésus, portant sa croix, ouvrait le chemin de l'arbre de vie, fermé par le péché.

Jésus meurt sur la Croix[10].

De la croix d'ignominie, instrument de mort, Jésus fait la Croix triomphale, Arbre de vie. Le bon larron en cueille le premier fruit. Jésus lui dit : « Dès aujourd'hui, tu seras avec moi dans le Paradis. »

L'Église chante dans la préface du temps de la Passion :

> Grâces en tout temps et en tout lieu, ô Seigneur, Père saint, Dieu tout-puissant et éternel, qui avez placé le salut du monde dans l'arbre de la croix pour faire jaillir la vie, là même où la mort avait pris naissance, et pour vaincre par le bois celui qui jadis triompha par le bois.

Le Paradis est retrouvé.

9. Gn 3, 24; Mt 27, 31; Jn 19, 17; Lc 23, 27; Jn 12, 32-33.
10. Lc 23, 43.

Le Paradis éternel

Mystères glorieux

Résurrection[11].

A l'endroit où Jésus avait été crucifié il y avait un jardin, et dans ce jardin un tombeau neuf. C'est là qu'on déposa Jésus, c'est de là que Jésus surgit au matin de Pâques, ressuscitant comme il avait dit. Et nous ressusciterons aussi comme il a dit.

Si nous sommes morts avec le Christ, nous croyons que nous vivrons aussi avec lui, sachant que le Christ une fois ressuscité des morts ne meurt plus, que la mort n'exerce plus de pouvoir sur lui. Par sa mort il a réduit à l'impuissance celui qui a la puissance de la mort, c'est-à-dire le diable, homicide dès l'origine.

Quand Dieu avait banni l'homme du jardin d'Eden, il avait posté devant le jardin des chérubins et la flamme du glaive fulgurant. Quand Jésus sortit glorieusement du tombeau qui était dans le jardin où il avait été crucifié, un ange descendit du ciel et vint rouler la pierre sur laquelle il s'assit. Il avait l'aspect de l'éclair et sa robe était blanche comme neige. La parole de l'Écriture est accomplie : La mort a été engloutie dans la victoire.

Ascension[12].

Dans le jardin, à l'aube de Pâques, Marie-Madeleine avait d'abord pris Jésus pour le jardinier. Il lui demanda : « Va trouver les frères et dis-leur : Je monte vers mon Père et votre Père. » C'était confirmer ce qu'il leur avait dit : « Il y a beaucoup de demeures dans la maison de mon Père; je vais vous préparer une place. »

Saint Paul devait écrire un jour aux chrétiens de Corinthe : Je connais un homme dans le Christ qui, voici quatorze ans,

11. Jn 19, 41; Mt 28, 6; Jn 6, 40; 11, 25; Rm 6, 8-9; He 2, 14; Jn 8, 44; Gn 3, 24; Jn 19, 41; Mt 28, 3; 1 Co 15, 54.
12. Jn 20, 15; Jn 20, 17; Jn 14, 2; 2 Co 12, 2-4; 1 Co 2, 9.

— était-ce en son corps? je ne sais, Dieu le sait, — je sais qu'il fut ravi jusqu'au paradis, et qu'il entendit des paroles ineffables qu'il n'est pas permis à l'homme de redire : ce que l'œil n'a pas vu, ce que l'oreille n'a pas entendu, ce qui n'est pas montré au cœur de l'homme, tout ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment.

Pentecôte[13].

Jésus avait enjoint à ses apôtres d'attendre à Jérusalem ce que le Père avait promis, ce que, dit-il, je vous ai appris : « Dans l'Esprit-Saint vous serez baptisés sous peu de jours. »

Ce fut au matin de la Pentecôte. Les apôtres furent remplis du Saint-Esprit. L'Esprit leur enseignait tout.

Jean, l'un des douze, a écrit dans l'Apocalypse : « Celui qui a des oreilles, qu'il écoute ce que l'Esprit dit aux Églises : au vainqueur je ferai manger de l'arbre de vie placé dans le Paradis de Dieu. »

Assomption[14].

Un signe grandiose apparut au ciel : c'est une Femme! Le soleil l'enveloppe, la lune est sous ses pieds, et douze étoiles couronnent sa tête.

Quelle est cette Femme?

Jadis au jardin d'Eden Dieu avait dit à l'antique serpent : « Je mettrai une hostilité entre toi et la femme, entre ton lignage et le sien; il t'écrasera la tête. » C'était laisser entrevoir la victoire finale sur le diable, la première lueur du salut.

Quand Jésus fut élevé de terre et que le prince de ce monde fut jeté bas, Jésus triompha du péché et de la mort. Et la femme qu'il avait associée à son œuvre rédemptrice après l'avoir préservée de toute emprise de Satan, se tenait debout au pied de la croix devenue l'arbre de vie.

Elle seule, cette Femme, n'avait pas été chassée du jardin d'Eden; elle seule, cette Femme, ne l'avait jamais quitté; aujour-

13. Ac 1, 5; Ac 2, 4; Jn 14, 26; Ap 2, 7; cf. Gn 2, 9.
14. Ap 12, 1; Gn 3, 15; Jn 12, 31.

d'hui elle y entrait de plain-pied : elle montait en corps et en âme au Paradis.

Couronnement de gloire[15].

Dieu avait planté un jardin en Eden et l'arbre de vie au milieu du jardin. Un fleuve sortait d'Eden pour arroser le jardin. Dieu établit l'homme dans le jardin pour le cultiver et le garder.

L'ange me montra dans la Cité sainte le fleuve de vie, limpide comme du cristal, qui jaillissait du trône de Dieu et de l'Agneau. Au milieu de la place, de part et d'autre du fleuve, il y a des arbres de vie qui fructifient douze fois, une fois chaque mois; et leurs feuilles peuvent guérir les nations païennes.

L'ange me dit encore : Heureux ceux qui ont lavé leurs robes dans le sang de l'agneau; ils pourront disposer de l'arbre de vie et pénétrer dans la Cité sainte où régnent les élus couronnés de gloire.

Épilogue

Dans le jardin d'Eden Dieu se promenait à la brise du jour et conversait avec l'homme.

Quand Dieu envoya son Fils, né d'une femme, pour racheter le monde, le prophète Isaïe l'avait annoncé; il s'appellerait Emmanuel, et saint Matthieu avait souligné que ce nom se traduit : Dieu avec nous;

quand Jésus allait remonter vers son Père, il avait dit à ses apôtres : « Je suis avec vous pour toujours, jusqu'à la fin du monde »;

quand la plénitude du temps sera venue, que tout sera rempli de la plénitude de Dieu et que le premier ciel et la première terre auront disparu, le jardin d'Eden ou la Cité sainte il n'y aura plus :

nous verrons face à face, nous connaîtrons comme nous sommes connus, ce sera l'intimité de la présence pour toujours.

Le Dieu-avec-nous de la Genèse ou de l'Apocalypse sera à jamais le Dieu-avec-nous et nous-en-Dieu, qui est la grâce dont nous fûmes baptisés et qui sera la gloire dont nous serons cou-

15. Gn 2, 8-10, 15; Ap 22, 1-2.

ronnés. Dieu est Amour : celui qui demeure dans l'amour demeure en Dieu et Dieu en lui [16].

Saint Paul écrivait aux chrétiens d'Éphèse : « Dieu nous a choisis dans son Fils, *avant la création du monde* pour être, saints et immaculés, en sa présence dans l'amour. »

Et Jésus avant de passer de ce monde à son Père avait prié : « Père, glorifie-moi de la gloire que j'avais près de toi *avant que fût le monde*. Père, ceux que tu m'as donnés, je veux que là où je suis, ils soient aussi avec moi, pour qu'ils contemplent la gloire que tu m'as donnée, parce que tu m'as aimé *avant la création du monde* [17].

Que celui dont le nom est « Je suis » avant la création du monde, Dieu le Père tout-puissant,

que celle dont le nom est « Je suis l'Immaculée Conception » avant la création du monde, la Vierge-Mère,

nous obtiennent d'être introduits par leur commun Fils, Jésus, lui-même Roi de gloire, dans le Paradis préparé depuis la fondation du monde :

> Quand le Fils de l'homme viendra dans sa gloire, escorté de tous les anges, alors il prendra place sur son trône de gloire. Devant lui seront rassemblées toutes les nations, et il séparera les gens les uns des autres. Alors le Roi dira à ceux de droite : Venez, les bénis de mon Père, recevez en héritage le Royaume qui vous a été préparé depuis la fondation du monde. Alors ils s'en iront à l'éternelle Vie [18].

Ainsi s'achève
l'unique Mystère de Jésus
contemplé dans
les quinze Mystères du Rosaire
à l'aube du
Centenaire de Notre-Dame de Lourdes
1858-1958.

Fr. H. D. Béchaux, O. P.

16. Gn 3, 8; Ga 4, 4; Is 7, 14; Mt 1, 23; Mt 28, 20; Ep 3, 19; 4, 13; Ap 21, 1; 1 Co 13, 12; 1 Jn 4, 16.
17. Ep. 1, 4; Jn 17, 5, 24.
18. Ex 3, 14; Ep 1, 4; Mt 25, 31-46; cf. Gn 3, 22.

LA CÉLÉBRATION DU CENTENAIRE

I. Les projets de construction

Notre frère et ami le T. R. P. Illtud Evans, prieur du couvent dominicain de Londres, nous a permis de traduire ici pour nos lecteurs l'article qu'il a récemment donné dans The Tablet *à Londres. On ne s'étonnera pas de le voir mettre beaucoup d'insistance sur les projets matériels. Ceux-ci ont une importance qui n'est pas seulement matérielle. Toute préparation spirituelle, même et surtout la préparation au silence, demande d'autres dispositions qui ne sont pas que spirituelles, et celles-ci donnent souvent la mesure de l'attention que l'on attache au but qui est spirituel.*

Il n'est guère surprenant que tout le monde à Lourdes soit un peu excité par les événements de l'année prochaine. Bien que le chiffre de 8 millions de pèlerins (donné par la municipalité de Lourdes) semble excessif, il est certain qu'une foule immense devra vivre des ressources d'une ville dont la population normale est de 15.000 habitants, et qui, malgré ses 600 hôtels et 500 magasins, a toujours l'air d'improviser. Mais au moins, on construit une poste assez grande, et les 8 millions de cartes postales annuelles seront probablement affranchies de Lourdes même.

L'archiviste de la ville de Lourdes a récemment établi quelques chiffres qui donnent une idée des derniers pèlerinages. En 1956, il estime que 1.800.000 pèlerins sont venus à Lourdes (le mot de pèlerin inclut aussi les touristes) : 250.000 en trains spéciaux, plus de 600.000 en trains ordinaires et 700.000 en voiture; 20.000 sont venus en avion à l'aérodrome voisin d'Ossun.

En 1954 (l'année mariale qui amena des foules exceptionnelles à Lourdes), plus de 600.000 pèlerins vinrent de l'étranger, et la moitié des 34.000 malades environ venait d'autres pays. (Il est intéressant de noter que l'Angleterre et l'Écosse en avaient 1.168, plus du double des malades venus d'Allemagne; et l'Espagne en amena simplement 300.)

Un des plus grands problèmes à Lourdes ces dernières années a été de faire toutes les prévisions nécessaires pour les grands pèlerinages nationaux, surtout celui de France. Celui-ci amène une population qui dépasse de beaucoup la contenance des églises actuelles. Les grandes cérémonies se déroulent en plein air, mais le temps incertain des Pyrénées déjoue souvent les plans, et les malades surtout ne peuvent supporter une pluie torrentielle. Quand on a étudié les projets de la célébration du Centenaire, la construction d'une église n'était qu'une possibilité parmi plusieurs. (Certains proposaient de construire un hôpital et un pont sur le Gave en face de la Grotte, rendant ainsi les prés utilisables pour loger les foules.) On a finalement décidé de construire une basilique souterraine, à gauche de l'accès aux églises actuelles. Les architectes consultés étaient unanimement opposés à la construction d'une vaste basilique visible qui aurait détruit l'équilibre du domaine. En outre, il eût été pratiquement impossible de trouver un style qui s'harmonise avec le pseudo-gothique de l'église supérieure et le pseudo-byzantin de la basilique du Rosaire.

« La Dame » des apparitions avait dit à Bernadette : « Va dire aux prêtres de bâtir une chapelle ici. » Elle devait voir la construction de la crypte actuelle qui fut heureusement construite au-dessous de la Grotte sans l'enserrer (ce qui aurait pu être interprété comme signification du message). On ne réalise pas toujours combien on doit à la sagesse de Mgr Laurence, évêque de Tarbes au moment des apparitions. Après l'enquête officielle sur la véracité des apparitions, il acheta immédiatement le terrain entourant la Grotte et assura ainsi pour toujours la paix qui en fait un lieu de prière, loin du bruit de la ville. La crypte fut bientôt trop petite pour les foules qui venaient; l'église supérieure fut construite, et finalement la basilique du Rosaire, qui peut loger enciron 4.000 personnes.

C'est seulement l'an dernier que l'on décida de construire une basilique en l'honneur de Pie X; on apporta ainsi une quatrième réponse à la demande de Notre-Dame. Afin d'achever le travail à temps pour le Centenaire on a utilisé tous les moyens techniques pour hâter un travail qui est sans parallèle. Le maire de Lourdes lui-même (un des principaux entrepreneurs) m'a assuré que l'église serait achevée pour Noël cette année. Rien ne pouvait sembler moins probable quand on contemplait cette vaste excavation, destinée à devenir un bâtiment pouvant loger 25.000 personnes. Et le curé des sanctuaires parlait avec confiance de la consécration de la basilique prévue pour la fête de l'Annonciation l'année prochaine (1958).

La nouvelle basilique aura le caractère unique d'être invisible au-dessus du sol. Elle sera recouverte de gazons, et ainsi les alentours de la Grotte garderont le même aspect. Peut-être cela vaut-il mieux aussi, vu l'incertitude des styles d'art sacré contemporain. Il n'y a aucun doute sur l'allure du bâtiment. Conçue comme un énorme ovale, rappelant le Christ de majesté, disent les uns (d'autres trouvent qu'elle symbolise un bateau, ou même un poisson), la basilique est d'une simplicité et d'une unité de ligne étonnantes. Elle n'aura qu'un seul autel central; il n'y aura ni bancs, ni chaises, ni confessionnaux, ni statues, aucune décoration, en dehors du béton nu de sa construction. Il n'y aura ni piliers, ni colonnes, et l'immense hall — car c'est essentiellement cela — aura 135 mètres de long et 65 mètres de large, avec un déambulatoire et la petite chapelle de Pax Christi qui remplacera le monument démoli pour construire la basilique. Celle-ci aura trente-deux pieds de haut au centre et son sol, légèrement concave, permettra à toute l'assemblée de voir l'autel central. L'impression que donnera la basilique sera, on le devine, celle d'un grand bateau avec ses vingt-neuf énormes nervures de béton supportant le toit. L'accès à la basilique se fera par une série de rampes soigneusement graduées, et on assure que même une foule de 20.000 personnes pourra sortir en quelques minutes.

Les problèmes techniques soulevés par une telle construction ont bien sûr été formidables. L'architecte a expliqué qu'il fallait imaginer la construction comme l'ancrage d'un bateau en partie submergé. Le site présente de grandes difficultés, la moindre

n'étant pas le danger d'affaissement ou d'inondation par la rivière proche. Quoi que l'on puisse dire d'autre sur la nouvelle basilique, elle a été pour les architectes et les ingénieurs une occasion unique d'utiliser leurs connaissances techniques modernes. Elle a dû être aussi, on le devine, des plus onéreuses à construire. On a parlé du chiffre de deux milliards. Mais il faut penser qu'une église classique (en marbre ou en pierre de taille) pouvant contenir autant de monde coûterait davantage.

Il est amusant de penser que ce qui sera peut-être l'église la plus révolutionnaire de notre époque est invisible de l'extérieur. Mais peut-être la basilique de Pie X est-elle l'offrande à Dieu qui convient, à un âge de techniciens. Et à Lourdes, où surtout la présence des malades assure la pénitence et la prière à Notre-Dame, il est bon que leurs besoins soient satisfaits en premier. Peut-être la nouvelle basilique encouragera-t-elle à une participation plus active et plus intelligente à la prière qui est, finalement, la raison d'être de Lourdes. Il sera possible de réunir de grandes assemblées dans des conditions qui devraient faciliter une unité d'adoration difficile à obtenir jusqu'ici. Certains pèlerinages, surtout celui du Rosaire dirigé par les dominicains français, ont fait beaucoup ces dernières années pour enrichir la signification exclusivement spirituelle de Lourdes. (Quiconque a vu le film remarquable de G. Rouquet sur Lourdes se souviendra de cette qualité de prière intense et de mortification, dont une image émouvante est le Chemin de Croix sur le parvis du Rosaire, avec la participation des malades.) Il serait dommage qu'en se concentrant sur les problèmes techniques d'aération et de lumière on semble oublier la vérité essentielle et la gloire de Lourdes, qui est, dans toute la chrétienté, un lieu unique de prière. Et malgré toutes les distractions qui pourraient l'interrompre, le silence propre à la contemplation demeure intact dans la Grotte même.

II. Les pauvres et les malades

Bernadette était pauvre et elle souffrait d'asthme. Tous ceux qui ont assisté à la messe au « cachot », le réduit abandonné

d'une seule pièce où elle vivait avec sa famille au moment des apparitions, n'ont pu manquer d'être touchés en y retrouvant ce qui fait l'essentiel de Lourdes. C'est là qu'elle est retournée après chacune des dix-huit apparitions, dans une saleté et une pauvreté qui rappelaient l'étable de Bethléem. Le *Magnificat,* qui est comme le refrain de Lourdes, exalte les humbles et les pauvres, et en Bernadette sa vérité est à nouveau réalisée.

Personne n'aurait pu prévoir, et Bernadette encore moins, ce que deviendrait Lourdes. Elle-même n'appréciait pas du tout les statues qui représentaient la Dame de ses apparitions. Elle resta toujours intransigeante sur toute question de pauvreté; elle se mettait en colère dès qu'on essayait, même avec une bonne intention, d'aider sa famille et elle interdisait aux siens d'accepter les dons même les plus minimes.

Aujourd'hui, la fabrication et la vente d'objets pieux sont devenues une véritable industrie à Lourdes, et la pauvreté du « cachot » contraste vivement avec les hôtels (le Golgotha offre « tout confort moderne » et le Saint-Sacrement une « cuisine bourgeoise ») qui montrent tout l'amour des Français pour le ciment peint et l'éclairage au néon. Il n'y a pas lieu d'être surpris ni scandalisé, et trop de visiteurs sophistiqués montrent une singulière façon de comprendre la nature humaine quand il se plaignent que Lourdes est vraiment Blackpool sans la mer. D'une certaine façon, il est normal que Lourdes soit un Blackpool pour répondre aux besoins de tous ceux qui viennent, pour des motifs très divers sans doute, mais qui semblent ne jamais quitter Lourdes sans recevoir quelque grâce, à laquelle ils ne s'attendaient peut-être pas du tout.

Cependant, il est certain que les véritables pauvres n'ont pas de place à Lourdes, à cause du prix du voyage et du système actuel de logement dans les hôtels. C'est pour cela que la nouvelle Cité-Secours, créée uniquement pour les pauvres qui ne peuvent descendre à l'hôtel, ne fait pas que répondre à un besoin; elle réalise une partie essentielle du message de Lourdes incarné en Bernadette : donner aux pauvres une place privilégiée. La Cité fut commencée par le Secours Catholique en réponse à un appel de l'évêque de Tarbes et Lourdes qui fit remarquer que « les pauvres ont, plus que tous, le droit de participer à la grâce du

pèlerinage ». Vingt-quatre hectares furent achetés, juste au-delà du Chemin de Croix; et là, tout près de la Grotte, s'élève une cité qui peut déjà recevoir six cents pèlerins par jour.

La « Cité » est conçue sur un plan très simple, rappelant la paix du petit village de Bartrès où Bernadette a passé son enfance. On a pris comme modèle pour la chapelle la grange de Bartrès, et les poutres de chêne, et les blocs de granit nu affirment cette honnête pauvreté, au centre de l'Évangile, qui est si étrangère au monde moderne, même à Lourdes. Les pèlerins sont logés dans des maisons de pierre d'un modèle très uniforme, mais qui néanmoins semblent sortir de terre. Il y a un réfectoire commun de six cents places, et le mobilier moderne donne de la couleur à un endroit qui parachève une sorte de beauté inconsciente en étant fidèle à ce seul but : être un lieu de repos pour les pèlerins.

On espère que d'autres pays construiront des hôtels pour leurs propres pèlerins. Et les organisations telles que la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul devraient trouver dans la Cité une expression admirable de leur œuvre de charité. On a déjà construit cinq hôtels pour les pèlerins (chacun pouvant loger soixante-douze personnes), en plus d'une ancienne ferme qui a des dortoirs et des chambres à plusieurs lits. La proximité du couvent des Petites-Sœurs de Charles-de-Foucauld est une heureuse coïncidence; leur esprit correspond exactement à l'inspiration de la Cité dont la devise est : Paix, silence, paix. L'éloignement de tout bruit et de l'agitation des magasins en fait un des endroits les plus agréables de Lourdes. Les pèlerins n'ont aucun frais et en principe on n'accepte que des personnes recommandées par un diocèse ou une paroisse comme étant réellement pauvres.

Si les pauvres ont été plutôt négligés jusqu'ici à Lourdes, on ne peut en dire autant des malades. Dès l'origine, leur présence à la Grotte a donné cette atmosphère de pénitence et de souffrance acceptée avec foi. Dans un certain sens, les guérisons ont donné à bien des gens une idée fausse des pèlerinages à Lourdes. De tels miracles sont certainement rares et extraordinaires, et seulement une fraction minime de ceux qui sont amenés là peut espérer être guérie. Mais pas un ne vient en vain, et il est permis de croire que la patience des malades et l'acceptation de leurs souffrances ont surtout assuré la sainteté, l'esprit de prière et la pro-

fonde profession de foi que l'on trouve à Lourdes. En outre, le service des malades amène des milliers de volontaires, médecins, infirmières, brancardiers, qui donnent un exemple de charité désintéressée unique dans le monde moderne.

Beaucoup ont pu désirer que pour le Centenaire on construise un nouvel hôpital, auquel certainement les malades ont droit. Les admirables hôpitaux des Sept-Douleurs (fondé en 1870) et de l'Asile (fondé trente ans plus tard) reflètent inévitablement la perspective limitée de la période où ils furent construits. Il est vrai que les malades sont à Lourdes seulement pour quelques jours et passent la plupart du temps à la piscine ou à la Grotte. Mais ce serait merveilleux, par exemple, qu'un hôpital moderne puisse être construit aux abords de la Grotte, de l'autre côté du Gave, réservant ainsi ce grand espace vide aux malades dont les désirs sont souverains à Lourdes.

Peut-être cette idée prendra-t-elle forme un jour ? Il semble certain que le nombre croissant des malades qui viennent à Lourdes (les deux hôpitaux sont déjà entièrement retenus pour 1958, et beaucoup seront déçus) maintient la pureté du message de Notre-Dame à Bernadette. Elle-même ne devait pas connaître le bonheur dans ce monde, mais l'Église a déclaré vraie l'autre partie de la promesse de Notre-Dame : qu'elle serait heureuse dans l'autre. Le fardeau de peine et de douleur qui semble terriblement peser à Lourdes est finalement changé en joie par la foi qui l'anime.

L'année du Centenaire verra de nombreuses innovations à Lourdes. La municipalité, consciente de ses responsabilités, a toutes sortes de projets pour améliorer les routes et les services publics. La basilique Saint-Pie-X sera l'évidence spectaculaire du progrès d'un siècle. Mais ce qui a été l'essentiel depuis le début rejaillira peut-être plus fort que jamais, malgré les ombres, à certains moments, de la cupidité et de l'ambition des hommes. Les faits providentiels de la pauvreté et de la douleur, acceptées et transformées par la foi, sont toujours aussi profondément marqués au cœur de Lourdes en 1958.

Traduit par B. DE B.

A TRAVERS LES REVUES

Pour une théologie de la femme

Théologie de l'histoire, théologie du laïcat, théologie du travail, ce n'est pas encore tout ce que réclame notre temps en fait de réflexion chrétienne sur nos conditions de vie et sur ce que nous sommes en face de Dieu et à sa lumière. Poursuivant sa consciencieuse enquête dans ces secteurs névralgiques et d'ailleurs solidaires, en suite de ses *éléments pour une théologie du travail,* dont nous avons rendu compte dans le BULLETIN THOMISTE, H. Rondet, S.J., nous livre dans le numéro de novembre de la NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE des *Éléments pour une théologie de la femme.* Il relève le défi de Simone de Beauvoir qui, dans *Le deuxième sexe,* « affirme avec force que l'Église, en fait, a maintenu la femme dans une dépendance qui ne devrait pas être celle d'une créature raisonnable qu'on dit créée, elle aussi, à l'image de Dieu ». L'Église a-t-elle donc pris position au regard de la femme, et si oui comment ? L'abondante documentation rassemblée par le P. Rondet nous convainc que l'affaire n'est pas simple. Rendons surtout hommage à sa méthode positive, soucieuse de travailler sur d'authentiques faits. S'agit-il de la femme d'avant le christianisme, il ne craint pas le constat brutal :

> Le fait initial sera pour nous celui de la polygamie. Toutes les sociétés primitives sont polygames, de droit sinon de fait. Dans ces sociétés, la femme est considérée comme un être inférieur.

Il s'agit là d'une donnée bien utile à faire connaître à quiconque ouvre la Bible et désire savoir en quel contexte de civilisation ses paroles ont été prononcées.

> ... si l'on commence avec l'époque des Patriarches, on se trouve immédiatement plongé en milieu polygame. La polygamie est une donnée de fait et de droit... force est bien de constater que les Livres saints, comme les chroniques et les

légendes de tant d'autres peuples, n'ont fait à la femme qu'une place dérisoire. Elle ne compte que rarement dans la cité, dans le cheminement du peuple de Dieu. C'est l'homme, et non pas d'ailleurs n'importe quel homme, qui apparaît au premier plan. On ne nomme pas la femme dans les généalogies...

Dans les sections juridiques du Pentateuque, éclairées par le contexte général, la famille est polygame de droit, même si en fait beaucoup de Juifs sont monogames de fait. La répudiation ne se fait qu'au profit de l'homme...

On voit que l'auteur ne cède ni à l'à priori d'un droit naturel douteux ni à un féminisme anachronique; ajoutons, ni à une illusoire apologétique qui mettrait l'Église à l'origine de tout progrès dans l'humanité :

Sous l'influence grecque, la transformation des mœurs s'accompagne d'une évolution juridique qui affranchit la femme, lui donne lentement le droit de posséder, d'hériter, de tester, comme aussi de demander le divorce dans des cas déterminés...

Il est vrai que le P. Rondet critique pareille évolution, mais il n'est pas douteux que l'histoire biblique fait bien chétive la place de la femme. On n'en est que plus à l'aise pour découvrir la véritable noblesse de celle-ci : moins dans une participation notable à la conduite des événements terrestres que dans une émergence quasi transhistorique. Le P. Rondet le suggère :

Mais en même temps, la femme, qui tient si peu de place dans l'histoire, apparaît comme le symbole même de l'idéal humain. C'est par un personnage féminin qu'est représentée la Sagesse (Pr 7, 4) et le grand texte des Proverbes qui la désigne sera plus tard interprété par l'Église dans le sens marial (Pr 8, 22-31).

En attendant que saint Paul donne à saisir le mystère des relations du Christ et de son Église par le moyen de son image, le mystère des relations entre époux, l'Ancien Testament — et tout d'abord la Genèse — proposent les rapports entre l'homme et la femme comme symbole des rapports entre Dieu et l'humanité. N'est-ce pas cependant consacrer trop violemment la subordination de la femme à l'homme que de la comparer à la subordination radicale de la créature au Créateur ? Certes on trouve un terrain solide pour affirmer que la femme a été tirée de l'homme (Gn 2, 21-23) et ceci pour que l'homme ne fût pas seul et eût une compagne pour aide (Gn 2, 18); saint Paul ne se fera pas faute de notifier à la femme son devoir de soumission à l'homme (Ep 6, 24). Mais là n'est qu'un pôle de la vérité, car la femme est l'égale de l'homme, en nature; il appartiendra au Nouveau Testament de le professer clairement (Mt 5; 27-32; Mc 10, 1-12; 1 Co 7, 4). Égalité de nature, tardivement explicitée, il est vrai; égalité de destin surnaturel (Mt 22, 30), ce qui les assimile encore plus profondément. Mais non pas égalité dans les fonctions, voilà le point à élucider.

Pour ce faire, on remarque tout d'abord qu'au plan de l'histoire du salut, dans l'historique donc, c'est par la femme que vint le péché dans l'humanité, comme plus tard c'est par la femme que le salut vint dans le monde. Un

tel parallélisme n'est pas affaire de hasard. Au surplus, la personnalité de la Femme du salut est d'un intérêt capital pour situer l'être humain en face de Dieu, puisqu'au bout de l'Ancien Testament

> Marie sera l'idéal de la femme telle que l'a voulue le Seigneur, à la fois cachée et mise en pleine lumière...
>
> La scène de Cana, la scène du Calvaire sont savamment disposées pour nous faire comprendre la place immense que tient Marie dans l'histoire de notre salut.
>
> Marie est la femme; c'est à travers Marie qu'il faudra lire le rôle de la femme dans l'histoire du monde. Lentement, l'Église fondée par Jésus-Christ verra en elle sa propre préfiguration. Marie est le symbole et le résumé de l'Église comme communauté. Peut-être y a-t-il là la véritable amorce pour une théologie de la femme
>
> Mais on chercherait en vain dans l'Évangile une doctrine sur le rôle de la femme dans la société humaine en tant que telle.

Nous nous trouvons de ce fait fort peu avancé dans notre théologie de la femme. Mais attention, dans un de ces textes où saint Paul semble ignorer purement et simplement la femme, il lui donne en réalité place entière dans l'Église. *Dans le Christ Jésus il n'y a ni Grec ni Juif, ni homme libre ni esclave, ni homme ni femme* (Ga 3, 28). Et pourtant jamais il n'a été question pour la femme de remplir intégralement, fût-ce dans l'Église, toutes les fonctions temporelles confiées aux hommes. La solution s'impose :

> Comme l'homme lui-même, la femme est à l'image de Dieu, et elle est appelée à être, comme lui, membre vivant du Corps du Christ. Mais en ce qui concerne le devenir temporel de l'Église, elle n'a pas le même rôle dans l'avancement du royaume de Dieu.

Voici qui nous rend presque toute liberté pour traiter de la place de la femme, non plus dans l'Église, mais dans la cité temporelle. Il serait aussi vain de nier que l'histoire ait sur ce point connu de profondes modifications que de s'opposer à priori à toute réévaluation de l'équilibre à venir. En fait, les principes, qui sont à la fois des lumières et des limites pour les réorganisations futures, nous les avons : d'une part, l'égalité — tant au plan naturel qu'au plan surnaturel — de l'homme et de la femme, d'autre part, la diversité des fonctions, diversité incontestable, mais qu'il reste à aménager.

> Pour le christianisme, la vraie place de la femme est au foyer. Elle est essentiellement mère, elle donne la vie, se rachetant elle-même par la maternité (1 Tm 2, 16); ce qu'il faut entendre au sens plénier du terme.

Alors réapparaît l'accusation portée par Simone de Beauvoir, par quoi nous débutions.

> Le christianisme a libéré la femme, rappelé sa dignité et sa vocation surnaturelle, mais ne l'a-t-il pas longtemps lui aussi confinée dans son rôle d'épouse et de mère ?...
>
> Il semble que la femme ne soit pas encore réellement émancipée et que, même pour la pensée chrétienne, l'homme seul soit appelé à faire l'histoire. Comme nous le montrerons, cela est heureusement

inexact, et l'Église rattrape aujourd'hui un retard deux fois millénaire...

On touche ici la dimension humaine et historique de l'Église : de même que la chrétienté médiévale « ne faisait pas assez de cas du progrès de la cité terrestre », elle n'a jamais envisagé de donner à la femme les mêmes instruments de culture et d'influence qu'elle admettait entre les mains des hommes. Mais on a trop vite fait de renverser brutalement les principes. *Assimiler purement et simplement la femme à l'homme, ce n'est pas l'émanciper, ce n'est pas la favoriser, c'est la livrer à un combat dont elle ne peut sortir que vaincue.* C'est pourtant le risque d'une fallacieuse assimilation que nous sommes en train de courir.

Le marxisme ne fait qu'accentuer cette idéologie. Engels retrace à sa manière l'origine de la famille et celle de la propriété... Dans cette conception nouvelle de la société, on veut faire de la femme l'égale de l'homme; mais la famille est sacrifiée à une idéologie collectiviste où la femme, nécessaire cependant à la propagation de la race, laisse l'État assurer l'éducation de l'enfant, tandis qu'elle retourne prendre son poste à l'atelier ou au bureau.

En face de ces idées chrétiennes devenues folles, quelle sera la réaction des penseurs chrétiens, la réaction de l'Église ? Il faut distinguer ici le problème politique et le problème social. Saint Paul avait affirmé l'égalité des deux sexes devant Dieu du point de vue de la destinée éternelle, mais il avait souligné d'un trait un peu fort la dépendance de la femme à l'égard de l'homme.

La femme au foyer; c'est trop beau, mais ne soyons pas utopiques. On se gausserait aujourd'hui d'une doctrine qui ne ferait pas tenir au droit de vote de la femme ses conséquences évidentes, ou qui refuserait systématiquement aux femmes l'entrée des lieux où l'on étudie et de ceux où l'on travaille à la production ou à la distribution des richesses. Il s'agit seulement de nuancer.

Mais les chrétiens ne peuvent qu'applaudir aux réformes sociales, aux changements de législation qui rendent moins inhumaines la situation de la femme en usine. Seulement, ici, les faits l'emportent. Tandis que l'on s'efforce de démontrer que la première place de la femme est au foyer, les transformations de la société, les bouleversements introduits par des guerres en chaîne amènent de plus en plus les jeunes filles, les jeunes veuves ou célibataires et souvent les femmes mariées à chercher dans une occupation extérieure les ressources qui leur manquent. Bien plus, ce faisant, elles n'ont pas l'impression de déchoir, mais de remplir un service social. Cela est manifeste pour des professions comme l'enseignement, les postes d'infirmières et d'assistante sociale. Mais on voit des femmes devenir médecins, pharmaciens, dentistes, tandis que dans la classe ouvrière elles entrent par milliers dans les bureaux ou les ateliers. Là, leur situation est souvent assez lamentable.

On perçoit comment la place dévolue à la femme se trouve de fait solidaire d'une conception politique de la cité, de l'État. Il faut choisir.

D'un côté, le collectivisme sacrifie la famille à un État totalitaire et fait de la femme, nécessaire ce-

pendant à la perpétuation de la race, non plus l'aide de l'homme, mais son égale, dans le meilleur et dans le pire sens du mot. Mais, d'un autre côté, la thèse conservatrice prétend ramener la femme au foyer et uniquement au foyer, se résignant à regret à lui voir prendre une place dans la vie politique et économique.

On élira une tierce et moyenne solution. Ses quelques vingt siècles de silence sur le point, expliqué d'ailleurs par l'immaturité sociale de la question, l'Église vient de les terminer. A plusieurs reprises depuis 1945, et ce n'est qu'un indice, bien que majeur, *Pie XII invite des femmes à participer à la vie sociale et même politique de leur pays.* Souhaitât-on que la femme restât au siège du foyer, si elle le quitte, que la justice et les autres exigences morales soient respectées. Les applications varient à l'infini, la morale demeure.

Le pape met en garde contre les systèmes qui prônent l'égalité totale entre les sexes. La vocation naturelle de la femme est la maternité, mais, sans compter la possibilité de vocations plus hautes, il y a le célibat forcé, il y a aussi la nécessité même pour des mères de famille de gagner leur vie hors du foyer. Il faudra s'en accommoder et tirer parti d'une situation de fait pour rétablir l'équilibre de la société... La femme chrétienne doit s'engager résolument dans le chemin qui s'ouvre devant elle. Elle doit concourir avec l'homme au bien de l'humanité. Dans la mesure de ses talents elle doit travailler à faire l'éducation de ses propres sœurs, redresser leurs idées et dissiper les confusions. A elle de trouver dans la vie sociale et politique le champ d'action spécial qui doit être le sien. Mais un tel rôle ne peut s'improviser. Une éducation sociale et politique s'impose pour la femme comme pour l'homme.

Dans l'inventaire du rôle social de la femme, le pape insiste sur l'opportunité et l'efficacité de son action en faveur de la paix.

Dans ses conclusions, le P. Rondet revient à bon droit sur le discernement que l'on doit effectuer parmi les tâches humaines, manuelles ou intellectuelles, pour confier certaines d'entre elles aux femmes. Un tel discernement, au sein de chaque branche professionnelle, sera largement le fruit d'une sage expérience; mais il est à souhaiter qu'on s'interroge toujours à cet effet sur la compatibilité d'une profession déterminée avec les tâches maternelles de toujours.

Le genre humain est homme et femme. Sa santé n'a rien à gagner à faire semblant de l'ignorer dans l'organisation de la cité terrestre. Si l'homme jouit d'une intelligence plus pénétrante dans l'abstrait et plus vaste dans sa faculté de synthèse, sa compagne lui en remontre par son sens du concret, par ses intuitions et par la minutie patiente de son analyse; si l'homme est mieux apte à pourvoir au bien commun, la femme rend spontanément meilleur tribut à la personne. C'est ce qui pousse le P. Rondet à conclure sur les qualités spécifiquement féminines que présente l'Église face à l'État : l'Église, moins soucieuse de technique, a égard aux personnes qu'elle éduque pour l'éternité.

L'Église est femme et elle est mère. Son idéal est Marie, dont le

rôle, différent de celui des apôtres dans l'avancement du royaume de Dieu, n'en a pas moins été très efficace. Pour bien comprendre le rôle de la femme dans la société, il faudrait d'abord réfléchir à la Royauté de Marie, mère du Christ-Roi.

Sur ce rôle que la femme est appelée à remplir aujourd'hui dans la société, Renée Monjardet fournit quelques précisions, *Pour une femme de cinquante ans,* dans la livraison de septembre-octobre de l'ANNEAU D'OR. Exprimant une telle femme, l'auteur a un mot très heureux : « Mais au fond, ce qui m'intéresse le plus, c'est *l'humain...* » Elle ajoute :

> En tout cas, plus j'y pense et plus j'ai envie de ne pas être inutile. Astiquer et fignoler mon intérieur, y broder la tapisserie au petit point de nos grands-mères ne me suffirait plus. M'adonner aux réunions mondaines et au bridge trois fois par semaine ne me tente en aucune façon... J'ai trop reçu pour ne pas donner. *Trop reçu de Dieu... Trop reçu des hommes...* Mais que puis-je faire ? Dans quel secteur ce petit *capital humain* que j'apporte peut-il fructifier ?

Suivent des conseils réalistes.

> Ainsi dans l'organisation de votre vie, le mari, les enfants doivent rester au premier plan : les premiers objets de votre attention, de votre dévouement, de votre amour.

Pour l'activité extérieure, la note féminine réside plus encore dans *la façon dont la femme l'exerce* que dans le choix (parfois refusé) de cette activité. Et celle-ci procurera elle-même un enrichissement qui de bien des manières doit encore bénéficier aux plus proches.

> Il faudra bien veiller à ce qu'il n'y ait jamais rivalité, conflit entre votre action extérieure et votre rôle d'épouse et de mère, mais enrichissement réciproque. Donnée à des activités multiformes, votre vie peut être profondément unifiée en son *inspiration* : une « conception du monde », où l'être féminin, le dévouement « maternel » seront situés à leur juste place.

Peut-être tout ceci doit-il de moins en moins s'improviser. L'acquis d'une génération doit déteindre sur la façon dont elle éduque la suivante. Dans ses *Réflexions sur les humanités féminines,* Albert Noirfalise (REVUE DIOCÉSAINE DE TOURNAI, Casterman, novembre 1957) rappelle avant de le commenter ce mot de Mauriac, dans *L'éducation des filles* :

> « Au fond, le problème de l'éducation des filles se ramène à cet équilibre qu'il s'agit d'obtenir : qu'elles soient des femmes et des mères dignes de toutes celles dont nous sommes issus, mais qu'elles détiennent en plus, des vertus de force, d'intelligence et d'adresse qui leur permettent, le cas échéant, de se faire une place au soleil. »
>
> Que la tentation actuelle soit de rompre cet équilibre en faveur du second objectif, personne ne peut nous faire grief de l'affirmer... On veut que la jeune fille s'arme pour la vie, soit qu'elle reste célibataire ou qu'elle devienne prématurément veuve, et on oublie quelque peu le devoir d'imprévoyance...

Les doctes en discutent. Mais c'est certainement avec raison que A. Noirfalise dénonce le retard pris dans l'enseignement pour

tenir compte de la présence des jeunes filles discrètement arrivées sur les bancs.

Certes, on l'a assez répété, le but des humanités est de « faire des hommes » en entendant par là, comme le fait Meylan, une « éducation à l'humanité ». Mais il faut bien reconnaître que, par la force des choses, *homines facere* est devenu *viros facere*. D'où un dosage des matières, une discipline et une méthode agencés dans une perspective exclusivement masculine. Lorsque les jeunes filles sont entrées dans les humanités, on s'est le plus souvent contenté de les introduire dans le cadre prévu pour les jeunes gens... Les humanités, sans préparer spécialement à l'Université, y conduisent. Or l'Université est une institution typiquement masculine.

Qu'elles aspirent aux mêmes postes que les jeunes gens ne suffit pas à justifier une formation identique, car les moyens du bord sont très différents chez les uns et les autres, et aussi, bien souvent, la façon dont ils auront à s'acquitter de tâches apparemment identiques.

La question est là : donner à la femme assez de virilité pour corriger les excès du tempérament féminin sans détruire cependant en elle la féminité qui la voue à sa mission d'épouse et de mère. Il y a une distance entre la matrone romaine ou la femme forte de l'Écriture, épouses et mères chez qui la sensibilité est équilibrée par une fermeté courageuse, et les petites Bovary, dont le caractère impulsif et sentimental n'est compensé ni par la sagesse ni par la réflexion; il y a loin aussi entre la finesse et la grâce de la femme grecque, si délicatement et si héroïquement féminine, et la dureté d'une héroïne cornélienne, la sécheresse d'une suffragette britannique ou la massivité de la travailleuse de choc soviétique.

La conclusion ne souffre guère de contestation.

Il y a lieu de repenser les humanités en fonctions de la psychologie de la femme du XX^e^ siècle.

La mise en place des humanités féminines, de la formation humaine et chrétienne de la femme, ce n'est qu'un des aspects de l'effort réclamé par le monde d'aujourd'hui pour donner à cette moitié de l'humanité la place qui lui convient, problème trop complexe pour qu'une solution lui soit donnée tout d'un coup, mais aussi trop important pour que la spiritualité chrétienne et la réflexion chrétienne s'en désintéressent.

F. L.

LIVRES REÇUS

ABAD (Camilo Maria, S.I.) : *Vida y escritos del V. P. Luis de la Puente, de la Compania de Jesus.* Universidad Pontifica, Comillas, Santander, 1957; 780 pp.; 125 ptas.

BATTERSBY (W. J.) : *Saint John Baptist de la Salle.* Burns and Oates, Londres, 1957; 342 pp.; 30 s. net.

BERGSON (Henri) : *Écrits et paroles.* Textes rassemblés par R.-M. Mossé-Bastide. « Bibliothèque de philosophie contemporaine ». P.U.F., Paris, 1957; 236 pp.; 960 fr.

BOSCHI (Alfredo) : *Castità nei candidati al Sacerdozio.* Coll. « Eritis piscatores hominum ». Éd. Marietti, Rome, 1957; 248 pp.; 850 L.

CARUSO (I. A.) : *Bios Psyche Person.* Eine Einführung in die Allgemeine Tiefenspychologie. Karl Alber Verlag, Freiburg-München, 1957; 448 pp.

Catalogue sélectif de disques microsillons. « Musique de tous les temps », 46, rue Monsieur-le-Prince, Paris, 1957; 112 pp.; 300 fr.

CERFAUX (L.) : *Discours de Mission (Dans l'évangile de saint Matthieu).* Coll. « Spiritualité biblique ». Desclée et Cie, Tournai-Paris, 1957; 146 pp.

CHRISTMANN (Heinrich Maria) : *Thomas von Aquin als Theologe der Liebe.* F. H. Kerle Verlag, Heidelberg, 1957; 56 pp.

CLUNY (Roland) : *Les curés blancs.* Coll. « Bibliothèque Ecclesia ». A. Fayard, Paris, 1957; 152 pp.; 500 fr.

CRONIN (Vincent) : *Le sage venu de l'Occident.* Éd. Albin Michel, Paris, 1957; 328 pp.

CROTEAU (A.) : *Nous voulons voir Jésus.* Éd. Lumen Vitae, Bruxelles, 1956; 158 pp.

DAUJAT (J.) : *Problèmes d'aujourd'hui. Réponses chrétiennes.* Coll. « Présence du Catholicisme ». Éd. Téqui, Paris, 1957; 196 pp.; 600 fr.

DELASTRE (Louise André-) : *Marie de la Providence.* Coll. « L'histoire dorée pour nos enfants ». Éd. Apostolat de la Presse, 1957; 136 pp.; 300 fr.

Dictionnaire des Instituts religieux en France. Centre de Documentation sacerdotale, 19, rue de Varenne, Paris, 1957; 160 pp.; 600 fr.

DORESSE (Jean) : *L'empire du Prêtre-Jean.* T. I : *L'Éthiopie antique;* t. II : *L'Éthiopie médiévale.* Coll. « D'un monde à l'autre ». Plon, Paris, 1957; 298 et 352 pp.; chaque vol. : 1.350 fr.

DUNKERLEY (Roderic) : *Beyond the Gospels.* « A Pelican Book ». Penguin Books, Londres, 1957; 170 pp.

GAUTHIER (André) : *Arthur Honegger.* Coll. « Nos amis les musiciens ». E.I.S.E., Lyon, 1957; 96 pp.; 280 fr.

HABACHI (René) : *Vers une pensée méditerranéenne. Philosophie chrétienne, philosophie musulmane et existentialiste.* 1er cahier : *Connaissance et existence, abstraction et phénoménologie, Heidegger,* Beyrouth, 1956, 86 pp.; 2e cahier : *Philosophie du passé et du présent, J.-P. Sartre, Heidegger,* Beyrouth 1957; 148 pp.

JÉGO (J.-B.) : *Un exemple, Marcel Callo.* Éd. M. Simon, Rennes, 1957; 218 pp.; 500 fr.

KOKEL (R.) : *Vincent de Paul Bailly. Un pionnier de la presse catholique.* Éd. de la Bonne Presse, Paris, 1957; 234 pp.

LATIL (Pierre DE) : *Il faut tuer les robots.* Coll. « Bilan du mystère », n° 4. Éd. Bernard Grasset, Paris, 1957; 160 pp.; 390 fr.

LEBRET (L.-J., O.P.) : *La France en transition.* Coll. « Sociologie religieuse ». Économie et humanisme. Les Éd. Ouvrières, Paris, 1957; 166 pp.; 885 fr.

LÉCUYER (Joseph) : *Le sacerdoce dans le mystère du Christ.* Coll. « Lex Orandi ». Éd. du Cerf, Paris, 1957.

LEMAÎTRE (Gilles et Janine) : *L'amour est-il un plaisir ?* Éd. Familiales de France, Paris, 1957; 178 pp.

L'ERMITE (Pierre) : *La ligne droite, toujours !* Éd. de la Bonne Presse, Paris, 1957; 190 pp.

Lumière dans les ténèbres (*La*). Textes présentés par L. COGNET. Coll. « Cahiers de la Pierre-qui-Vire ». Desclée de Brouwer, Paris, 1957; 248 pp.; 840 fr.

Manuscrits de la Mer Morte (*Les*). Travaux du Centre d'études supérieures spécialisé d'histoires des religions, Strasbourg, 25-27 mai 1955. Coll. « Bibliothèque des Centres d'études supérieures spécialisés ». P.U.F., 1957; 138 pp.; 500 fr.

MARIE DES DOULEURS (Mère) : *Lumière aux cœurs droits.* Préface de Mgr DEBRAY. Apostolat de la Prière, Toulouse, 1957; 170 pp.

MARIE DES DOULEURS (Mère) : *Notre-Dame de l'Annonciation.* Congrégation des Sœurs de Jésus Crucifié, Brou-sur-Chantereine (S.-et-M.), 1957; 40 pp.

MAURY (Philippe) : *Évangélisation et politique.* Coll. « Croire, Penser, Espérer ». Éd. Labor et Fides, Genève, 1957; 166 pp.

MOELLER (C.) et PHILIPS (G.) : *Grâce et œcuménisme.* Éd. de Chevetogne, Paris, 1957; 81 pp.; 360 fr. ou 42 fr. belges.

MOORE DARLING (E.) : *Highways, Hedges and Factories.* Longmans, Green and C°, Londres, 1957; 158 pp.; 10/6 net.

NEUBOURG (Cyrille DE) : *Fantômes et maisons hantées.* Coll. « Bilan du mystère », n° 3. Éd. Bernard Grasset, Paris, 1957; 160 pp.; 390 fr.

ORIGEN : *The Song of Songs.* Commentary and Homilies. Translated and annoted by R. P. LAWSON. Coll. « Ancient Christian Writers », XXVI. Longmans, Green and C°, Londres, 1957; 386 pp.; 21 / net.

PAINTING (Norman) and DAY (Michael) : *St Anthony, the Man who found himself.* Burns and Oates, Londres, 1957; 188 pp.; 16/6 net.

PARROT (A.) : *Le musée du Louvre et la Bible.* Delachaux et Niestlé, Neuchâtel, 1957; 166 pp.; 88 illustr..; 800 fr.

PERLER (Othmar) : *Le pèlerin de la Cité de Dieu.* Trad. de R.-L. OECHSLIN. Éd. de la Bonne Presse, Paris, 1957; 190 pp.

RÉAU (Louis) : *Iconographie de l'art chrétien.* Tome II : *Iconographie de la Bible.* Nouveau Testament. P.U.F., 1957; 762 pp.; 4.000 fr.

Répertoire général des Sciences Religieuses, 1951. Éd. Alsatia, Colmar, 1957; 645 pp.

SCHMIDT (Albert-Marie) : *Jean Calvin et la tradition calvinienne.* Coll. « Maîtres Spirituels ». Éd. du Seuil, Paris, 1957; 192 pp.

SJOBERG (Y.) : *Mort et résurrection de l'art sacré.* Éd. Bernard Grasset, Paris, 1957; 384 pp., 17 illustr., 8 plans; 1.260 fr.

TOURNIER (Jacques) : *Saint Marc l'évangéliste.* Coll. « L'histoire dorée pour nos enfants ». Éd. Apostolat de la Presse, Paris, 1957; 94 pp.; 300 fr.

TROCHU (Mgr Francis) : *A Lourdes, les Apparitions de Massabielle.* Éd. E. Vitte, Lyon-Paris, 1957; 140 pp.; 17 illustr.; 360 fr.

VAN BOEKEL (C. W.) : *Katharsis.* Een filologische reconstructie van de psychologie van Aristoteles omtrent het gevoelsleven. Éd. De Fontein, Utrecht, 1957; 270 pp.

VANN (Gerald, O.P.) et MEAGHER (P. K., O.P.) : *Stones or Bread ?* Éd. Collins, Londres, 1957; 128 pp.; 12/6 net.

ZOFFOLI (P. Enrico) : *La povera Gemma.* Éd. « Il Crocifisso », Scala Santa, Roma, 1957; 1.050 pp. sous couv. cartonnée; 4.000 lires.

Le gérant : R. P. PIÉ, 29, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7e.
Impr. AUBIN, LIGUGÉ (Vienne). — D. L., 1er trimestre 1958. — Impr., n° 1753.